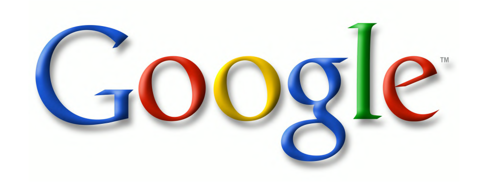
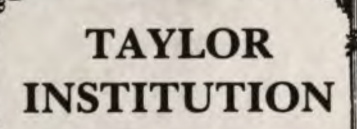
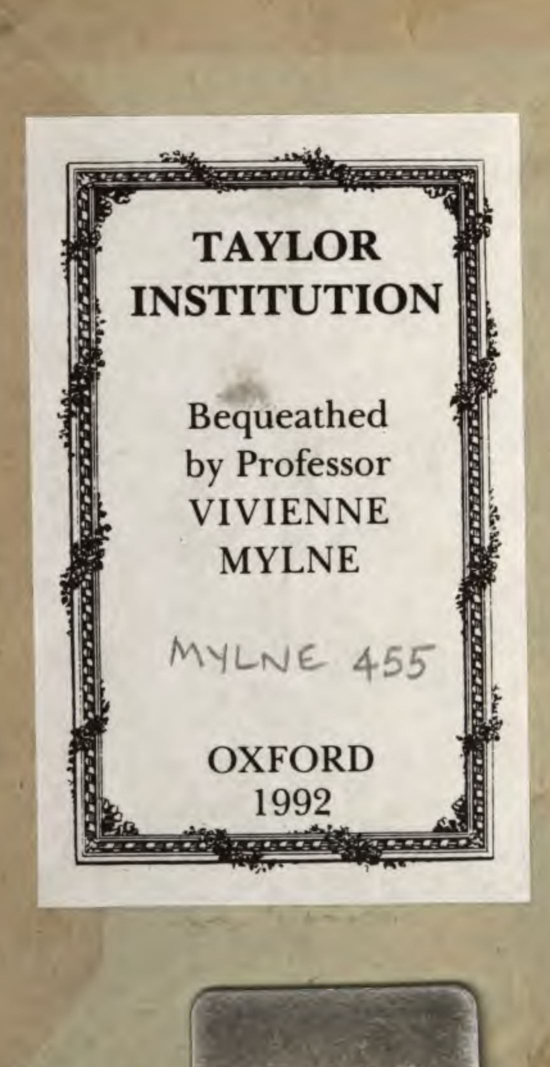






MMF 67.34

# LE MINISTRE

*DE*

# WAKEFIELD.

*TOME PREMIER.*

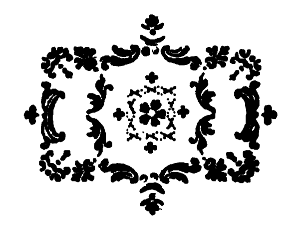
# LE MINISTRE
## *DE*
# WAKEFIELD,
## *HISTOIRE*
### SUPPOSÉE ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

---

*Sperate miseri, cavete felices.*

---

TOME PREMIER.



*A LONDRES,*

*Et se trouve A PARIS,*

Chez { PISSOT, Libraire, quai de Conti. DESAINT, Libraire, rue du Foin.

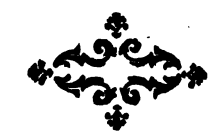
M. DCC. LXXXVII.

# AVERTISSEMENT

## *DE L'AUTEUR.*

Il y a mille fautes dans cette bagatelle; & il y auroit mille choses à dire, pour prouver que ce sont des beautés. Mais ce seroit une discussion superflue : un Livre peut être amusant, malgré beaucoup de défauts; & il peut être fort ennuyeux, sans une seule absurdité. Le héros de cette Histoire, réunit en lui les trois caracteres les plus respectables dans la société. C'est un Prêtre, un Agriculteur, un Pere de famille. Il est représenté disposé à instruire les autres, prêt à obéir lui-même, humble dans l'abondance, grand dans l'adversité. Je ne sais à qui un pareil caractere

pourra plaire dans ce ſiecle de luxe & de raffinement. Ceux qui ſont entêtés de la vie du grand monde, rejetteront avec dédain la ſimplicité des aventures d'un campagnard. Ceux qui prennent l'indécence pour la gaieté, ne trouveront point d'eſprit dans ſon entretien innocent; & ceux qui ont appris à ſe moquer de la Religion, riront d'un homme dont tous les motifs de conſolation ſont tirés de l'eſpérance d'une autre vie.

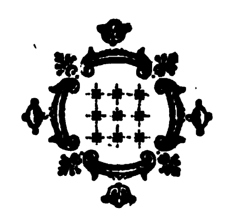




# TABLE
## DES CHAPITRES
*Contenus dans cet Ouvrage.*

## TOME PREMIER.

Fin de la Table du Tome premier.



## TOME SECOND.

Fin de la Table du Tome second.

LE



# LE MINISTRE DE WAKEFIELD.

## CHAPITRE PREMIER.

*Description de la famille du Ministre. Ressemblance dans les esprits comme dans les personnes de ceux qui la composent.*

J'AI toujours pensé que l'honnête homme qui se marioit & qui élevoit une nombreuse famille, rendoit plus de service à l'humanité, que celui qui, vivant garçon, faisoit les raisonnements les plus savants sur la population. Conduit par ce motif, il y avoit à peine un an que j'avois pris les ordres, que je commençai à penser sérieusement à prendre une femme. Je la choisis, comme elle-même choisit l'étoffe de sa robe de noces, non pas pour l'éclat

& pour le brillant, mais pour la solidité & le *bon user*. Pour lui rendre justice, c'étoit une femme d'un excellent caractere; & quant à l'éducation, peu de Dames de Province pouvoient se vanter d'en avoir reçu une aussi bonne. Elle savoit lire dans quelque livre Anglois que ce fût, sans être obligée de trop épeller; & pour la cuisine & les fruits confits, tant au sucre qu'au vinaigre, elle n'avoit pas son égale. Elle se piquoit aussi d'entendre parfaitement le ménage. Cependant, je ne me suis jamais apperçu que nous soyons devenus plus riches par toutes ses inventions économiques.

Nous nous aimions tendrement l'un l'autre, & notre affection mutuelle s'accrut avec les années. Effectivement, nous n'avions rien qui pût nous rendre mécontents du monde, ni de nous-mêmes. Nous avions une jolie maison située dans une belle campagne, & un bon voisinage. L'année s'écouloit dans des amusements moraux ou champêtres, à rendre des visites à nos voisins riches, & à soulager ceux qui étoient pauvres. Nous n'avions ni révolutions à craindre, ni travaux fatigants à essuyer. Toutes nos aventures étoient celles du coin de notre feu, & tous nos voyages se bornoient à passer de l'appartement bleu à l'appartement brun.

Comme notre maison étoit située près du grand chemin, nous avions souvent

des voyageurs, ou des étrangers qui venoient ſe rafraîchir avec notre vin de groſeilles (1), que nous avions la réputation de faire excellent; & je puis aſſurer avec toute la candeur qui doit faire le partage d'un Hiſtorien, que je n'ai jamais trouvé aucun de ces gens, qui ne l'ait trouvé bon. Nous étions auſſi viſités ſouvent par des couſins au quatorzieme degré, qui, tous, ſans le ſecours d'aucun généalogiſte, ſe reſſouvenoient très-bien de leur parenté avec nous. Il y en avoit parmi eux qui ne nous faiſoient pas grand honneur en ſe prétendant nos parents. Car, exactement tous les aveugles, les boîteux, les eſtropiés, ſe mettoient de ce nombre. Cependant ma femme vouloit toujours que, comme ils étoient *une même chair & un même ſang* avec nous, ils fuſſent aſſis à la même table; de maniere que, ſi ce n'étoit pas des amis fort riches, c'étoit au moins des amis contents & ſatisfaits que nous avions autour de nous. Car c'eſt une remarque qui eſt certaine, que plus le convive eſt pauvre, plus il a de plaiſir à être bien traité, &, de mon naturel, je ſuis auſſi grand admirateur d'un viſage content, que d'au-

(1) En Angleterre, ſur-tout dans les campagnes, on fait des vins de toutes ſortes de fruits, de groſeilles, de ceriſes, de framboiſes, de prunelles, &c.

tres le sont d'une tulipe, ou d'une aîle de papillon bien nuancée. Il s'en trouvoit cependant, dans le nombre de ces parents, qui avoient un mauvais caractere, ou un mauvais esprit; en un mot, qui étoient si incommodes, que nous desirions de nous en débarrasser. A ceux-là j'avois attention, la premiere fois qu'ils nous rendoient visite, de leur prêter ou une redingotte, ou une paire de bottes, ou même un cheval de peu de valeur, & j'eus toujours la satisfaction de voir qu'ils ne revinrent point pour me les rendre. Par ce petit artifice, ma maison se trouvoit débarrassée de ceux qui ne convenoient pas; mais jamais le *Ministre de Wakefield* ne fut connu pour fermer sa porte, ni au voyageur, ni à l'indigent.

Nous vécûmes ainsi quelques années, dans l'état le plus heureux. Nous ne fûmes cependant pas exempts de ces petites disgraces que la Providence nous envoye, pour relever le prix de ses faveurs. Mon verger fut souvent pillé par les écoliers, & la pâtisserie de ma femme fut quelquefois volée par les chats, ou les enfants. Il arrivoit aussi que le Seigneur de la paroisse s'endormoit, justement à l'endroit le plus touchant de mon sermon, ou que sa femme ne répondoit que par une révérence trop courte aux politesses de la mienne à l'Eglise. Mais nous prenions bientôt le dessus sur le chagrin causé par ces petits accidents; & ordinairement, au bout

de trois ou quatre jours, nous commencions à être surpris qu'ils eussent pu nous affecter.

Mes enfants, production de la tempérance, étant élevés sans délicatesse, étoient d'une bonne constitution & d'une santé robuste. Les garçons étoient vigoureux & hardis, mes filles soumises & belles. Quand j'étois au milieu de ce petit cercle, que j'espérois qui seroit le soutien de ma vieillesse, je ne pouvois m'empêcher de me rappeller la fameuse histoire du Comte d'*Abensberg*, qui, dans le temps qu'*Henri II* visitoit ses Provinces d'Allemagne, pendant que les Courtisans venoient au-devant du Prince avec leurs trésors, lui amena ses trente-deux enfants, & les présenta à son Souverain, comme le plus beau présent qu'il eût à lui offrir. De même, quoique je n'eusse que six enfants, je les regardois comme un présent considérable que j'avois fait à mon pays, & pour lequel je pensois qu'il me devoit quelque reconnoissance. Notre fils aîné se nommoit *Georges*, du nom de son oncle, qui nous avoit laissé dix mille livres sterlings. Notre second enfant étoit une fille, à qui je voulois donner le nom de *Griselle*, qui étoit celui de sa tante. Mais ma femme, qui, pendant sa grossesse, avoit lu des romans, insista pour qu'elle s'appellât *Olivia*. En moins d'une année ensuite, nous eûmes une seconde fille. Je comptois bien que celle-là porte-

roit le nom de sa tante *Griselle*; mais une parente riche, ayant eu la fantaisie d'en être la marraine, lui donna le nom de *Sophie*. Ainsi j'avois deux noms de roman dans ma famille; mais je proteste que je n'y ai aucune part. Le quatrieme étoit un garçon, nommé *Moïse*; & après une intervalle de douze années, nous eûmes encore deux garçons, *Dick* & *Bill* (1).

Il seroit inutile de dissimuler la satisfaction que j'avois, quant je voyois mes petits autour de moi; mais celle de ma femme étoit encore, pour ainsi dire, plus grande que la mienne. Quant ceux qui nous faisoient visite venoient à dire: ,, En ,, vérité, Madame *Primrose* (2), vous ,, avez les plus beaux enfants de tout le ,, pays. Ah! voisin, répondoit-elle, ils ,, sont comme Dieu les a faits, assez beaux, ,, s'ils sont assez bons; *car beau est, qui* ,, *bien fait* ". En même-temps elle disoit

(1) Ces deux mots sont des abréviations, le premier de *Richard*, le second de *William*. Ces sortes d'abréviations des noms de baptême sont très-communes parmi les Anglois. Non-seulement tous les enfants, même des meilleures maisons, sont appellés par leurs noms de baptême ainsi abrégés; mais les amis, les maris & les femmes s'en servent entr'eux, comme d'expressions d'amitié. On s'en sert aussi pour tous les domestiques.

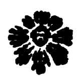
(2) On voit aisément que c'est le nom du Ministre.

à ſes filles de tenir leur tête droite; & pour ne rien diſſimuler, elles étoient effectivement fort jolies. Je regarde la figure comme une circonſtance ſi indifférente en ſoi, que je n'aurois pas penſé à parler de celle de mes filles, ſi ce n'eſt qu'elle étoit le ſujet général des converſations du pays. *Olivia*, qui étoit alors âgée d'environ dix-huit ans, avoit cette eſpece de beauté avec laquelle les Peintres repréſentent ordinairement Hébé, vive, animée, frappante. Les traits de *Sophie* n'avoient pas tant d'éclat au premier coup d'œil; mais leur effet étoit ſouvent plus ſûr, car ils étoient doux, modeſtes, engageants. L'une remportoit la victoire du premier coup; l'autre par des efforts répétés, mais toujours ſuivis du ſuccès.

Le caractere des femmes s'accorde ordinairement avec leurs traits, au moins cela étoit-il vrai de mes filles. *Olivia* deſiroit d'avoir pluſieurs amants, *Sophie* de s'en aſſurer un. *Olivia* laiſſoit voir ſouvent un trop grand deſir de plaire. *Sophie*, dans la crainte d'offenſer, s'efforçoit de cacher ſa ſupériorité : l'une m'amuſoit par ſa vivacité quand j'étois gai, l'autre me plaiſoit par ſon bon ſens quand j'étois ſérieux. Mais ces qualités différentes n'étoient pouſſées à l'excès ni dans l'une ni dans l'autre, & je les ai vu ſouvent changer d'humeur enſemble pour un jour entier. Une robe de deuil faiſoit de ma coquette une prude, & un nouvel ajuſtement de rubans

donnoit à la cadette une vivacité surnaturelle. Mon fils aîné *Georges*, que je destinois à une des *professions savantes* (1), étudioit à l'Université d'Oxford. Mon second, *Moïse*, que je destinois aux affaires, recevoit dans ma maison une espece d'éducation mixte. Il seroit inutile d'entreprendre de décrire le caractere particulier d'enfants qui n'avoient que fort peu vu le monde. Il suffira de dire qu'il y avoit dans tous une ressemblance de famille, & qu'à proprement parler, ils avoient tous un caractere général, celui d'être également généreux, crédules, simples & sans méchanceté.

(1) C'est ainsi qu'on appelle ordinairement en Angleterre, la Théologie, la Jurisprudence, la Médecine & la Musique. Ces arts forment quatre Facultés, dans lesquelles on prend des degrés dans les différentes Universités.



## CHAPITRE II.

*Malheurs de famille. La perte de la fortune ne sert qu'à augmenter la noble fierté des honnêtes gens.*

Le temporel de ma famille étoit principalement sous la direction de ma femme; le spirituel étoit entiérement sous la mienne. Le produit de mon bénéfice qui ne montoit qu'à 35 livres sterlings par année, je le donnois aux orphelins & aux veuves des Ecclésiastiques de notre Diocese; car ayant une fortune suffisante par moi-même, je ne me souciois pas du revenu temporel, & je sentois un plaisir secret à faire mon devoir sans intérêt. J'avois pris aussi la résolution de ne point me faire substituer dans mes fonctions par un Vicaire, & de connoître tous mes paroissiens. J'exhortois les hommes mariés à la tempérance, & les garçons au mariage; en sorte qu'en peu d'années c'étoit un propos commun, qu'il y avoit à *Wakefield* trois choses extraordinaires, un Ministre sans orgueil (1), des garçons qui cher-

(1) Le Clergé de l'Eglise Anglicane n'est pas, à beaucoup près, aussi estimable que le nôtre à tous égards. En réformant les prétendus abus de

choient à se marier, & des cabarets qui manquoient de pratiques.

Le mariage a toujours été un de mes sujets favoris, & j'ai écrit un grand nom-

---

l'Eglise Romaine, ils en ont retenu dans la leur un énorme, qui ne se trouve point dans celle dont ils se sont séparés, la pluralité des bénéfices à charge d'ame. Rien n'est si commun que de voir un Ecclésiastique d'Angleterre, être Recteur de deux ou trois Paroisses à la fois, qui lui produisent un revenu considérable, pour lequel il ne fait autre chose que prêcher une fois l'année dans chacune. Le gros ouvrage, c'est-à-dire, le Service divin, l'instruction des enfants, l'exhortation des malades, &c. ils s'en déchargent sur une espece de valet qu'on nomme *Curate*, à qui ils donnent le moins de gages qu'ils peuvent, & qui, de son côté, fait le moins d'ouvrage qu'il peut. Aussi, à l'exception de quelques Sermons farcis d'invectives contre l'Eglise Romaine, qu'ils appellent la *grande Prostituée de Babylone*, qu'ils peignent comme *idolâtre*, &c.; & qui semblent n'avoir pour but que d'exciter une haine fanatique dans les peuples contre tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'être membres de leur Eglise, les peuples ne reçoivent-ils aucune espece d'instructions. Point de Catéchismes pour les enfants, point d'exhortations aux malades, point de ces visites charitables chez les pauvres, &c. L'orgueil des Recteurs est insupportable, comme la misere de leurs substituts est extrême. Ceux-ci ayant la liberté de se marier, comme leurs supérieurs, & n'ayant pas les mêmes revenus, laissent après eux des enfants malheureux, que la pauvreté,

bre de ſermons pour prouver l'utilité & le bonheur de cet état ; mais il y a un article particulier dans cette matiere que je m'étois fait un point capital de ſoutenir. Je prétendois avec *Wiſthon*, qu'il n'étoit pas permis à un Prêtre de l'Egliſe Anglicane, après la mort de ſa premiere femme, de convoler à de ſecondes noces ; en un mot, j'étois un zélé défenſeur de la monogamie.

J'avois été initié de bonne heure dans cette diſpute importante, qui a enfanté tant de volumes laborieuſement écrits : je publiai moi-même quelques Traités ſur la matiere ; & comme ils ne ſe ſont jamais vendus, j'ai la conſolation de penſer qu'ils ne ſont lus que par le petit nombre des élus. Quelques-uns de mes amis appelloient cela mon côté foible ; mais hélas ! quand ils parloient ainſi, ils n'avoient pas, comme moi, fait de la matiere le ſujet d'une longue contemplation. Plus je réfléchiſſois ſur le ſujet, plus il me paroiſſoit important : j'allai même un pas plus loin que *Whiſton* dans le développement de mes principes. Comme il avoit fait graver ſur la tombe de ſa femme, qu'elle

---

jointe à l'orgueil de leur naiſſance, précipite dans toutes ſortes de vices, ſur-tout les filles dans la proſtitution. On dit que la moitié au moins des proſtituées de Londres, eſt compoſée de filles de Miniſtres ſubalternes.

avoit été la *seule* femme de *Guillanme Whiston*, je composai une semblable épitaphe pour ma femme, quoiqu'encore vivante, dans laquelle je faisois l'éloge de sa prudence, de son économie & de son obéissance jusqu'à la mort; je la fis copier par une belle main, proprement encadrer, & je la plaçai sur le chambranle de la cheminée, où elle servoit à différents usages très-utiles. Elle avertissoit ma femme de ses devoirs & de ma fidélité; elle lui inspiroit le desir de mériter les éloges que je donnois à ses vertus, & lui rappelloit le souvenir de sa fin.

Ce fut peut-être pour m'avoir entendu si souvent recommander le mariage, que mon fils aîné, aussi-tôt sa sortie du college, fixa ses affections sur la fille d'un Ecclésiastique de notre voisinage, qui avoit un bon bénéfice, & qui étoit en état de lui donner une dot considérable; mais la fortune de la Demoiselle étoit son moindre mérite. Tout le monde, excepté mes deux filles, convenoit que Miss *Arabella Wilmot* étoit parfaitement belle; elle joignoit à la jeunesse, à un air de santé & d'innocence, un teint si fin & des yeux si parlants, que la vieillesse même ne pouvoit la regarder avec indifférence. Comme le pere savoit que j'étois en état de mon côté de donner un bien honnête à mon fils, il n'étoit pas éloigné du marché. Convaincu par ma propre expérience que le temps de la recherche est le plus

heureux de la vie, je ne fus pas fâché d'en prolonger la durée; & les différents amusements que le jeune couple trouvoit tous les jours dans la compagnie l'un de l'autre, sembloient augmenter leur passion. Nous étions ordinairement éveillés le matin par quelque concert : quand le jour étoit beau, nous faisions une partie de chasse à cheval. Le temps entre le déjeûner & le dîner, étoit consacré par les Dames à leur toilette & à l'étude; elles lisoient une page, ensuite se regardoient dans le miroir, & le Philosophe le plus sévere auroit été obligé d'avouer que souvent la glace présentoit plus de beautés que le livre. A dîner, c'étoit ma femme qui présidoit; elle vouloit toujours découper & servir elle-même les viandes, parce que c'étoit l'usage de sa mere, & elle ne manquoit pas à cette occasion de nous donner l'histoire de chaque plat. Quand nous avions dîné, pour empêcher les Dames de nous quitter (1), je faisois ordinairement ôter la table, & souvent les filles, avec l'aide de leur maître de musique, nous donnoient un petit concert fort amusant.

---

(1) Ceci a rapport à un usage d'Angleterre. Après le dîner, on leve la nape, & on pose sur la table nue, des bouteilles & des verres. Alors les Dames se retirent ordinairement à leur appartement, & les hommes restent à faire la conversation.

La promenade, le thé, la danse & de petits jeux accourcissoient le reste du jour, sans le secours des cartes, pour lesquelles j'ai toujours eu de l'aversion : de tous les jeux, je n'aimois que le Backgammon (1) auquel mon vieux ami M. *Wilmot* & moi, risquions quelquefois nos six sols. Je ne puis m'empêcher à ce sujet de rapporter un événement de mauvais présage, qui m'arriva la derniere fois que nous jouâmes ensemble : je n'avois besoin que d'un quatre, & j'amenai cinq fois de suite deux as.

Quelques mois s'étant écoulés de cette maniere, on fixa enfin le jour pour le mariage du jeune couple, qui sembloit le desirer très-impatiemment. Je n'ai pas besoin de décrire l'air important & *affairé* de ma femme, ni les regards *matois* de mes filles pendant les préparatifs : pour moi, mon attention étoit fixée sur un autre objet ; j'achevois un Traité que je me proposois de publier dans peu, pour la défense de la monogamie. Comme je regardois cet ouvrage comme un chef-d'œuvre, je ne pus m'empêcher, dans l'orgueil de mon cœur, de le faire voir à mon vieux ami, M. *Wilmot*, & je ne doutois point qu'il ne m'en fît des compliments ; mais je dé-

---

(1) C'est une espece de jeu de trictrac fort usité en Angleterre, qui est notre jeu de *courestables*.

couvris trop tard qu'il étoit fortement attaché à l'opinion contraire, cela par une bonne raiſon; car j'appris que dans ce temps même il faiſoit ſa cour à une femme pour ſe marier en quatriemes noces. Cette circonſtance produiſit, comme on peut bien croire, une diſpute entre nous, dans laquelle il ſe mêla quelqu'aigreur, qui pouvoit occaſionner la rupture de l'alliance propoſée; mais le jour qui précéda celui fixé pour la cérémonie, nous convînmes de diſcuter la matiere avec étendue.

La diſpute fut ſoutenue avec une égale chaleur des deux côtés; il m'accuſoit d'être hétérodoxe, je rétorquois l'imputation: il répliqua; je répliquai. Au moment où le débat étoit le plus chaud, je fus appellé hors de la ſalle par un de mes parents, qui, avec un viſage triſte, me conſeilla de quitter la diſpute, & de laiſſer le vieux Miniſtre devenir encore époux, s'il le pouvoit, au moins juſqu'à ce que l'affaire du mariage de mon fils fût terminée. „ Comment, m'écriai-je, abandon-
„ ner la cauſe de la vérité; lui laiſſer la
„ liberté de ſe remarier quand je l'ai déja
„ pouſſé ſi loin dans le raiſonnement,
„ que j'ai l'avantage de l'avoir réduit à
„ l'*abſurde*? Vous me perſuaderiez auſſi-
„ tôt d'abandonner ma fortune que ma
„ diſpute. Votre fortune, reprit mon
„ ami, je ſuis fâché de vous l'apprendre,
„ eſt preſque réduite à rien. Le marchand
„ de la ville ſur qui vous aviez placé vos

„ fonds, vient de faire banqueroute, &
„ est en fuite, & l'on ne croit pas que
„ les créanciers retirent cinq pour cent
„ de leurs créances. Je ne voulois pas
„ vous chagriner, ni votre famille, par
„ cette mauvaise nouvelle, jusqu'à ce que
„ le mariage fût achevé; mais j'ai cru de-
„ voir vous en parler plutôt, pour vous
„ engager à modérer votre chaleur dans
„ la dispute; car je suppose que votre
„ prudence vous fera voir à vous-même
„ la nécessité de dissimuler au moins jus-
„ qu'à ce que la fortune de la Demoiselle
„ soit assurée à votre fils. Dissimuler! ré-
„ pliquai-je; si ce que vous m'apprenez
„ est vrai, & que je sois réduit à la men-
„ dicité, la misere ne fera jamais de moi
„ un malhonnête homme, & ne m'en-
„ gagera point à désavouer mes princi-
„ pes. Je vais, de ce pas, informer tout-
„ à-l'heure la compagnie de la circons-
„ tance qui m'arrive; & quant à ma the-
„ se, je rétracte dès-à-présent toutes les
„ concessions que j'avois faites à mon ad-
„ versaire; & je soutiens à présent qu'il
„ ne peut être époux, ni de droit, ni de
„ fait, ni dans aucun sens possible".

Il seroit inutile de décrire les sensations qu'éprouverent les deux familles quand je leur appris la nouvelle de ma catastrophe; mais ce que les autres ressentirent, ne paroissoit rien en comparaison de ce que les jeunes amants parurent souffrir. M. *Wilmot*, qui paroissoit déja auparavant assez

porté à rompre le marché, y fut bientôt déterminé par cette circonstance. Il possédoit dans toute sa perfection la vertu de la prudence, la seule qui trop souvent nous reste dans toute sa force à soixante-douze ans.

---

## CHAPITRE III.

*Changement d'habitation. Le bonheur de notre vie dépend en général de nous-mêmes.*

LA seule espérance qui nous restât alors, étoit que le rapport de notre malheur fût faux ou prématuré; mais une lettre que je reçus de l'homme qui faisoit mes affaires à la ville, vint bientôt en confirmer les particularités. La perte de ma fortune, si elle n'eût tombé que sur moi, m'auroit paru une bagatelle; mais la seule peine que j'en ressentois, étoit toute pour ma famille, qui par-là étoit obligée de devenir humble, sans avoir reçu une éducation qui eût pu l'habituer au mépris.

Près de quinze jours s'écoulerent avant que j'entreprisse de modérer leur affliction; car une consolation prématurée ne sert qu'à réveiller la douleur. Pendant cet intervalle, mon esprit s'occupa des moyens de soutenir ma famille. A la fin, on m'offrit une petite Cure de cinquante livres

ſterlings dans un village éloigné, où je pouvois conſerver mes principes, ſans être moleſté. J'acceptai avec joie l'offre qui m'en fut faite, & je réſolus d'augmenter ce foible revenu, en faiſant valoir une petite ferme.

Cette réſolution priſe, mon premier ſoin fut de raſſembler les débris de ma fortune. Toutes dettes reçues & payées, je ne me trouvai que quatre cents livres ſterlings, de quatorze mille que j'avois. Ma principale attention fut donc enſuite de rabaiſſer la vanité de ma famille au niveau de nos facultés; car je ſavois qu'une mendicité ambitieuſe eſt le comble du malheur. „ Vous ne pouvez pas ignorer, leur diſois-je, mes enfants, que toute notre „ prudence ne pouvoit pas prévenir le „ malheur qui vient de nous arriver; mais „ elle peut faire plus, elle peut le rendre „ ſans effet. Nous voilà devenus pauvres, mes chers enfants, & la ſageſſe „ veut que nous nous conformions à „ notre humble ſituation. Abandonnons „ donc, ſans murmurer, cet éclat qui „ n'empêche pas un grand nombre de „ ceux qui le poſſedent, d'être malheureux; & cherchons dans un état plus „ ſimple, cette paix du cœur, qui peut „ rendre tout le monde heureux. Les pauvres vivent gaiement ſans notre ſecours, & Dieu ne nous a pas aſſez maltraités, en nous formant, pour que „ nous ne puiſſions pas vivre ſans le leur.

„ Oui, mes enfants, quittons dès ce „ moment toute idée de vivre en Gentils-„ hommes. Il nous reste assez pour être „ heureux, si nous sommes sages, & que „ le contentement nous indemnise du dé-„ faut de fortune".

Comme mon fils aîné avoit fait ses études, je me déterminai à l'envoyer à Londres, où les connoissances qu'il avoit acquises dans l'Université, pouvoient l'aider à se soutenir lui-même & nous aussi. La séparation d'amis & de parents, est peut-être une des circonstances les plus douloureuses de l'indigence. Le jour arriva bientôt où nous devions nous disperser pour la premiere fois. Mon fils, après avoir pris congé de sa mere, & de ses freres & sœurs, qui mêloient leurs larmes à leurs embrassements, vint me demander ma bénédiction. Je la lui donnai de tout mon cœur, & j'y ajoutai cinq guinées, qui étoit tout le patrimoine que j'avois alors à lui donner. „ Tu vas à Londres „ à pied, lui dis-je, mon enfant; c'est „ ainsi qu'un de tes aïeux y a été avant „ toi. Reçois de moi le même cheval „ qu'un bon Evêque lui donna, ce bâ-„ ton; prends aussi ce livre, pour te con-„ soler dans le chemin; ces deux lignes, „ qui s'y trouvent valent un million: „ *J'ai été jeune, & à présent je suis „ vieux; cependant je n'ai jamais vu le „ juste abandonné, ou sa postérité men-„ diant son pain.* Que cette assurance soit

„ ta consolation dans ta route. Vas, mon „ enfant, quelque chose qui t'arrive, „ viens me voir une fois chaque année. „ Bon courage, & adieu ". Comme je connoissois à mon fils de la probité & de l'honneur, je n'eus point d'inquiétude, en le jettant, pour ainsi dire, nud sur le théâtre du monde; car je savois que, soit qu'il s'y élevât, soit qu'il y tombât, il y joueroit toujours le rôle d'un honnête homme.

Notre départ suivit bientôt le sien. Ce ne fut pas sans verser bien des larmes, que nous quittâmes un lieu où nous passions depuis si long-temps, des jours si heureux; & la constance la plus ferme pourroit-elle les retenir dans une pareille occasion? D'ailleurs, un voyage de soixante milles, pour des gens qui jusques-là ne s'étoient pas éloignés plus de dix milles de chez eux, nous remplissoit de crainte. Les cris des pauvres qui nous suivirent plusieurs milles, contribuoient à augmenter notre douleur. Le premier jour nous arrivâmes sans accident à trente milles de notre demeure future, & nous nous arrêtâmes pour coucher, à une hôtellerie assez pauvre sur le chemin. Quand on nous eut montré notre chambre, je priai l'hôte, suivant ma coutume, de nous donner sa compagnie à souper (1), ce qu'il

(1) Les hôteliers en Angleterre sont plus

accepta avec d'autant plus de plaisir, que ce qu'il devoit boire, devoit augmenter la carte pour le lendemain. Cependant sa compagnie me fit plaisir, parce qu'il connoissoit tout le pays où j'allois m'établir, particuliérement le Chevalier *Tornhill*, Seigneur du lieu où j'allois demeurer, & propriétaire de la ferme que j'avois prise, qui demeuroit à peu de distance du village où j'étois. Il me le dépeignit comme

---

polis & plus considérés qu'en France, quoiqu'ils n'y soient ni moins intéressés, ni moins frippons. Ils viennent à leur porte recevoir, à la descente de la voiture, ceux qui s'arrêtent à leur hôtellerie. Ils les conduisent eux-mêmes dans une chambre, sans les laisser se morfondre dans leur cuisine ou dans leur cour, à appeller des garçons ou des servantes, pour leur montrer leur logement. Ils reçoivent les ordres qu'on leur donne, & y répondent avec une politesse qui va jusqu'à la bassesse; mais ils font payer cher ces politesses. Le Docteur *Smolett*, dans une Histoire qu'il vient de publier de ses voyages en France & en Italie, se plaignant amérement des fripponneries atroces qu'il a essuyées de la part de cette espece de gens, sur la route de Londres à Douvres, rapporte qu'un d'eux exigea d'un de nos Ambassadeurs quarante guinées pour un souper qui ne valoit pas quarante schelings. En général, il est à remarquer que l'on ne trouve de politesse en Angleterre, que dans ceux qui esperent vous duper, si l'on peut appeller du nom de politesse les révérences produites par un pareil motif.

un Gentilhomme, qui ne se soucioit de connoître le monde que du côté des plaisirs qu'il pouvoit fournir, & qui étoit singuliérement remarquable par son attachement pour le beau-sexe. Il m'ajouta qu'il n'y avoit point de vertu qui pût tenir contre ses artifices & ses assiduités, & qu'il y avoit à peine une fille de Fermier à dix milles à la ronde, un peu jolie, avec laquelle il n'eût été heureux & infidele. Ce récit me causa du chagrin; mais il fit un effet tout différent sur mes filles, sur le visage desquelles je vis briller l'espoir d'un triomphe prochain. Ma femme elle-même, pleine de confiance dans leurs attraits & dans leur vertu, ne parut pas moins satisfaite. Pendant que nous étions ainsi occupés de nos pensées différentes, l'hôtesse entra dans la chambre, pour apprendre à son mari, que ce Monsieur singulier, qui étoit chez eux depuis deux jours, n'avoit point d'argent pour payer sa dépense. „ Point d'argent, reprit l'hôte, „ cela est impossible; car ce n'est pas „ plus loin qu'avant-hier, qu'il paya trois „ guinées à notre Bédeau, pour racheter „ du fouet un pauvre soldat estropié, qui „ avoit été condamné à être fustigé pour „ avoir volé des chiens". L'hôtesse continuant à assurer que le fait n'en étoit pas moins vrai, l'hôte se préparoit à sortir de la chambre, jurant qu'il vouloit être payé d'une façon ou d'une autre, quand je le priai de vouloir bien m'introduire

chez cet étranger, qu'il me venoit de dépeindre si charitable. Il y consentit, & me présenta à un homme qui paroissoit avoir environ trente ans, vêtu d'un habit qui avoit été jadis galonné. Il étoit bien fait de sa personne, quoique son visage fût marqué des rides de la réflexion. Il y avoit quelque chose de bref & de sec dans son abord, & il sembloit, ou ne rien entendre à la cérémonie, ou la mépriser.

Quand l'hôte fut sorti, je ne pus m'empêcher de marquer à l'étranger la peine que je ressentois de voir un homme de sa sorte dans la circonstance où il se trouvoit, & je lui offris ma bourse, pour satisfaire à ce qu'on lui demandoit. „ Je „ l'accepte de bon cœur, me répondit- „ il, & je suis bien-aise que ma derniere „ inadvertence, en donnant tout l'argent „ que j'avois sur moi, m'ait donné oc- „ casion de voir qu'il reste encore par- „ mi nous quelques cœurs bienfaisants. „ J'exige cependant, avant que de rece- „ voir votre offre, de connoître le nom „ & la demeure de mon bienfaiteur, pour „ pouvoir m'acquitter le plutôt possible ". Je le satisfis pleinement là-dessus, & lui dis non-seulement mon nom, mais aussi le malheur qui m'étoit arrivé, & le lieu où j'allois demeurer. „ Cela se rencon- „ tre, reprit-il, encore plus heureuse- „ ment que je n'espérois; car je vais moi- „ même de ce côté, ayant été retenu ici „ deux jours par les débordements, qui,

„ à ce que je crois, laisseront demain les „ chemins praticables ". Je lui témoignai le plaisir que j'aurois de sa compagnie; & ma femme, ainsi que mes filles, se joignant à mon invitation, nous le retînmes à souper avec nous. La conversation pendant le repas, tout-à-la-fois agréable & instructive, me faisoit souhaiter d'en jouir plus long-temps; mais l'heure de se retirer, & de prendre du repos pour se préparer à la fatigue du lendemain, vint interrompre le plaisir que j'avois à l'entendre.

Le lendemain matin, nous partîmes tous ensemble. Ma famille étoit à cheval, pendant que M. *Burchell*, notre nouveau compagnon, marchoit à pied dans les sentiers le long du grand chemin, nous observant, avec un sourire, que comme nous étions mal montés, il étoit trop complaisant pour nous laisser derriere. Comme les eaux n'étoient pas encore tout-à-fait retirées, nous fûmes obligés de louer un guide qui marchoit au trot devant nous; M. *Burchell* & moi, faisions l'arriere-garde. Nous adoucissions la fatigue de la route par des disputes philosophiques; matiere qu'il paroissoit entendre très-bien. Mais ce qui me sembloit encore plus extraordinaire, c'est que, quoiqu'il me dût de l'argent, il soutenoit ses opinions avec autant d'obstination, que si c'eût été lui qui m'en eût prêté. Il m'apprenoit, de temps à autre, à qui appartenoient les différen-

tes

tes possessions que nous trouvions sur la route. ,, Celle-ci, me dit-il, en me montrant une très-belle maison à quelque ,, distance de nous, appartient à M. *Tornhill*, un jeune Gentilhomme, qui jouit ,, d'une grande fortune, quoiqu'absolument dépendante du bon plaisir de son ,, oncle, Sir *William Tornhill*, lequel, ,, content lui-même de peu, laisse son neveu disposer du reste, & réside principalement à la ville. Quoi, repris-je, ,, mon jeune Seigneur est il le neveu d'un ,, homme, dont les vertus, la générosité ,, & la singularité sont si connues? J'ai ,, entendu parler de Sir *William Tornhill*, ,, comme de l'homme le plus généreux, ,, & en même-temps le plus capricieux ,, du Royaume, le plus bienfaisant. — ,, Peut-être un peu trop, reprit M. *Burchell*; au moins quand il étoit jeune, ,, poussa-t-il cette bienfaisance à l'excès. ,, Car alors ses passions étoient fortes; ,, & comme elles étoient toutes tournées ,, du côté de la vertu, elles l'ont conduit à des excès romanesques. Il visa ,, de bonne heure à la réputation de brave ,, militaire & d'homme de lettres; se distingua bientôt dans le service, & acquit quelque réputation parmi les Savants. L'adulation s'attache toujours ,, à l'ambition; car, c'est de toutes les ,, passions, celle à qui la flatterie fait le ,, plus de plaisir. Il étoit environné d'une ,, foule de gens, qui ne lui présentoient

„ jamais qu'un côté de leur caractere ; „ en sorte qu'il commença à perdre, par „ une affection générale, toute attention „ à son intérêt particulier. Il aimoit tout „ le monde, parce que le hasard l'empê- „ cha de connoître qu'il y avoit des co- „ quins. Les Médecins nous parlent d'une „ maladie dans laquelle tout le corps de- „ vient d'une sensibilité si extrême, que „ le moindre tact cause de la douleur. „ Ce Gentilhomme éprouvoit dans son „ esprit la sensation que ces sortes de ma- „ lades éprouvent dans leur corps. La „ plus légere infortune, réelle ou simu- „ lée, le touchoit au vif, & son ame „ étoit malade par une extrême sensibi- „ lité aux malheurs d'autrui. Ainsi, dis- „ posé à secourir, on peut aisément ima- „ giner quelle quantité de gens il trouva „ disposés à le solliciter. Ses profusions „ commencerent à déranger sa fortune, „ mais non pas son bon cœur, au con- „ traire, l'un augmenta, pendant que „ l'autre déclinoit. Il devint sans pré- „ voyance, en même-temps qu'il devint „ pauvre; &, quoique ses discours fus- „ sent d'un homme sensé, ils étoient d'un „ fou. Cependant, continuant toujours „ d'être environné par l'importunité, & „ n'étant plus en état de satisfaire à tou- „ tes les demandes qu'on lui faisoit, au- „ lieu d'argent, il donnoit des promesses; „ c'étoit tout ce qu'il pouvoit donner, „ & il n'avoit pas assez de résolution pour

„ affliger quelqu'un par un refus. Par ce „ moyen, il amassa autour de lui une foule „ de demandeurs, qu'il étoit bien sûr de „ tromper dans leur attente, mais dont „ cependant il desiroit de soulager les be- „ soins. Ces gens, après avoir vainement „ attendu l'effet de ses promesses, le quit- „ terent avec mépris & avec les repro- „ ches qu'il méritoit. Mais à mesure qu'il „ devint méprisable aux yeux des autres, „ il le devint aux siens propres. Son es- „ prit s'étoit appuyé sur ses flatteurs; & „ ce support lui étant enlevé, il ne trouva „ point de ressources dans les applaudis- „ sements de son propre cœur, qu'il n'a- „ voit jamais instruit à se respecter lui- „ même. Le monde commença à pren- „ dre à son égard une autre face. La flat- „ terie de ses amis dégénéra en de sim- „ ples approbations, qui bientôt se tour- „ nerent en avis les moins ménagés, & „ un avis rejetté engendre les reproches. „ Il s'apperçut alors que ces amis, que „ ses bienfaits avoient amassés autour de „ lui, n'étoient point du tout les gens „ les plus estimables. Il reconnut que „ pour acquérir le cœur d'un autre, il „ faut lui donner le sien. Enfin, *je m'ap-* „ *perçus alors*.... Mais je m'écarte de „ ce que je voulois vous dire : enfin, „ Monsieur, il résolut de commencer à „ songer à lui-même, & imagina un plan „ pour rétablir sa fortune délabrée. Pour „ cela, il voyagea à pied, à sa maniere

„ singuliere, par toute l'Europe; &, pen-
„ dant ce temps, ses revenus s'accumu-
„ lant, avant qu'il eût l'âge de trente
„ ans, sa situation se trouva plus aisée
„ qu'elle ne l'avoit jamais été. Sa bonté
„ est devenue à présent plus raisonnable
„ & plus modérée; mais il conserve tou-
„ jours le caractere d'un homme singu-
„ lier, & du goût pour les vertus qui
„ s'écartent un peu de la route ordi-
„ naire ".

J'étois si attentif à ce récit de M. *Burchell*, qu'à peine regardois-je devant moi en marchant, quand tout-à-coup nous fûmes allarmés par les cris de ma famille; & tournant la tête, j'apperçus ma seconde fille tombée de cheval au milieu d'un courant rapide qui l'entraînoit malgré ses efforts. Elle avoit été déja deux fois à fond, & je ne pouvois arriver assez tôt à son secours; & quand je l'aurois pu, mes sensations, à cette vue, étoient trop violentes pour me permettre d'agir : elle auroit infailliblement péri, si mon compagnon, voyant son danger, ne se fût plongé au même instant dans l'eau pour l'en retirer; & ce ne fut pas sans peine qu'il l'amena sur le bord. En prenant un peu plus haut au-dessus du courant, le reste de ma famille passa heureusement, & alors nous joignîmes nos remerciements à ceux de ma fille. Sa reconnoissance pour son libérateur est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Elle le remercioit plus des yeux que

de paroles, & elle continuoit à s'appuyer sur son bras, comme si elle eût été encore bien-aise de recevoir son secours. Ma femme aussi espéroit être en état quelque jour de reconnoître son service, & de l'en remercier chez nous. Après nous être bien reposés à la premiere auberge, & avoir dîné ensemble, M. *Burchell*, qui alloit du côté opposé au nôtre, nous fit ses adieux, & nous continuâmes notre route. Ma femme, chemin faisant, m'observa que M. *Burchell* lui plaisoit beaucoup, & protesta que s'il avoit assez de naissance & de fortune pour pouvoir aspirer à une alliance avec une famille comme la nôtre, elle ne connoissoit point d'homme qu'elle lui préférât. Je ne pus m'empêcher de sourire en l'entendant parler de cette maniere. Quelqu'un, sur le bord de la mendicité, prendre ainsi le ton de l'opulence la plus présomptueuse, c'est de quoi fournir matiere de raillerie à un cœur mal fait; mais, pour moi, je n'ai jamais désapprouvé ces innocentes illusions qui tendent à nous rendre moins malheureux.

❦

## CHAPITRE IV.

*Qui prouve que dans la fortune la plus humble, on peut trouver le bonheur & le plaifir, & qu'ils ne dépendent point des circonftances, mais de la façon de penfer.*

Le lieu de notre nouvelle habitation étoit un petit hameau compofé de fermiers, qui cultivoient leurs propres terres, & qui étoient également éloignés des deux extrêmes, la richeffe & la pauvreté. Comme ils avoient chez eux prefque toutes les néceffités de la vie, ils alloient rarement chercher le fuperflu dans les villes. Eloignés des gens polis, ils confervoient encore une fimplicité des premiers temps; & une longue habitude de la frugalité, leur permettoit à peine, de favoir que la tempérance fût une vertu. Ils travailloient gaiement les jours de travail; mais ils obfervoient les fêtes comme des intervalles de repos & de plaifir. Ils ne manquoient pas de chanter des Noëls à la Nativité; s'envoyoient des nœuds d'amour à la St. Valentin; mangeoient des beignets au carnaval; déployoient leur efprit par des poiffons d'Avril au premier de ce mois, & caffoient religieufement des noix la veille de la St. Michel.

Tout le hameau, inſtruit de notre approche, vint au-devant de ſon Miniſtre, les habitants parés de leurs plus beaux habits, un fifre & un tambourin à leur tête. On avoit préparé, pour nous recevoir, un repas auquel nous prîmes place joyeuſement; & ce qui manqua à la converſation du côté de l'eſprit, fut ſuppléé par le rire & la gaieté.

Notre petite habitation étoit ſituée au pied d'une montagne dont la pente étoit douce. Un beau bois nous couvroit par-derriere, un ruiſſeau murmuroit par-devant; d'un côté nous avions un pré, de l'autre une pelouſe. Ma ferme conſiſtoit en vingt acres environ d'excellente terre; & j'avois payé cent livres de pot-de-vin à mon prédéceſſeur pour ſa ceſſion. Rien ne pouvoit ſurpaſſer la propreté de mes petites encloſures; les ormes & les haies, qui les entouroient, étoient d'une beauté inexprimable. Ma maiſon n'avoit qu'un étage, & étoit couverte de chaume; ce qui lui donnoit un air plus *coi*. Les murailles en-dedans étoient proprement blanchies, & mes filles entreprirent de les orner de peintures de leur propre deſſein. Quoique la même chambre nous ſervît de ſalle de compagnie & de cuiſine, cela ne faiſoit que la rendre plus chaude. D'ailleurs, comme la batterie étoit tenue dans l'état le plus propre, les plats, les aſſiettes, le cuivre bien écurés & diſpoſés avantageuſement ſur les tablettes, fai-

soient un effet agréable à la vue, & tenoient lieu de beaux ameublements. Il y avoit trois autres appartements, un pour ma femme & moi; un autre pour mes deux filles, renfermé dans le nôtre, & le troisieme à deux lits pour le reste de mes enfants.

La petite république à laquelle je donnois des loix, étoit réglée de cette maniere: au point du jour, nous-nous assemblions dans la chambre commune, où le feu avoit été allumé auparavant par la servante. Après nous être salués les uns les autres avec la cérémonie convenable, (car j'ai toujours tenu pour maxime, qu'entre personnes, mêmes les plus intimes, il est bon de conserver quelque forme extérieure de politesse, sans quoi la liberté détruit toujours l'amitié,) nous nous mettions tous à genoux pour remercier l'Etre suprême du nouveau jour qu'il nous accordoit. Ce devoir rempli, mon fils & moi allions à nos affaires du dehors, tandis que ma femme & mes filles s'occupoient à préparer le déjeûner, qui étoit toujours prêt à une certaine heure. J'accordois une demi-heure pour ce repas, & une heure pour dîner; & ce temps étoit rempli par des plaisanteries innocentes entre ma femme & mes filles, & par des arguments philosophiques entre mon fils & moi.

Comme nous nous levions avec le jour, nous ne poursuivions jamais nos travaux quand il étoit fini; mais nous retournions

à la maison, rejoindre une famille qui nous desiroit & qui nous recevoit avec un visage riant, un cœur content, & un bon feu. Nous n'étions pas même sans compagnie. Quelquefois le fermier *Flamborough*, un de nos voisins, qui ne haïssoit pas à causer, & plus souvent un aveugle du lieu, qui jouoit de la cornemuse, venoient nous rendre visite, & boire de notre vin de groseilles, pour lequel nous n'avions pas perdu notre réputation. Ces bonnes gens avoient différents moyens pour se rendre amusants. Tandis que l'un jouoit de sa cornemuse, l'autre nous chantoit quelque ballade touchante. Le jour se terminoit comme nous l'avions commencé. Les plus jeunes de mes garçons étoient chargés de lire les leçons de la Bible du jour; celui qui lisoit le plus haut, le plus distinctement & le mieux, avoit un demi-sou le Dimanche, pour mettre dans le tronc des pauvres.

Quand ce venoit le Dimanche, c'étoit-là le jour de parure & de *braverie*, que tous mes édits somptuaires ne pouvoient réprimer. Quelqu'effet que je m'imaginasse avoir fait sur la vanité de mes filles, par mes sermons sur l'orgueil, cependant je les trouvois toujours attachées, dans le cœur, à leurs anciennes parures. Elles aimoient encore les dentelles, les rubans, les *gazes* & les *blondes*. Ma femme elle-même tenoit toujours à son pou-de-soi *cramoisi*, parce que je m'étois avisé de

lui dire un jour qu'il lui feyoit bien.

Ce fut, en particulier, le premier Dimanche après notre arrivée, que leur coquetterie me mortifia bien. J'avois recommandé, la veille, à mes filles, d'être prêtes le lendemain de bonne-heure; car j'ai toujours aimé à être arrivé à l'église bien avant les paroissiens. Elles m'obéirent ponctuellement; mais quand il s'agit de nous assembler le matin pour déjeûner, je vis descendre ma femme & mes filles arrangées dans toute leur ancienne parure, leurs cheveux plâtrés de poudre & de pommade, des mouches, de grandes queues retroussées & bouffantes, dont l'étoffe faisoit du bruit à chaque mouvement qu'elles faisoient. Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant leur vanité, sur-tout celle de ma femme, de qui j'attendois plus de discrétion. Le parti que je pris dans cette occasion, fut d'ordonner à mon fils, d'un air grave, d'appeller notre carrosse. Mes filles furent surprises à cet ordre; mais je le répétai avec encore plus de sérieux qu'auparavant... „ Sûrement, mon „ cher, vous badinez, dit ma femme. „ Nous pouvons fort bien aller d'ici à „ l'église à pied; nous n'avons pas besoin „ de carrosse pour nous y conduire.... „ Vous vous trompez, lui dis-je, ma „ chere, nous avons besoin d'un car„ rosse; car si nous allions à l'église à „ pied dans cet attirail, tous les enfants „ de la paroisse courroient après nous

„ pour nous huer... En vérité, reprit
„ ma femme, j'avois toujours pensé que
„ mon mari étoit bien-aise de voir ses en-
„ fants mis honnêtement & proprement...
„ Vous pouvez vous tenir aussi propres
„ que vous voudrez, m'écriai-je en l'in-
„ terrompant, mais ce n'est pas de la pro-
„ preté que tout ceci, c'est de la folie.
„ Ces manchettes, ces mouches, ces dé-
„ coupures ne serviront qu'à vous faire
„ haïr par toutes les femmes de nos voi-
„ sins. Non, mes enfants, continuai-je
„ d'un air plus tranquille, il faut refaire
„ ces robes d'une maniere plus simple;
„ car tout cet étalage d'ajustement ne va
„ pas à quelqu'un qui n'a pas même le
„ moyen de se soutenir avec décence. Je
„ ne sais même si tous ces falbalas, ces
„ garnitures conviennent aux riches;
„ quand on fait attention qu'à calculer
„ modérément, la nudité des pauvres
„ pourroit être couverte des garnitures
„ superflues des riches ".

Ma remontrance fit effet. Elles allerent, à l'instant, d'un air fort tranquille, changer d'habillements; & j'eus la satisfaction de voir le lendemain mes filles s'occuper d'elles-mêmes à diminuer l'ampleur & la queue de leurs robes; & de ce qui en sortit, elles en firent des vestes du dimanche pour les deux petits garçons. Ce qui me fit encore plus de plaisir, c'est qu'ainsi diminuées, ces robes ne leur en alloient que mieux.

## CHAPITRE V.

*Grande & nouvelle connoissance introduite sur la scene. Ce sur quoi l'on compte le plus, devient souvent le plus fatal.*

A UNE petite distance de la maison, mon prédécesseur avoit fait un banc ombragé d'une haye d'aube-épine & de chevre-feuille. Là, quand le temps étoit beau, & que notre ouvrage étoit fini de bonne-heure, nous avions coutume de nous asseoir tous ensemble pour jouir de la vue d'un beau paysage pendant les soirées calmes; nous y prenions aussi quelquefois le thé au goûter, qui n'étoit plus alors pour nous qu'un repas extraordinaire; & comme ce régal arrivoit rarement, c'étoit pour nous des jours de réjouissance, & il falloit voir les cérémonies & l'air d'importance avec lesquels les préparatifs s'en faisoient (1). Dans ces occasions, les deux

(1) Dans presque toutes les maisons, même les moins aisées, on prend en Angleterre le thé deux fois le jour, le matin & l'après-midi. Mais le thé de l'après-midi est le plus important, parce qu'on le va prendre en cérémonie les uns chez les autres. Il est impossible, pour quelqu'un qui ne connoît point cet usage, de concevoir combien il y a de regles à observer

petits garçons lisoient toujours à table, & ils étoient servis quand nous avions fini. Quelquefois, pour varier nos amusements, mes filles chantoient en s'accompagnant de la guitarre; & pendant qu'elles formoient ainsi un petit concert, ma femme & moi nous nous promenions aux environs sur la pelouse émaillée de fleurs; nous nous entretenions avec ravissement de nos enfants, & respirions avec plaisir l'air frais qui apportoit à nos poumons la santé, & à nos oreilles l'harmonie.

Nous commençâmes, de cette façon, à trouver que chaque état de la vie peut fournir ses plaisirs particuliers. Si chaque matin nous éveilloit pour le travail, chaque soir nous en récompensoit par le plaisir de sa cessation.

C'étoit au commencement de l'automne, un jour de fête (car j'observois les fêtes comme des intervalles nécessaires pour délasser du travail) que j'avois conduit ma famille à notre place ordinaire d'amusement, & que nos jeunes musiciennes avoient commencé leur concert. Comme

---

& de graces à déployer pour la Dame qui le fait, & pour celles qui le boivent. Ce petit repas ne fournit pas seulement l'occasion de montrer les graces & la bonne éducation, il sert aussi à faire briller l'esprit. C'est-là que se tiennent les conversations les plus intéressantes, sur les modes nouvelles, les porcelaines, les aventures du jour, la médisance, &c.

nous étions en train, nous vîmes un cerf sauter rapidement à côté de nous, environ à vingt pas de l'endroit où nous étions assis; & par son air hors d'haleine, nous jugeâmes qu'il étoit poursuivi par les chasseurs : nous commencions à réfléchir sur la détresse de ce pauvre animal, quand nous apperçûmes les chiens & les piqueurs, à quelque distance, qui suivoient sa piste. Je voulois dans le moment rentrer avec ma famille; mais soit curiosité, surprise, ou quelque motif plus caché, ma femme & mes filles ne quitterent pas leurs sieges; le chasseur qui étoit à la tête nous passa rapidement, suivi de cinq ou six autres qui paroissoient également pressés; à la fin un jeune homme, de meilleure mine que les autres, s'avança, & nous ayant regardés pendant quelque temps, au-lieu de suivre la chasse, il s'arrêta court, mit pied à terre, & ayant donné son cheval à un doméstique qui le suivoit, nous aborda d'un air de supériorité aisée : il crut n'avoir pas besoin de s'annoncer, & il alla tout droit pour embrasser mes filles, comme certain d'être bien reçu; mais elles avoient appris de bonne heure à déconcerter la présomption d'un regard : sur cela, il nous apprit que son nom étoit *Tornhill*, & qu'il étoit le Seigneur du pays à l'entour; il se présenta ensuite une seconde fois pour embrasser les femmes, & tel fut le pouvoir de la fortune & des beaux habits qu'il n'éprouva pas un second re-

fus. Ses manieres, quoique présomptueuses, étant aisées, nous devînmes bientôt plus familieres; & ayant apperçu par terre quelques instruments, il demanda à être favorisé d'une chanson: comme je n'étois pas flatté d'une connoissance si disproportionnée, je fis signe à l'œil à mes filles, pour leur défendre de chanter; mais mon signe fut contrecarré par un autre de leur mere, auquel elles donnerent la préférence; en sorte qu'avec un air satisfait, elles nous donnerent une chanson de Dryden. M. *Tornhill* parut fort content du choix de la chanson & de la maniere dont elle avoit été chantée, & prit lui-même la guitarre; il n'en jouoit que très-médiocrement: cependant ma fille aînée lui rendit avec usure les compliments qu'il lui avoit faits, & l'assura qu'il tiroit plus de son de l'instrument que le maître même, de qui elle avoit appris; il s'inclina en recevant ce compliment; elle fit une révérence, il loua son goût; elle loua son exécution: un siecle ne les auroit pas pu se faire mieux connoître. Pendant tout cela, la mere, aussi folle que sa fille, & aussi heureuse qu'elle dans ses idées, insistoit pour que Monsieur nous fît l'honneur d'entrer & de se rafraîchir d'un verre de notre vin de groseilles. Toute la famille sembloit s'empresser à lui plaire; mes filles mirent sur le tapis les sujets de conversation qu'elles croyoient les plus modernes, pendant que *Moïse*, au contraire, s'avisa de lui faire une ou deux questions

sur les Anciens, par lesquelles il eut l'avantage de se faire rire au nez; mais il n'en étoit pas moins content, car il avoit l'heureuse disposition de croire que c'étoit de son esprit qu'on rioit, quand c'étoit de sa simplicité. Mes petits n'étoient pas moins occupés autour de l'étranger, dont ils ne quitterent pas les côtés. J'eus bien de la peine à les empêcher avec leurs doigts sales, de toucher & de tenir le galon de son habit, & de lever les pattes de ses poches, pour voir ce qu'il y avoit dedans. Il nous quitta sur le soir, mais en nous demandant la permission de nous revoir, qui fut accordée bien aisément à notre Seigneur.

Aussi-tôt qu'il fut sorti, ma femme tint conseil sur ce qui venoit de se passer. Elle fut d'avis que c'étoit une aventure très-heureuse; car elle avoit toujours vu les choses les plus extraordinaires produire à la fin un bon effet. Elle espéroit revoir le jour où nous pourrions encore lever la tête parmi les plus hupés, & elle conclut par protester qu'elle ne voyoit pas de raison pourquoi les deux Miss *Wrinklers* (1) ayant bien trouvé de bons partis, ses filles ne pourroient pas en trouver de semblables. Comme c'étoit à moi que s'adressoit directement cette derniere réflexion, je protestai que je ne voyois pas non

---

(1) Ce mot signifie ridée.

plus la raison de l'un ni de l'autre, de même que je ne voyois pas pourquoi l'un gagnoit un lot de cent mille livres à la loterie, pendant qu'un autre restoit avec un billet blanc. „ Mais les personnes, „ ajoutai-je, qui aspirent à des maris au-„ dessus d'elles, ou au lot de cent mille „ livres, n'en sont pas moins des foux par „ leur ridicule prétention, soit qu'elles „ réussissent, soit qu'elles échouent. Voi-„ là, s'écria ma femme, comme vous cher-„ chez toujours à nous chagriner moi & „ mes filles, quand nous sommes un peu „ gaies. Dis-moi, *Sophie*, ma chere, que „ penses-tu de notre nouvelle connoissan-„ ce? ne te semble-t-il pas d'un bon ca-„ ractere? Extrêmement, Maman, répli-„ qua ma fille. Je crois qu'il peut dire „ beaucoup sur toutes sortes de sujets, & „ qu'il n'est jamais embarrassé; plus le „ sujet est même frivole, plus il a à par-„ ler dessus. En outre, je vous assure „ qu'il est fort bel homme. Oui, reprit „ *Olivia*, il est assez bien pour un hom-„ me; mais pour moi, il ne me plaît „ pas. Il est si familier, qu'il en est im-„ prudent; sur-tout, il n'est pas soute-„ nable quand il s'avise de jouer de la „ guitarre ". J'interprétai ces deux discours en sens contraire, & je découvris, par ce que mes filles venoient de dire, que *Sophie* le méprisoit autant, intérieurement, qu'*Olivia* l'admiroit. „ Quelle que soit vo-„ tre façon de penser sur son compte,

„ mes enfants, je vous avouerai qu'il ne
„ m'a pas beaucoup prévenu en ſa faveur;
„ les amitiés diſproportionnées finiſſent
„ toujours par le dégoût; & malgré l'air
„ aiſé qu'il affectoit, il m'a ſemblé qu'il
„ ſentoit parfaitement la diſtance qu'il y
„ a de lui à nous. Voyons des gens de
„ notre ſorte. Il n'y a point parmi les
„ hommes, de caractere ſi mépriſable que
„ celui de coureur de fortune; & je ne
„ vois pas pourquoi, parmi les femmes,
„ les coureuſes de fortune ne ſeroient
„ pas également mépriſables. Ainſi, en
„ ſuppoſant même ſes vues honorables,
„ quant à préſent, le mépris ſuccédera
„ bientôt; mais ſi elles ne l'étoient pas,
„ je tremble ſeulement d'y penſer. Car,
„ quoique je n'aie rien à craindre du ca-
„ ractere de mes enfants, je crois que du
„ ſien "... J'allois continuer, quand je fus interrompu par un domeſtique du Chevalier, qui venoit avec les compliments de ſon maître, nous apporter, de ſa part, un quartier de vénaiſon, & la promeſſe de venir dîner avec nous dans quelques jours. Ce préſent venu ſi à propos, plaida ſi puiſſamment en ſa faveur, que je vis bien que je n'avois plus rien à eſpérer de tout ce que j'aurois pu dire. Je pris donc le parti de me taire, & je me contentai d'avoir fait voir le danger, laiſſant à leur prudence à l'éviter. Une vertu qui a beſoin d'être perpétuellement gardée, ne vaut pas la peine d'une ſentinelle.

## CHAPITRE VI.

*Le bonheur du coin du feu de la vie de la campagne.*

COMME notre dispute avoit été poussée avec quelque chaleur, pour raccommoder les affaires, nous nous réunîmes dans la conclusion de manger à souper une partie de la vénaison que nous venions de recevoir, & mes filles se mirent à la préparer gaiement. „ Je suis bien fâché, m'écriai-„ je, de n'avoir pas quelque voisin ou „ quelque étranger à inviter pour pren-„ dre sa part de notre bonne chere ; car „ je trouve que le plaisir de ces sortes de „ régals double en le partageant. Dieu „ me bénisse ! reprit aussi-tôt ma femme, „ je vois venir notre bon âmi M. *Burchell*, „ qui a sauvé notre pauvre *Sophie*, & qui „ fait si bien vous river votre clou dans „ la dispute. — Me river mon clou ? ma „ femme, vous vous trompez ; je crois „ que je n'ai personne à craindre sur ce „ point. Je ne disputè pas que vous ne „ soyez la premiere femme du monde, „ pour mettre une oie en pâtě ; mais „ pour ce qui est de l'argumentation, je „ vous prie de me le céder là-dessus ". Comme j'achevois, le pauvre M. *Burchell* entra. Il fut salué par toute la famille,

qui lui prit la main de bon cœur, pendant que le petit *Dick* lui approchoit une chaise.

L'amitié de ce pauvre homme me faisoit plaisir par deux raisons : d'abord, parce que je savois qu'il avoit besoin de la mienne; ensuite, parce que je savois qu'il étoit disposé à être aussi ami qu'il pouvoit l'être. On le connoissoit dans le voisinage sous le caractere du pauvre Gentilhomme, qui n'avoit rien voulu faire dans sa jeunesse, quoi qu'il n'eût pas encore plus de trente ans. Il y avoit des intervalles où il parloit de très-bon sens; mais en général, il aimoit trop la compagnie des enfants, qu'il avoit coutume d'appeller de *petites créatures innocentes*. Il étoit connu pour leur chanter des Romances (1) & leur raconter des histoires, & rare-

(1) Les Anglois les appellent *Ballades*. Ce sont ordinairement des histoires tragiques en vers, entremêlées de réflexions, ou terminées par une conclusion morale, qui se chantent dans les rues. Presque toutes les histoires tragiques sont mises aussi en ballades. Il y en a quelques-unes qui sont fort bien faites. M. *Addisson*, dans le *Spectateur*, cite avec éloge celle *des deux enfants dans le bois*, & de *Cheavy Chaso*; celle de *George Barnewelt* a fourni à *Lilloo* la matiere d'une fort bonne tragédie bourgeoise. Les Anglois, avec le génie le moins musical & les plus mauvaises voix de l'univers, sont en même-temps grands chansonniers. Je crois même que nous ne l'emportons pas sur eux de ce côté.

ment il alloit sans quelque chose pour eux dans ses poches, comme du pain-d'épice, des sifflets de deux liards, & autres semblables bagatelles. Il venoit ordinairement une fois l'année dans le canton, & vivoit sur l'hospitalité des habitants. Il soupa avec nous, & ma femme ne lui ménagea pas son vin de groseilles. La conversation s'anima; il nous chanta des vieilles chansons, & raconta aux enfants le conte du *Daim de Béverland* & de *Griselle*, les aventures de *Castkin* & de la *belle Rosamonde*. Le chant de notre coq, qui chantoit toujours à onze heures, nous avertit qu'il étoit temps d'aller se reposer; mais nous nous trouvâmes fort embarrassés par une difficulté que nous n'avions pas prévue : c'étoit de savoir comment nous logerions notre hôte. Nous n'avions pas plus de lits qu'il ne nous en falloit pour nous, & il étoit trop tard pour l'envoyer coucher à l'auberge. Dans cet embarras, le petit *Dick* lui offrit sa place dans son lit, si son frere *Moïse* vouloit consentir qu'il couchât avec lui; & moi, s'écria *Bill*, je lui donnerai aussi la mienne, si mes sœurs veulent me prendre avec elles...
„ Fort bien, mes enfants, m'écriai-je,
„ l'hospitalité est un des premiers devoirs
„ du Chrétien. Les bêtes se mettent à
„ couvert dans leurs retraites, & les oi-
„ seaux sous les feuillages; mais l'homme
„ malheureux ne peut trouver de refuge
„ que chez ses semblables. Celui qui a

„ été le plus étranger dans le monde, a
„ été celui qui est venu pour le sauver;
„ il n'eut jamais de maison, comme s'il
„ eût voulu éprouver s'il restoit quelque
„ hospitalité parmi nous ". *Deborah*,
criai-je à ma femme, donnez à chacun de
ces enfants un morceau de sucre, & que
*Dick* ait le plus gros, parce qu'il a parlé
le premier.

Le matin, j'appellai de bonne heure ma famille pour aller retourner un regain de foin; & notre hôte, s'étant offert à nous aider, fut accepté au nombre des travailleurs. Notre besogne alla vîte : j'étois à la tête, & les autres suivoient en ordre. Cependant je ne pus m'empêcher de remarquer l'assiduité avec laquelle M. *Burchell* aidoit ma fille *Sophie* dans sa tâche. Quand il avoit fini la sienne, il se joignoit à elle, & ils entroient dans une conversation très-étroite. Mais j'avois une trop bonne opinion du bon sens de *Sophie*, & je connoissois trop bien son ambition, pour rien craindre pour elle, de la part d'un homme dont la fortune étoit délabrée. Quand nous eûmes fini pour ce jour-là, M. *Burchell* fut invité à rester comme la veille, mais il nous refusa, devant coucher cette nuit chez un de nos voisins, à l'enfant duquel il portoit un sifflet. Quand il fut parti, notre conversation du souper tomba sur le pauvre malheureux hôte qui venoit de nous quitter.
„ Quelle preuve frappante, disois-je, cet

„ homme ne fournit-il pas des miferes
„ qui font la fuite d'une jeuneffe inconfi-
„ dérée & extravagante ! Il ne manque
„ point du tout de fens; mais cela ne
„ fait que rendre fes premieres folies
„ plus impardonnables. Pauvre malheu-
„ reux! où font actuellement ces parafi-
„ tes, ces flatteurs qu'il infpiroit autre-
„ fois, & fur lefquels il dominoit? Ils
„ font peut-être à préfent à faire leur
„ cour au débauché qui s'eft enrichi par
„ fes extravagances. Ils le louoient au-
„ trefois, c'eft actuellement le débauché
„ qu'ils louent. Les applaudiffements
„ qu'ils donnoient auparavant à fon ef-
„ prit, font changés en farcafmes fur fes
„ folies. Il eft pauvre, & peut-être mé-
„ rite-t-il de l'être; car il n'a ni l'ambi-
„ tion d'être indépendant, ni le talent
„ de fe rendre utile ". Peut-être quelques
raifons fecretes me firent mettre trop d'ai-
greur dans mes obfervations, & *Sophie*
m'en reprit doucement. „ Papa, me dit-
„ elle, quelle qu'ait été autrefois fa con-
„ duite, fon état actuel devroit le mettre
„ à l'abri de la cenfure. Son indigence
„ préfente eft une punition fuffifante de
„ fa premiere folie, & j'ai entendu dire
„ à mon papa lui-même, que nous ne
„ devons jamais frapper inutilement ceux
„ fur lefquels la main de la Providence
„ tenoit déja levé le fouet de fon reffen-
„ timent... Vous avez raifon, *Sophie*,
„ dit *Moïfe*, & un Ancien repréfente

„ fort bien cette conduite maligne, sous „ la fable d'un paysan, qui tâchoit d'é- „ corcher *Marsyas*, dont la peau avoit „ déja été enlevée par *Apollon*. D'ail- „ leurs, je ne sais si la situation de ce „ pauvre homme est aussi fâcheuse que „ mon cher pere la représente. Nous ne „ devons pas juger de ce que sentent les „ autres par ce que nous sentirions à „ leur place. Quelque obscure que nous „ paroisse l'habitation d'une taupe, ce- „ pendant l'animal lui-même trouve son „ appartement suffisamment éclairé; &, „ à dire vrai, il semble que l'esprit de „ cet homme s'accorde avec sa situation; „ car je n'ai jamais entendu personne par- „ ler avec plus de vivacité qu'il le faisoit „ aujourd'hui dans la conversation qu'il „ avoit avec vous ". Ces dernieres pa- roles étoient dites sans le moindre dessein: cependant, elles firent rougir ma fille, qui tâcha de cacher son désordre par un rire affecté, & en assurant son frere qu'à peine avoit-elle pris garde à ce que cet homme lui avoit dit; mais qu'elle croyoit qu'il avoit pu être autrefois un fort aima- ble Gentilhomme. Cet empressement à se défendre, & cette rougeur furent des symptômes qui ne me plurent pas inté- rieurement; mais je réprimai mes soup- çons.

Comme nous attendions notre Seigneur le lendemain, ma femme se mit à faire un pâté de la vénaison. *Moïse* étoit assis, pen- dant

dant que je montrois à lire aux petits. Mes filles paroiſſoient auſſi fort empreſſées de leur côté; & je remarquai, pendant aſſez long-temps, qu'elles étoient occupées à faire cuire quelque choſe auprès du feu. Je crus d'abord que ce qu'elles faiſoient, étoit pour aider leur mere; mais le petit *Dick* m'apprit tout bas qu'elles faiſoient une eau pour le viſage. J'avois une antipathie naturelle pour les eaux de toute eſpece; car je ſavois qu'au-lieu d'embellir, elles ne font que gâter le teint. J'approchai donc inſenſiblement ma chaiſe du feu; &, prenant les pincettes, comme pour l'attiſer, je renverſai, en apparence par accident, toute la compoſition, & il étoit trop tard pour en recommencer une autre.

---

## CHAPITRE VII.

*Deſcription d'un bel-eſprit de la ville; les plus ſots peuvent apprendre à être plaiſants pour un jour ou deux.*

QUAND le matin du jour où nous devions traiter notre jeune Seigneur fut venu, on peut penſer quelle quantité de proviſions furent épuiſées pour faire figure. On peut bien s'imaginer auſſi que ma femme & mes filles déployerent leur plus riche plumage. M. *Tornhill* vint avec une

couple d'amis & son Chapelain, qui étoit son complaisant. Il voulut, poliment, envoyer les domestiques, qui étoient en grand nombre, au cabaret voisin; mais ma femme, triomphant de joie, insista pour qu'ils restassent à manger dans la maison; vanité, qui, pour le dire en passant, causa trois semaines de jeûne à la famille. Comme M. *Burchell* nous avoit appris, justement la veille, que M. *Tornhill* faisoit des propositions de mariage à Miss *Wilmot*, ci-devant la maîtresse de mon fils *Georges*, cette nouvelle ne laissa pas que de refroidir un peu l'accueil qu'on lui fit. Mais le hasard nous tira d'embarras; car, quelqu'un de la compagnie l'ayant nommée, M. *Tornhill* observa, avec un serment, qu'il n'avoit jamais rien vu d'aussi absurde, que d'appeller *une horreur* comme cela, une beauté. „ Car „ je veux être défiguré tout-à-l'heure, „ continua-t-il, si je n'aimois autant „ prendre une maîtresse à la lueur de la „ lampe qui est sous l'horloge de *Saint-* „ *Dunstan* (1) ". Il éclata de rire à son propos: aussi fîmes-nous. Les plaisanteries des riches réussissent toujours. *Olivia*, de son côté, ne put s'empêcher de dire tout bas, mais assez haut pour être en-

(1) *St. Dunstan* est une Eglise de Londres dans *Fleit-street*, rue dans laquelle demeurent beaucoup de filles de joie du plus bas étage.

tendue, qu'il avoit un fond de plaisanterie infini.

Après le dîné, je commençai par proposer ma santé (1) ordinaire, *l'Eglise*. Le Chapelain m'en remercia, m'assurant que l'Eglise étoit la seule maîtresse de son cœur. „ Allons, *Frank*, sois sincere, dit le Chevalier, avec son air de supériorité ordinaire : supposons que l'Eglise soit ta maîtresse; ne lui ferois-tu pas une infidélité pour Miss *Sophie*? Miss *Sophie* est aimable, répondit le Chapelain. Fort bien, *Frank*, s'écria le Chevalier : la franchise est la premiere des vertus; car le déguisement est un des plus affreux vices, quoiqu'en disent les Mo-

(1) Pour entendre ceci, il faut savoir que pendant le repas, les Anglois boivent peu, & ordinairement de la bierre, du cidre ou de l'eau; mais quand on a desservi, on apporte des bouteilles de vin sur la table, & ils commencent alors à boire, ce qu'ils appellent des *toast*, c'est-à-dire, des santés. Chacun à son tour propose la santé qu'il lui plaît, de leurs maîtresses, de leurs amis absents, du Roi, des Princes, de la navigation, du commerce, des Ministres, &c. On ne manque jamais, dans tous les repas de cérémonie, de boire solemnellement ces sortes de santés. Elles sont même une marque de parti, & les papiers publics ne manquent pas ordinairement de rendre compte des santés qui ont été bues aux repas du Lord-Maire, des élections des membres du Parlement, &c.

„ ralistes, qui prétendent qu'il ne faut „ pas dire tout ce qu'on pense. Et c'est „ ce que je peux prouver... " Je voudrois que vous l'entreprissiez, dit mon fils *Moïse*, & je crois que je serois en état de vous répondre. Fort bien (dit le Chevalier, qui le devina d'abord, & qui fit signe de l'œil au reste de la compagnie pour la préparer au divertissement qu'il alloit lui donner) „ si vous en êtes pour „ une dispute de sens froid sur la matie„ re, je suis prêt d'accepter le défi; & „ d'abord, comment voulez-vous traiter „ la dispute, analogiquement, ou dialo„ gicalement?... Raisonnablement, s'é„ cria *Moïse*, tout joyeux qu'on lui per„ mit de disputer... Encore fort bien, „ dit le Chevalier; & d'abord, avant „ tout, j'espere que vous ne nierez pas „ que tout ce qui est, est. Si vous ne m'ac„ cordez pas cela, je vous déclare que „ je ne vais pas plus loin.... Pourquoi „ ne l'accorderois-je pas, répondit *Moï„ se*? Je crois que je le puis faire, & „ même avec avantage... J'espere aussi, „ reprit M. *Tornhill*, que vous m'accor„ derez qu'une partie est moindre que „ son tout.... Oui, dit *Moïse*, je l'ac„ corde; cela est trop juste. J'espere en„ core que vous ne nierez pas que les „ deux angles d'un triangle sont égaux à „ deux droits... Rien de plus clair, dit „ mon fils, regardant autour de lui, d'un „ air important.... Fort bien donc, re-

„ prit le Chevalier, ſe mettant à parler „ fort vîte, les prémiſſes ainſi établies, „ j'obſerve que l'enchaînement des êtres „ procédant en raiſon double récipro- „ que, produit naturellement un dialo- „ giſme problématique, qui prouve, en „ quelque façon, que l'eſſence de la ſpi- „ ritualité peut être rapportée au ſecond „ prédicament... Arrêtez, arrêtez, cria „ *Moïſe*; croyez-vous que je laiſſe ainſi „ paſſer doucement des propoſitions ſi „ hétérodoxes?... Quoi! s'écria le Che- „ valier, comme en colere, vous ne laiſ- „ ſerez pas paſſer mes propoſitions? Ré- „ pondez-moi à une queſtion bien ſim- „ ple. Croyez-vous qu'Ariſtote ait rai- „ ſon, quand il dit que les relatifs ſont „ des relations?... Sans difficulté, ré- „ pliqua *Moïſe*.... Cela étant ainſi, ré- „ pondez directement à cette propoſition. „ Croyez-vous que l'inveſtigation analy- „ tique de la premiere partie de mon en- „ thymême ſoit défectueuſe, *ſecundùm* „ *quoad* ou *quoad minus*. Si cela eſt, don- „ nez-moi votre raiſon; donnez-moi vo- „ tre raiſon tout-à-l'heure... Je proteſte, „ répondit *Moïſe*, que je ne comprend „ pas bien la force de votre raiſonne- „ ment; mais ſi vous le réduiſiez à une „ propoſition ſimple, je crois que je pour- „ rois alors y répondre. Oh! Monſieur, „ reprit le Chevalier, votre ſerviteur très- „ humble. Je vois que vous voulez que „ je vous fourniſſe tout-à-la-fois des rai-

„ sons & de l'intelligence. Non, Mon„ sieur, c'est trop exiger". Cela fit éclater de rire toute la compagnie sur le compte du pauvre *Moïse*, qui fut le seul, qui, par la tristesse de sa figure, dépara le grouppe des visages joyeux, & il ne lâcha pas un mot du reste de la fête.

Quoique tout ceci ne me fît pas plaisir, il fit un effet différent sur *Olivia*, qui s'y méprit, en prenant pour de l'esprit, cette plaisanterie, qui n'étoit que l'effet de la mémoire. Elle regarda en conséquence le Chevalier, comme un Gentilhomme accompli; & quand on fera attention pour combien entrent dans cette qualification, une figure agréable, de beaux habits & une grande fortune, on sera disposé à lui pardonner son erreur. M. *Tornhill*, quoique réellement ignorant, parloit avec aisance, & pouvoit s'étendre avec facilité sur les matieres ordinaires de la conversation. Il n'est donc pas surprenant que ces talents gagnassent l'affection d'une fille, qui, par son éducation, avoit appris à estimer en elle-même une apparence superficielle, & conséquemment à l'estimer dans une autre où elle se rencontroit.

Quand notre jeune Seigneur fut parti, nous recommençâmes à disputer sur son mérite. Comme c'étoit sur *Olivia* qu'il avoit fixé plus constamment ses regards, & comme il lui avoit adressé plus fréquemment la parole, on ne douta pas

que ce ne fût elle qui fût l'objet de ses visites. Les railleries innocentes de son frere & de sa sœur, sur ce sujet, ne parurent même pas lui déplaire. Ma femme elle-même sembloit partager la gloire de ce jour, & se réjouissoit de la victoire de sa fille, comme si c'eût été la sienne propre. „ Puisque tout est ainsi, mon ami, „ s'écria-t-elle, je vous avouerai à présent „ que c'est moi qui ai conseillé à „ mes filles d'encourager les visites du „ Chevalier. J'ai toujours eu un peu d'ambition „, & vous voyez actuellement que „ je n'avois pas tort; car qui sait comme „ tout ceci finira? Qui le fait effectivement? „ repris-je avec un soupir! Pour „ moi, tout ceci ne me plaît pas; & j'aurois „ mieux aimé quelqu'un de pauvre „ & d'honnête, que ce Gentilhomme accompli „ avec sa fortune & son infidélité. „ Car sachez que s'il est tel que je le „ soupçonne, jamais homme qui pensera „ légérement sur la Religion, n'aura une „ de mes filles en mariage ".

„ Certainement, mon pere, me dit „ *Moïse*, vous êtes trop févere en ceci. „ Car le Ciel ne lui demandera jamais „ compte de ce qu'il aura pensé, mais „ de ce qu'il aura fait. Il n'y a pas d'homme „ qui ne soit sujet à avoir mille mauvaises „ pensées qui s'élevent dans son „ esprit, sans qu'il soit le maître de les „ écarter. Penser librement de la Religion „, peut être un acte involontaire

„ chez ce Gentilhomme; en forte qu'en
„ convenant que fes fentiments font er-
„ ronnés, cependant, comme il eft en
„ cela purement paffif, il n'eft pas plus
„ blâmable de ce qu'ils s'emparent de fon
„ efprit, que le gouverneur d'une ville
„ fans murailles, ne le feroit de ce que
„ l'ennemi viendroit s'y loger ".

„ Cela eft vrai, mon fils, repliquai-
„ je ; mais fi le gouverneur invite l'en-
„ nemi, alors il eft criminel, & c'eft tou-
„ jours là le cas de ceux qui embraffent
„ l'erreur. Ce vice ne confifte pas à fe
„ rendre aux preuves qui nous fubju-
„ guent, mais à s'aveugler volontaire-
„ ment fur les preuves qu'on nous pré-
„ fente. Ils reffemblent à des juges cor-
„ rompus, qui décident une caufe fur les
„ preuves qu'une partie leur adminiftre,
„ fans vouloir entendre celles de l'au-
„ tre. Ainfi, mon fils, quoique nos opi-
„ nions erronnées puiffent être involon-
„ taires quand nous les formons, cepen-
„ dant, comme nous nous laiffons vo-
„ lontairement corrompre en les admet-
„ tant, ou que nous fommes négligents
„ à les examiner, nous méritons d'être
„ punis pour notre crime, ou méprifés
„ pour notre folie ".

Ma femme foutint la converfation, mais fans répondre à l'argument. Elle obferva que plufieurs perfonnes très-prudentes de notre connoiffance étoient des *efprits forts*, & n'en étoient pas moins de bons maris.

D'ailleurs, elle connoissoit des filles assez sensées pour pouvoir convertir ceux qui seroient leurs maris. „ Et qui sait, continua-t-elle, de quoi *Olivia* est capa-
„ ble? Ma fille peut dire bien des cho-
„ ses sur un sujet; &, à ma connoissan-
„ ce, elle est très-versée dans la contro-
„ verse ".

„ Quoi, ma chere, qu'entendez-vous,
„ lui dis-je? Quels livres de controverse
„ a-t-elle pu lire? Je ne me ressouviens
„ pas de lui en avoir jamais mis de tels
„ entre les mains. Vous exagérez sûre-
„ ment son mérite. Non, papa, reprit
„ *Olivia*, ma chere mere a raison, j'ai
„ lu beaucoup de controverses. Les dis-
„ putes de *Twakum* & de *Square* (1),
„ celle de *Robinson Crusoé* avec le sau-
„ vage *Vendredi*. Fort bien, ma fille,
„ m'écriai-je, je crois que vous êtes très-
„ en état de faire des conversions; c'est
„ pourquoi allez aider votre mere à faire
„ la tourte de groseilles.

---

(1) Ceux qui ont lu *Tom-Jones* & *Robinson Crusoé*, sentiront aisément la plaisanterie de l'Auteur, qui fait citer par *Olivia* ces romans, comme des livres de controverse, à propos de quelques passages relatifs à la moralité de nos actions, ou à la connoissance de la Religion, qui se rencontre dans l'une & dans l'autre.

## CHAPITRE VIII.

*Amour qui ne promet pas une grande fortune, & qui peut cependant en produire une conſidérable.*

Le lendemain matin, M. *Burchell* vint nous revoir. Quoique je commençaſſe, par certaines raiſons, à n'être pas content de la fréquence de ſes viſites, je ne pus cependant refuſer de lui tenir compagnie, & de lui donner place au coin de mon feu. Il eſt vrai que l'ouvrage qu'il faiſoit, payoit au-delà ſa dépenſe; car il travailloit vigoureuſement avec nous; & ſoit qu'il s'agît de fanner le foin, ou de le mettre en meule, il étoit toujours à la tête. D'ailleurs, il avoit toujours quelque choſe d'amuſant à dire, qui diminuoit notre fatigue; il étoit, tout enſemble, ſi extravagant & ſi ſenſé, que je l'aimois; je riois de lui, & en avois pitié. Mon ſeul ſujet de mécontentement contre lui, naiſſoit de ce qu'il montroit de l'attachement pour *Sophie*. Il l'appelloit, en plaiſantant, ſa petite maîtreſſe; & quand il achetoit pour mes filles, un ajuſtement de rubans, celui de *Sophie* étoit toujours le plus joli. Je ne ſavois pas comment cela ſe faiſoit; mais chaque jour il ſembloit qu'il devenoit plus aimable, que

ſon eſprit augmentoit, & que ſa ſimplicité prenoit un air de ſupériorité fondé ſur la raiſon.

Nous dînions un jour dans les champs, aſſis, ou plutôt couchés autour d'un repas frugal, notre nappe étendue ſur le foin, & M. *Burchell* ſembloit répandre la joie & la gaieté ſur la fête. Pour augmenter notre plaiſir, deux merles ſe répondoient de deſſus deux haies oppoſées. Le rouge-gorge familier venoit becqueter dans nos mains des miettes de pain; & tout ce qui nous environnoit, ſembloit partager & augmenter notre tranquillité.
„ Je ne ſuis jamais aſſiſe ainſi, dit *So-*
„ *phie*, que je ne me rappelle le ſort de
„ ces deux amants, décrit d'une maniere
„ ſi touchante par M. *Gay*, qui expire-
„ rent dans les bras l'un de l'autre ſous
„ la chûte d'un monceau de gerbes. Il y
„ a quelque choſe de ſi pathétique dans
„ cette deſcription, que je l'ai lue cent
„ fois avec un nouveau plaiſir. A mon
„ avis, reprit mon fils, les plus beaux
„ traits de cette deſcription ſont fort in-
„ férieurs à ceux de la peinture d'*Acis*
„ & *Galatée* dans *Ovide*. Le Poëte Ro-
„ main entend mieux l'uſage des *contraſ-*
„ *tes*; & c'eſt de cette figure adroitement
„ employée, que dépend toute la force
„ du pathétique. C'eſt une choſe remar-
„ quable, s'écria M. *Burchell*, que les
„ deux Poëtes dont vous parlez, ont éga-
„ lement contribué à introduire dans leur

„ pays un faux goût, en surchargeant „ leurs vers d'épithetes. Les Auteurs d'un „ moindre génie ont trouvé plus aisé de „ les imiter dans leurs défauts; & la poésie „ angloise, de même que celle des der- „ niers siecles de l'Empire Romain, n'est „ à présent qu'un mêlange d'images re- „ dondantes, sans dessein & sans liaison, „ une chaîne d'épithetes qui augmentent „ l'harmonie, sans servir au sens. Mais, „ peut-être, Madame, penserez-vous que „ censurant les autres, il est juste que je „ leur donne occasion de me rendre la „ pareille; aussi n'ai-je fait cette remar- „ que que pour avoir occasion de lire à „ la compagnie, une ballade qui, parmi „ ses autres défauts, n'a pas au moins „ celui que je viens de critiquer.

## *BALLADE.*

Entends ma voix, gentil hermite de ce vallon; guide mes pas dans ce lieu solitaire, vers la place où la clarté de ta lumiere réjouit cette vallée obscure par ses rayons qui m'annoncent un refuge.

Car j'erre ici délaissée & perdue, & mes pas foibles & chancelants sont embarrassés par les broussailles, qui semblent allonger mon chemin à mesure que j'avance.

Garde-toi, mon fils, cria l'hermite, de t'exposer dans cette obscurité dangereuse; car cette lumiere qui te séduit,

n'eſt qu'un feu follet, qui t'égareroit pour te perdre.

Ma porte eſt toujours ouverte au fils de l'indigent qui n'a point de retraite ; & quoique ma proviſion ſoit petite, je la partagerai avec toi de bon cœur.

Reſte ici cette nuit, & partage librement ce que contient ma cellule, mon lit dur, mon repas frugal, mon bonheur & mon repos.

Je ne condamne pas à la mort les troupeaux qui paiſſent dans la vallée ; j'apprends de l'Etre ſuprême, qui a pitié de moi, à avoir pitié d'eux.

Mais je cueille ſur la montagne fertile un repas innocent ; elle me fournit des herbes & des fruits, & la fontaine voiſine appaiſe ma ſoif.

Reſte donc ici ce ſoir, pélerin : envoie devant toi tes ſoucis, car les ſoucis des mortels ſont injuſtes ; l'homme n'a beſoin que de peu ici-bas, & il n'en a pas beſoin pour long-temps.

Les accents de l'hermite étoit auſſi doux que la roſée qui tombe du ciel : le voyageur le remercie en s'inclinant, & le ſuit à ſa cellule.

L'humble demeure de l'hermite étoit ſituée dans un hallier retiré : elle étoit le refuge du pauvre & du voyageur égaré.

Elle ne renfermoit point ſous ſon toît de paille, des proviſions qui exigeaſſent les ſoins du maître : la porte s'ouvrant avec un ſimple loquet, reçut le couple innocent.

C'étoit à l'heure où les hommes ſe retirent pour ſe réjouir ou pour ſe repoſer : l'hermite garnit ſon petit feu, & cherche à égayer ſon hôte penſif.

Il étale ſa proviſion de végétaux : il le preſſe, d'un air riant, de manger ; & inſtruit dans la ſcience de la légende, il cherche, par des hiſtoires qui en étoient tirées, à accourcir le temps ennuyeux.

Près de lui, un petit chat, partageant ſa gaieté, déploie ſes tours : le grillon chante dans le foyer ; le fagot ſe conſume en craquetant.

Mais rien ne peut adoucir la triſteſſe de l'étranger ; car ſon cœur eſt accablé du poids de ſa douleur, & ſes larmes commencent à couler.

L'hermite obſerve ſa triſteſſe, & ſon cœur la partage. D'où naiſſent, cria-t-il, infortuné jeune homme, les chagrins de ton cœur ?

Eſt-ce une fortune perdue, une amitié payée d'ingratitude, ou un amour mépriſé, qui cauſent tes ſoucis ?

Hélas ! les plaiſirs que donne la richeſſe, ſont vains & périſſables ; & ceux qui eſtiment ces bagatelles, ſont encore plus mépriſables qu'elles.

Et qu'eſt-ce que l'amitié ? qu'un vain nom, un charme qui nous berce & nous endort ; une ombre qui ſuit la richeſſe & la renommée, mais qui abandonne le malheureux à lui-même.

L'amour eſt encore un nom plus vain ;

c'eſt l'objet de la plaiſanterie de l'orgueilleuſe beauté : on ne le trouve point ſur la terre, excepté peut-être, lorſqu'il échauffe le nid de la tourterelle.

Fi, fi, deviens raiſonnable, jeune homme, & mépriſe le ſexe : il dit, & pendant qu'il parloit, la rougeur trahit ſon hôte.

Un nombre infini de beautés ſe déploient à ſa vue, ſemblables aux nuées tranſparentes qui parent le ciel au lever de l'aurore, auſſi brillantes & auſſi paſſageres.

Ses yeux, ſa bouche, ſon ſein palpitant ; répandent tour-à-tour le trouble dans le cœur de l'hermite : l'aimable voyageur eſt reconnu être une fille avec tous ſes charmes.

Pardonnez, hélas! s'écrie-t-elle auſſitôt, à un étranger incivil, à un malheureux abandonné, qui vient ainſi porter ſes pas infortunés dans un ſéjour où le Ciel & vous réſidez.

Mais ayez pitié d'une fille que l'amour fait ainſi errer à l'aventure, qui cherche le repos, & qui ne trouve que le déſeſpoir qui accompagne ſes pas.

Mon pere vivoit ſur les bords de la Tyne. C'étoit un Seigneur riche & puiſſant : tous ſes biens devoient m'appartenir ; je ſuis ſon ſeul enfant.

Il ſe préſenta un nombre infini d'amants pour m'obtenir de ſa tendreſſe, des amants qui me louoient des charmes qu'ils m'at-

tribuoient, & qui m'aimoient ou feignoient de m'aimer.

Chaque matin leur troupe brillante s'empressoit autour de moi avec les présents les plus riches. Parmi eux, le jeune *Edwin* me faisoit sa cour, mais ne me parloit jamais d'amour.

Vêtu d'une maniere simple, il n'avoit ni richesses, ni grandeur : un cœur constant étoit tout son bien; mais ce cœur étoit tout à moi. La fleur qui s'ouvre aux premiers rayons du jour, la rosée purifiée par le Ciel, ne pouvoient être comparées à la pureté de son ame.

La rosée, les fleurs ont des charmes, mais peu durables : il eut leurs charmes, & j'eus leur inconstance.

Car, vaine & orgueilleuse, j'employai tout l'art de la coquetterie pour le tourmenter; & pendant que sa passion touchoit mon cœur, je triomphois des peines que je lui causois.

Enfin, accablé par mes mépris, il m'abandonna à ma fierté, & alla chercher dans les déserts une solitude, où il mourut.

Mais il me reste à présent le repentir de ma faute, & je ne puis l'expier que par ma mort : je veux chercher la solitude où il se retira, & m'étendre sur la place où il repose.

Et là, perdue, désespérée, cachée à tous les yeux, je me coucherai par terre, & j'y mourrai : c'est ainsi qu'*Edwin* est mort

pour moi ; c'eſt ainſi que je mourrai pour lui.

Non, vous ne le ferez pas, s'écria l'hermite, en la ſerrant contre ſon ſein. La belle étonnée, étoit prête à le réprimander. C'étoit *Edwin* lui-même qui la ſerroit entre ſes bras.

Regarde, *Angeline*, toi qui m'as toujours été chere ; regarde, ma charmante, ton *Edwin* ſi long-temps perdu, rendu à l'amour & à la vie.

Laiſſe-moi te preſſer contre mon cœur, & oublier dans tes embraſſements toutes mes peines ; & ne nous ſéparons jamais ; jamais, ô toi ! tout mon bien.

Non, jamais nous ne nous ſéparerons, nous nous aimerons, & nous vivrons ſi conſtamment l'un pour l'autre, que le ſoupir qui terminera tes jours, terminera auſſi ceux de ton *Edwin.*

Pendant que M. *Burchell* liſoit cette ballade, *Sophie* ſembloit mêler un air de tendreſſe à ſon approbation. Mais notre tranquillité fut bientôt troublée par le bruit d'un coup de fuſil tiré tout près de nous ; & à l'inſtant nous vîmes un homme percer à travers la haie, pour ramaſſer le gibier qu'il avoit tué. Ce chaſſeur étoit le Chapelain du Chevalier, qui venoit de tirer un des merles qui nous amuſoient tant. Un bruit ſi fort, & venant de ſi près, fit treſſaillir mes filles ; & je remarquai que dans le mouvement de ſa frayeur, *Sophie* s'étoit jettée dans les bras de M. *Burchell.* Le



Chapelain nous aborda, & nous demanda pardon de nous avoir effrayés, nous assurant qu'il ne savoit pas que nous étions si près. Il s'assit ensuite auprès de ma fille cadette ; & par une politesse de chasseur, il lui offrit le gibier qu'il avoit tué dans la matinée. Elle alloit le refuser; mais un coup d'œil de sa mere l'avertit bientôt de ne le pas faire : elle accepta donc le présent, quoiqu'avec quelque répugnance. Ma femme découvrit son orgueil, suivant sa coutume, en me disant à l'oreille, que *Sophie* avoit fait la conquête du Chapelain, comme sa sœur avoit fait celle du Chevalier. Je soupçonnai cependant, avec plus de probabilité, que ses affections étoient placées ailleurs. Le message du Chapelain étoit pour nous avertir que M. *Tornhill* avoit retenu des musiciens, & préparé des rafraîchissements, & qu'il se proposoit de donner cette nuit un bal aux jeunes Demoiselles, au clair de la lune, sur le gason devant notre porte. „ Et j'avouerai, „ continua-t-il, que mon empressement à „ être le premier à vous apporter cette „ nouvelle, n'étoit pas désintéressé de ma „ part. J'attends pour récompense, que „ Miss *Sophie* voudra bien m'honorer de „ sa main pour danser avec moi ". Ma fille répondit qu'elle n'auroit pas de répugnance à sa proposition, si elle pouvoit l'accepter honnêtement. „ Mais voici, dit-elle, un „ Monsieur, en regardant M. *Burchell*, „ qui m'a aidée dans ma tâche pendant la

„ journée ; & il est juste qu'il partage mes „ amusements ". M. *Burchell* la remercia de sa politesse ; mais il la céda au Chapelain, ajoutant qu'il alloit ce soir, à cinq milles de-là, à un souper de moisson auquel il étoit invité. Son refus me parut un peu extraordinaire ; & je ne concevois pas comment une fille aussi sensée que ma cadette, pouvoit ainsi préférer un homme de moyen âge, d'une fortune dérangée, à un jeune gaillard, vif & éveillé de vingt-deux ans ? Mais comme les hommes sont plus capables de distinguer le mérite des femmes, de même les femmes jugent plus sainement des hommes. Les deux sexes semblent avoir été faits pour s'observer l'un l'autre, & sont pourvus de talents différents pour cette observation mutuelle.

---

## CHAPITRE IX.

*Deux Dames de grande distinction paroissent sur la scene. Une parure plus brillante semble toujours donner des manieres supérieures.*

A L'INSTANT où M. *Burchell* venoit de nous quitter, & où *Sophie* venoit de consentir à danser avec le Chapelain, les petits vinrent, en courant, nous avertir que le Chevalier étoit arrivé avec une

grande compagnie. En rentrant au logis, nous trouvâmes notre Seigneur, avec deux Meſſieurs & deux Dames ſuperbement miſes, qu'il nous préſenta comme des Dames de grande qualité & du grand monde, qui étoient de la ville. Il ſe trouva que nous n'avions pas aſſez de chaiſes pour toute la compagnie. M. *Tornhill* propoſa auſſi-tôt que chaque homme prendroit une Dame ſur ſes genoux. Je m'oppoſai nettement à cette propoſition, malgré un regard de mécontentement que ma femme me lança. On envoya *Moïſe* emprunter quelques chaiſes; & comme il nous manquoit auſſi des Dames pour completer une contredanſe, les deux Meſſieurs de la compagnie de M. *Tornhill* allerent avec mon fils pour chercher une couple de danſeuſes. Ils revinrent, amenant les deux filles de mon voiſin *Flamborough*, qui étoient toutes fieres, avec des fontanges rouges. Mais il ſe trouva une malheureuſe circonſtance qu'on n'avoit pas prévue. Quoique les Demoiſelles *Flamborough* fuſſent eſtimées les meilleures danſeuſes de la paroiſſe, & qu'elles entendiſſent en perfection les gigues & les rondes, elles ne ſavoient point du tout les contre-danſes. Cela nous embarraſſa d'abord; cependant, après qu'on leur eut montré un peu les figures, & qu'on les eut tirées & pouſſées pour les leur faire entendre, elles commencerent à bien aller. Notre muſique conſiſtoit en deux violons, avec un fifre

& un tambourin. La lune étoit très-brillante. M. *Tornhill* & ma fille aînée menoient la danse, au grand plaisir des spectateurs; car les voisins ayant appris ce qui se passoit, étoient venus en foule pour nous regarder. Ma fille dansoit avec tant de grace & de vivacité, que ma femme ne put s'empêcher de laisser voir l'orgueil de son cœur, en m'assurant que la petite friponne avoit pris d'elle tous les pas qu'elle faisoit si bien. Les Dames de la ville faisoient tout ce qu'elles pouvoient pour attraper ses graces, mais inutilement. La tête leur tournoit, elles s'étendoient, languissoient, frétilloient; mais cela ne produisoit rien. Les spectateurs avouoient que tout cela étoit fort beau; mais le voisin *Flamborough* m'observa que les pas de Miss *Livy* ne s'accordoient pas moins juste avec la musique, que l'écho même qui la répétoit. Après environ une heure de danse, les Dames, dans la crainte de s'enrhumer, rompirent le bal. Une d'elles s'exprima, sur ce sujet, d'une maniere qui me sembla bien grossiere, en disant que la sueur lui *dégoûtoit par-tout*. A notre rentrée à la maison, nous trouvâmes un fort beau souper froid que M. *Tornhill* avoit fait apporter. La conversation devint plus réservée qu'auparavant. Les deux Dames éclipserent entiérement mes filles; car elles ne parloient d'autre chose que du grand monde & de la haute compagnie, & d'autres sujets semblables à la mode, comme

tableaux, goût, pieces de théâtre, musique, &c. Il est vrai que deux ou trois fois elles nous mortifierent sensiblement, en laissant échapper un jurement ; mais cela me paroissoit la marque la plus certaine qu'elles étoient de qualité, quoique j'aie appris depuis que les jurements sont à présent totalement hors de mode parmi le beau monde. Leur parure cependant jettoit un voile sur la grossiéreté de leur conversation. Mes filles sembloient regarder avec envie leurs perfections supérieures ; & ce qui paroissoit mal, étoit considéré comme le superfin de la belle éducation. Mais leur complaisance étoit encore au-dessus de leurs autres qualités. Une d'elles remarqua que si Miss *Olivia* avoit un peu plus vu le monde, cela la perfectionneroit beaucoup. Sur quoi l'autre ajouta que si Miss *Sophie* avoit passé seulement un hyver à la ville, elle seroit toute autre. Ma femme fut très-fort de leur avis, ajoutant qu'elle ne desireroit rien tant que de donner à ses filles le bon ton, par le séjour d'un seul hyver à la ville. Je ne pus m'empêcher de répliquer à cela, que leur éducation étoit déja au-dessus de leur fortune, & que plus de talents ne serviroient qu'à rendre leur pauvreté ridicule, & à leur donner un goût pour le plaisir qu'elles n'avoient pas droit d'espérer de posséder. „ Et à quels plaisirs n'ont pas droit de „ prétendre, s'écria M. *Tornhill*, celles „ qui sont en état d'en procurer de si

„ grands? Pour moi, continua-t-il, ma „ fortune eſt aſſez conſidérable; l'amour, „ la liberté & le plaiſir ſont mes maximes. „ Mais je veux périr, ſi l'aſſurance de la „ moitié de mon bien pouvoit procurer „ du plaiſir à ma charmante *Olivia*, s'il „ n'étoit pas à elle; & la ſeule faveur que „ je demanderois en retour, ſeroit qu'elle „ me permît d'ajouter ma perſonne au „ préſent ". Je n'étois pas aſſez peu inſtruit du monde, pour ne pas ſavoir que ce propos étoit le propos à la mode, pour déguiſer l'inſolence de la propoſition la plus inſultante; mais je fis un effort pour cacher mon reſſentiment. „ Monſieur, repliquai-je vivement, la famille que vous „ voulez bien honorer actuellement de „ votre compagnie, a été élevée avec „ des ſentiments d'honneur auſſi délicats „ que les vôtres peuvent l'être. Toute „ tentative pour y donner atteinte, peut „ entraîner les plus dangereuſes conſé- „ quences. L'honneur, Monſieur, eſt le „ ſeul bien qui nous reſte à préſent; & „ c'eſt un tréſor que nous devons garder „ avec un ſoin particulier ". Je me repentis bientôt de la chaleur que j'avois miſe dans ces dernieres paroles, que je vis que le jeune Chevalier, me ſerrant la main, me jura qu'il louoit ma façon de penſer, en déſapprouvant mes ſoupçons. „ Quant „ à ce que vous venez de me donner à „ entendre, me dit-il, je vous proteſte „ que rien n'étoit ſi éloigné de mon eſ-

„ prit, qu'une telle penſée. Non par tout
„ ce qu'il y a de ſéduiſant au monde, une
„ vertu qui exige un ſiege en forme, ne
„ fut jamais de mon goût; & tous mes
„ amours ne ſe font que par des coups
„ de main ".

Les deux Dames qui avoient paru ne pas entendre le reſte, ſemblerent fort mécontentes de ce dernier trait de liberté, & commencerent un dialogue fort ſage & fort ſerieux ſur la vertu. Ma femme, le Chapelain & moi nous nous joignîmes bientôt à cette converſation; & le Chevalier lui-même fut à la fin obligé de témoigner du repentir de ſes premiers déſordres. Nous parlâmes de la température & de la pureté d'une ame qui n'eſt point ſouillée par le vice. Je fus bien-aiſe que mes petits euſſent veillé plus tard qu'à l'ordinaire, pour être édifiés par une converſation ſi morale. M. *Tornhill* alla même plus loin que moi, & me demanda ſi je n'avois pas d'objections à faire en liſant les prieres du ſoir. J'embraſſai avec joie ſa propoſition, & la ſoirée ſe paſſa de la maniere la plus agréable, juſqu'à ce que la compagnie ſongeât à ſe retirer. Les Dames ſembloient très-fâchées de ſe ſéparer de mes filles, pour leſquelles elles avoient conçu une affection particuliere, & elles ſe joignirent pour me demander le plaiſir de les voir chez elles. Le Chevalier appuya la demande, & ma femme y joignit ſes inſtances. Dans mon embarras,

barras, je donnai deux ou trois excuſes que mes filles écarterent auſſi-tôt ; en ſorte qu'à la fin je fus obligé de refuſer nettement : ce qui me produiſit, le jour ſuivant, des airs de mauvaiſe humeur, & des réponſes courtes à eſſuyer.

---

## CHAPITRE X.

*La famille du Miniſtre s'efforce de ſe mettre de niveau avec des gens plus riches. Miſere des pauvres, quand ils veulent paroître au-deſſus de leur ſituation.*

JE commençai, depuis ce temps, à m'appercevoir que toutes mes longues & pénibles inſtructions ſur la modération, la ſimplicité & le contentement dans ſon état, étoient entiérement mépriſées. Les politeſſes que nous avions reçues de nos ſupérieurs pour le rang & pour la fortune, réveillerent cet orgueil que je n'avois fait qu'aſſoupir, mais que je n'avois pas éteint. Nos fenêtres recommencerent, comme auparavant, à être chargées d'eaux pour le viſage & pour le col. On appréhenda le ſoleil, comme gâtant la peau, quand on étoit dehors ; & le feu, comme gâtant le teint dans la maiſon. Ma femme obſerva que de ſe lever trop matin, gâteroit les yeux de ſes

filles; que de travailler après le dîner,* leur rendroit le nez rouge; & elle me convainquit que jamais les mains ne paroissoient si blanches, que quand elles ne faisoient rien. Au-lieu donc de finir les chemises de mon fils *Georges*, je les vis reprendre leurs anciens chiffonnages, & broder du *marly*. Les pauvres Miss *Flamborough*, qui leur faisoient auparavant une compagnie agréable, furent négligées, comme des connoissances trop inférieures; & toute la conversation ne roula plus que sur la vie du grand monde, sur la haute compagnie, sur les tableaux, le goût, le spectacle & la musique.

Tout cela auroit encore pu se supporter, si une Egyptienne, qui disoit la bonne aventure, ne fût venue achever de tourner nos têtes, par des idées de grandeur & d'élévation. La Sybille basanée ne parut pas plutôt, que mes filles accoururent à moi, pour me demander un scheling chacune, afin d'avoir la croix d'argent nécessaire pour l'opération. A dire vrai, j'étois las d'être toujours prudent, & je ne pus m'empêcher de leur accorder leur demande, parce que j'aimois à les voir heureuses. Je leur donnai donc à chacune un scheling. Je dois cependant observer, pour l'honneur de la famille, qu'elles n'étoient jamais sans argent sur elles; car ma femme leur laissoit toujours généreusement une guinée dans leur poche, mais avec défenses expresses de

jamais la changer. Après qu'elles eurent été enfermées quelque temps avec la diseuse de bonne aventure, je lus aisément dans leurs yeux, qu'on leur avoit promis quelque chose de grand... Eh bien, mes enfants, êtes-vous contentes?.... Dis-moi, *Livy*, la diseuse de bonne aventure t'a-t-elle, pour ton scheling, donné quelque chose qui vaille un sol?... Je vous proteste, papa, me répondit-elle, avec un air fort sérieux, que je crois que cette femme a commerce avec quelqu'un que je n'oserois pas nommer; car elle m'a dit positivement, qu'avant un an, je serois mariée à un Chevalier.... Fort bien! & toi, *Sophie*, mon enfant, quel mari dois-tu avoir?... Papa, répondit-elle, je dois avoir un Lord, aussi-tôt après que ma sœur aura été mariée au Chevalier..... Quoi! m'écriai-je, voilà tout ce que vous avez pour vos deux schelings; l'une un Chevalier, l'autre un Lord. Folles que vous êtes, pour un scheling, je vous aurois promis un Prince & un Nabab.

Cette curiosité de mes filles produisit des effets très-sérieux. Nous commençâmes à nous croire réservés par les étoiles pour quelque chose de grand, & à anticiper sur notre future élévation.

On a mille fois fait l'observation, & je la ferai encore une fois, que les heures que nous passons dans l'espérance du bonheur, sont plus agréables que celles qui sont couronnées par la jouissance.

Dans le premier état, nous assaisonnons le mêts à notre goût : dans le second, c'est la nature qui l'assaisonne pour nous. Il est impossible de décrire les agréables rêveries auxquelles nous nous abandonnions pour nous satisfaire. Nous considérions que notre fortune se rétabliroit; & comme toute la paroisse assuroit que le Chevalier étoit amoureux de ma fille, elle en étoit elle-même amoureuse, à force de l'avoir entendu dire. Pendant cet agréable intervalle, ma femme faisoit les rêves les plus heureux du monde, qu'elle ne manquoit pas de nous raconter tous les matins, avec le plus grand sérieux & la plus grande exactitude. Une nuit elle rêvoit de bierre & d'os croisés, signe de mariage prochain. Une autre fois, elle rêvoit que les poches de ses filles étoient pleines de liards, signe indubitable qu'un jour elles seroient remplies d'or. Mes filles avoient aussi leurs présages. Elles sentoient des baisers sur leurs levres; elles voyoient des anneaux dans la chandelle, des bourses dans le feu, & des nœuds d'amour au fond des tasses à thé.

Vers la fin de la semaine, nous reçûmes une carte des Dames de la ville, par laquelle, en nous envoyant leurs compliments, elles nous marquoient qu'elles espéroient voir toute notre famille à l'Eglise le dimanche suivant. Je m'apperçus, en conséquence, que, pendant toute la

matinée du samedi, ma femme & mes filles avoient ensemble des conversations secretes, & me regardoient de temps en temps avec des yeux qui m'annonçoient qu'il se tramoit quelque chose. Je soupçonnai fortement qu'il se machinoit quelque projet extraordinaire, pour paroître avec éclat le lendemain. Le soir, elles commencerent leurs opérations en formé, & ma femme entreprit l'attaque. Après le thé, comme je paroissois de bonne humeur, elle commença en ces termes : „ Je „ crois, mon cher ami, que nous aurons „ demain à l'Eglise beaucoup de belle „ compagnie.... Peut-être bien, repris- „ je; mais cela ne doit pas vous inquié- „ ter. Je donnerai toujours un sermon, „ soit qu'elle y vienne, soit qu'elle n'y „ vienne pas.... Ah! je m'y attendois „ bien, reprit-elle; mais je crois, mon „ cher, que nous devrions paroître à l'E- „ glise aussi décemment qu'il sera possi- „ ble; car qui sait ce qui peut arriver?... „ Vos précautions, répondis-je, sont fort „ louables. Un extérieur décent à l'E- „ glise me charme : nous devons y join- „ dre la dévotion & l'humilité à la séré- „ nité & à la satisfaction... Oui, je sais „ bien cela, s'écria-t-elle; mais ce que „ j'entends, c'est que nous devons y al- „ ler d'une maniere aussi convenable qu'il „ sera possible, & non pas tout-à-fait „ comme les manans qui nous environ- „ nent... Vous avez tout-à-fait raison,

„ ma chere, répliquai-je, j'allois vous
„ dire la même chose. La maniere con-
„ venable est d'y aller d'aussi bonne-heure
„ qu'il vous sera possible, pour avoir le
„ temps de faire la méditation avant que
„ le service commence... Bon, bon, dit
„ ma femme, en m'interrompant, on
„ sait bien tout cela. Ce n'est pas ce dont
„ je veux parler : ce que j'entends, c'est
„ que nous devrions aller à l'Eglise avec
„ décence. Vous savez qu'elle est à deux
„ milles de notre maison; & je vous as-
„ sure que je n'aime point du tout à voir
„ vos filles obligées de pousser pour en-
„ trer dans leur banc, toutes essoufflées
„ & toutes rouges, par la longueur du
„ chemin, & avec l'air de paysannes qui
„ ont disputé une chemise à la course (1).
„ Voici donc, mon cher, ce que je veux
„ vous proposer. Nous avons nos deux
„ chevaux de charrue, le bidet, qui est
„ depuis neuf ans dans la maison, & son
„ camarade noiraut, qui n'ont presque
„ rien fait depuis un mois, & qui de-
„ viennent gras & paresseux. Pourquoi
„ ne feroient-ils pas quelque chose aussi-
„ bien que nous? Je puis vous assurer que

---

(1) Dans quelques villages d'Angleterre, il y a des prix pour la course, tant pour les garçons que pour les filles. Une chemise, ou autre nippe de femme, est le prix ordinaire pour les filles.

„ quand *Moïse* les aura un peu arran-
„ gés, ils n'auront point du tout mau-
„ vaise mine ”.

J'objectai à cette proposition, que marcher à pied, seroit cent fois plus honnête que d'aller à cheval sur d'aussi mauvaises montures, Blachery étant borgne, & le poulain sans crins; que l'un & l'autre n'avoient jamais été dressés à porter un cavalier; qu'ils avoient mille vices, & que nous n'avions qu'une selle de femme. Toutes ces objections furent inutiles. Je fus obligé de céder. Le lendemain matin, je les vis dans une grande occupation pour ramasser tous les attirails nécessaires pour l'expédition. Mais comme je vis que cela prendroit trop de temps, je partis à pied devant, pour aller à l'Eglise, où elles me promirent de me suivre bientôt. J'attendis près d'une heure dans la chaire, à lire les prieres (1), jusqu'à ce qu'elles arrivassent; mais ne les voyant point venir, je fus obligé de commencer le service, fort fâché en moi-même de leur absence. Mon chagrin augmenta, quand je vis le service fini, sans que ma famille y fût venue. Je pris pour m'en retourner, par le

(1) Dans les Eglises Anglicanes, il y a ordinairement deux chaires élevées l'une au-dessus de l'autre : dans la plus basse, on lit les prieres du matin & du soir, & on prêche dans la plus élevée.

grand chemin, qui avoit cinq milles, pendant que le chemin de pied n'en avoit que deux; & quand je fus à moitié chemin de la maison, j'apperçus la procession qui s'avançoit lentement vers l'Eglise; mon fils, ma femme & les deux petits, perchés sur un des chevaux, & mes deux filles sur l'autre. Je demandai la cause de leur retard; mais je lus bientôt dans leur figure, qu'il leur étoit arrivé mille malheurs dans la route. D'abord les chevaux avoient refusés de sortir de la maison, jusqu'à ce que M. *Burchell* eût eu la complaisance de les faire avancer environ deux cents toises, à coup de son bâton. Ensuite les sangles de la selle de ma femme avoient rompu, & l'on avoit été obligé de s'arrêter, pour les raccommoder: enfin, un des chevaux avoit pris fantaisie de s'arrêter, sans que prieres, ni coups eussent pu le déterminer à avancer. Ce caprice ne venoit que de lui passer, quand je rencontrai mon monde. J'avoue que quand je vis qu'il n'étoit pas arrivé de plus grand malheur, leur confusion m'amusa, parce qu'elle me donnoit beau jeu par la suite, pour triompher de ma femme, & apprendre à mes filles à être un peu plus humbles.



## CHAPITRE XI.

*La famille du Ministre continue de vouloir briller.*

La veille de Noël arrivant, le lendemain nous fûmes invités aux divertissements usités à la campagne en ce temps, chez le voisin *Flamborough*. Notre derniere mortification nous avoit un peu humiliés : sans cela, il étoit probable qu'on auroit rejetté une pareille invitation avec mépris. Cependant nous voulûmes bien consentir à être heureux. L'oie & les puddings de notre honnête voisin étoient bons, & son *aile* (1) fut trouvée excellente, même par ma femme, qui étoit une connoisseuse en cette matiere. Il est vrai qu'il n'en étoit pas tout-à-fait de même de sa maniere de narrer. Ses histoires étoient fort longues, fort ennuyeuses, toujours relatives à lui-même; & il nous avoit déja fait rire avec, dix fois auparavant : cependant, nous fûmes assez polis pour en rire encore une onzieme.

M. *Burchell*, qui étoit de la partie, étoit toujours pour mettre en train, par

(1) Espece de bierre supérieure à la bierre ordinaire.

quelque amusement innocent. Il mit donc mes garçons & mes filles à jouer au *colin-maillard*. Ma femme se mit du jeu, & j'eus du plaisir, en pensant qu'elle n'étoit pas encore trop vieille. Mon voisin & moi nous regardions le jeu, rions à chaque attrape, & vantions notre adresse quand nous étions jeunes. La *main-chaude* suivit, ensuite vint le jeu des *questions*; enfin, on s'assit par terre pour jouer à la *savatte*. Comme tout le monde peut bien ne pas connoître cet amusement des premiers siecles, il est nécessaire d'observer que pour jouer ce jeu, la compagnie s'assied à terre en rond, excepté un qui reste debout au milieu, & dont la tâche est d'attraper un soulier que la compagnie se jette de main en main par-dessous les jarrets, à-peu-près comme une navette de Tisserand. Comme il est impossible à celui qui est debout, de voir en face tout le cercle, le beau du jeu est de lui donner des coups du talon du soulier, du côté qui est hors de défense. C'étoit ainsi que ma fille aînée étoit enfermée au milieu du rond, sautant de côté & d'autre après le soulier, toute rouge & toute bouffie, criant, *point de tricherie*, *point de tricherie*, avec une voix capable de rendre sourd un chanteur des rues, quand tout-à-coup, entrerent dans la chambre, devinez qui? Rien moins que nos deux grandes connoissances de la ville, Lady *Blarney* & Miss *Caroline-Willelmine-Amélie*

*Skeggs*. Je vous laiſſe à juger de la confuſion. Les deſcriptions ne feroient qu'affoiblir l'idée, ſi j'entreprenois de peindre la mortification qu'on éprouva. Ah Ciel! être ſurpriſe par des Dames d'un ſi bon ton, dans des attitudes ſi vulgaires! auſſi on ne pouvoit pas attendre autre choſe d'un jeu auſſi bas de la propoſition de M. *Flamborough.* Nous ſemblâmes, pendant quelque temps, collés à la terre, comme ſi nous euſſions été pétrifiés d'étonnement.

Le fait étoit que les deux Dames avoient été à notre maiſon pour nous voir, & que ne nous y ayant pas trouvés, elles étoient venues nous trouver pour s'informer de l'accident qui avoit empêché ma famille de paroître à l'Egliſe le jour précédent. *Olivia* ſe chargea de la réponſe pour tous: & abrégeant l'hiſtoire, elle dit qu'elles avoient été jettées de cheval. Les Dames furent fort fâchées au récit de l'aventure; mais apprenant qu'il n'étoit point arrivé d'accident, elles en furent bien charmées. Ayant enſuite appris qu'on avoit penſé mourir de peur, elles en furent extrêmement affligées; mais apprenant qu'on avoit paſſé une fort bonne nuit, elles furent de nouveau bien charmées. Elles furent d'une complaiſance ſans égale pour mes filles. Le dernier jour que nous les avions vues, leurs proteſtations étoient fortes, alors elles furent preſſantes. Elles jurerent qu'elles deſiroient de lier une

connoissance plus intime. Lady *Blarney* s'attacha particuliérement à *Olivia*; Miss *Caroline-Willelmine-Amélie Skeggs* (j'aime à donner aux personnes leurs noms entiers) prit un peu plus de goût pour *Sophie*. La conversation se soutenoit entre ces deux Dames, pendant que mes filles admiroient en silence leur belle éducation. Mais comme il peut se faire que mes Lecteurs, quelque bourgeois qu'ils soient, soient curieux d'une conversation du grand monde, & d'anecdotes de Lords, de Ladys, & de Chevaliers de la Jarretiere, je leur demande la permission de leur donner la fin de la présente conversation.

„ Tout ce que je sais de l'Histoire, disoit Miss *Skeggs*, est que cela peut être, „ ou ne pas être; mais ce dont je puis „ vous assurer, Madame, c'est que toute „ l'assemblée fut dans le plus grand éton„ nement. Mylord changea cent fois de „ couleur, Milady s'évanouit, mais Sir „ *Tomkin* tirant son épée, jura qu'il étoit „ à elle, jusqu'à la derniere goutte de „ son sang.

„ Fort bien, répliqua Lady *Blarney*; „ mais ce que je puis dire, c'est que la „ Duchesse ne m'a jamais dit un mot de „ cette affaire; je suis sûre qu'elle n'a rien „ de secret pour moi. Mais vous pouvez „ être certaine de ceci, car c'est un fait, „ que le lendemain Mylord Duc cria trois „ fois à son valet-de-chambre, *Jernigan*,

„ *Jernigan*, *Jernigan*, apporte-moi mes
„ jarretieres".

J'ai oublié d'avertir que pendant cette conversation, M. *Burchell* se comportoit très-impoliment. Il avoit le visage tourné du côté du feu, & à la fin de chaque phrase, il lâchoit une expression de mépris & de désapprobation, qui nous déplaisoit à tous, & qui empêchoit, en quelque sorte, la conversation de s'échauffer.

„ Outre cela, ma chere *Skeggs*, (continua notre Milady,) il n'y a pas un
„ mot de cela dans les vers que le Doc-
„ teur *Burdock* a faits à ce sujet".

„ J'en suis surprise, (s'écria Miss *Skeggs*,)
„ car il lui arrive rarement de passer quel-
„ que circonstance, d'autant qu'il écrit
„ seulement pour son amusement. Mais
„ Madame peut-elle me faire la faveur de
„ me montrer ces vers"?

„ Ma chere, (reprit Milady) croyez-
„ vous que je porte ces sortes de choses
„ sur moi? quoique cependant ils soient
„ fort jolis, sûrement, & je crois m'y
„ connoître un peu; au moins je sais ce
„ qui me plaît. En vérité, j'ai toujours ad-
„ miré les petites pieces de vers du Doc-
„ teur *Burdock*; car excepté les siennes
„ & celles de notre chere Comtesse d'*Ha-*
„ *nover-square* (1), le reste est la plus pi-

(1) C'est une belle place publique de Londres.

„ toyable chofe du monde. Pas un mot
„ du bon ton.

„ Madame devroit excepter, reprit Mifs
„ *Skeggs*, fes productions dans le *Ma-*
„ *gafin des Dames* (1). J'efpere que vous
„ conviendrez qu'il n'y a rien dedans
„ qui ne fente le beau-monde; mais je
„ fuppofe que nous n'aurons plus rien
„ de cette part.

„ Vous favez, répliqua Milady, que
„ ma lectrice, & ma Demoifelle de com-
„ pagnie m'a quittée pour fe marier au
„ Capitaine *Roach*; & comme ma pauvre
„ vue ne me permet pas d'écrire moi-
„ même, il y a quelques temps que je
„ cherche une perfonne capable pour la
„ remplacer. C'eft ce qui n'eft pas aifé à
„ trouver, & certainement trente livres
„ fterlings par an, ne font pas trop pour
„ les appointements d'une Demoifelle qui
„ fait lire, écrire, & fe préfenter en com-
„ pagnie. Pour des filles élevées à la ville,
„ ne m'en parlez pas, elle ne font pas fou-
„ tenables.

„ Hélas! je ne le fais que trop, & par
„ expérience, reprit Mifs *Skeggs*; car de
„ trois Demoifelles de compagnie que j'ai
„ eues dans fix mois, une refufoit de tra-
„ vailler au linge une heure par jour,
„ l'autre trouva que vingt-cinq louis

(1) C'eft un Journal qui paroît tous les mois à Londres, comme notre Journal des Dames.

„ étoient des appointements trop foibles,
„ & pour la troisieme, je fus obligée de
„ la renvoyer, parce que je soupçonnois
„ quelques intrigues entr'elle & mon Cha-
„ pelain. La vertu, la vertu, ma chere
„ amie, ne peut être trop payée! Mais
„ où la trouver"?

Ma femme avoit été long-temps fort attentive à cette conversation; mais la derniere partie la frappa particuliérement. Trente livres sterlings & vingt-cinq guinées (1) faisoient bien cinquante-six livres sterlings cinq schelings, monnoie d'Angleterre, qu'on jettoit pour ainsi dire, à la tête, & qu'il ne s'agissoit que de demander pour obtenir. Elle me regarda un moment pour voir ce que je pensois; & à dire vrai, je pensois que deux places pareilles conviendroient parfaitement à nos filles. De plus, si le Chevalier avoit effectivement de l'affection pour ma fille aînée, c'étoit le moyen de la mettre à portée de faire sa fortune. Ma femme résolut donc de ne pas perdre tant d'avantage, faute de hardiesse, & elle entreprit la harangue pour la famille. „ J'espere, dit-elle, que
„ Mesdames me pardonneront ma pré-
„ somption. Il est vrai que je n'ai pas
„ droit de prétendre à de telles faveurs;
„ mais cependant il est naturel que je

---

(1) La livre sterling vaut vingt schelings. La guinée en vaut vingt-un.

„ ſouhaite l'avancement de mes enfants.
„ Et j'oſe dire que mes deux filles ont
„ eu une belle & une bonne éducation :
„ au moins on ne peut pas en avoir une
„ meilleure dans la Province. Elles ſavent
„ lire, écrire, compter; elles ſavent tra-
„ vailler à l'éguille, tricotter, broder, &
„ ont un peu de muſique; elles peuvent
„ faire des petits ajuſtements, broder du
„ marly. Mon aînée ſait découper, & ma
„ cadette dit fort bien la bonne aventure
„ dans les cartes".

Quand elle eut fini ce diſcours éloquent, les deux Dames ſe regarderent quelques minutes en ſilence, avec un air d'importance & d'indéciſion. A la fin, Miſs *Caroline-Willelmine-Amélie Skeggs* eut la complaiſance d'obſerver que les deux jeunes Demoiſelles, autant qu'elle pouvoit en juger d'après une connoiſſance auſſi légere, leur paroiſſoient fort convenables pour ces places. „ Mais, Madame, dit-
„ elle à mon épouſe, une affaire comme
„ celle-là exige un parfait examen du ca-
„ ractere, & une connoiſſance plus par-
„ ticuliere les unes des autres. Non pas,
„ Madame, que je ſoupçonne la vertu,
„ la prudence & la ſageſſe de cette jeune
„ Demoiſelle; mais il y a une certaine
„ forme, Madame, une certaine forme
„ dans ces affaires".

Ma femme approuva très-fort ſes défiances, obſervant qu'elle étoit fort défiante elle-même; mais elle s'en rapporta

à nos voiſins pour le caractere de ſes filles. Notre Milady dit que les informations d'autres perſonnes étoient inutiles, que la recommandation de ſon couſin le Chevalier *Tornhil* ſuffiroit; & notre demande reſta ſuſpendue juſqu'à ce qu'elle lui eût parlé.

---

## CHAPITRE XII.

*La fortune ſemble vouloir humilier la famille de* Wakefield. *Des mortifications ſont ſouvent plus douloureuſes que des calamités réelles.*

QUANT nous fûmes de retour à la maiſon, la nuit fut employée dans des projets de grandeur future. Ma femme déploya toute ſa ſagacité pour conjecturer laquelle de ces deux filles auroit la place la meilleure, & le plus d'occaſions de voir la bonne compagnie. Le ſeule obſtacle qui retardoit notre avancement, étoit la recommandation du Chevalier; mais il nous avoit déja donné tant de marques de ſon amitié, qu'il n'y avoit pas à douter qu'il ne nous l'accordât. Même étant au lit, ma femme continua ſon ſujet favori. „ Ma „ foi, mon cher ami, entre nous, je crois „ que nous avons fait une excellente journée aujourd'hui.... Aſſez bonne, ré„ pondis-je, ne ſachant trop que dire...

„ Comment assez bonne? reprit-elle, je „ crois qu'on ne la peut meilleure. Sup- „ posons que nos filles réussissent à faire „ connoissance à Londres avec des gens „ de bon goût. Et je suis convaincue que „ Londres est la ville de l'univers la plus „ propre pour trouver des maris. D'ail- „ leurs, mon cher, on voit tous les jours „ des choses plus étranges; & si des fem- „ mes de qualité se prennent si fort d'a- „ mitié pour mes filles, pourquoi des „ hommes de qualité ne le feroient-ils „ pas? Entre nous, je vous assure que „ j'aime beaucoup Milady *Blarney*; elle „ est si obligeante! cependant j'aime bien „ aussi Miss *Caroline-Willelmine-Amélie* „ *Skeggs*. Et quand elles sont venues à „ parler de places à la ville, vous avez „ vu comment je les ai prises sur le temps. „ Dites-moi, mon cher, ne pensez-vous „ pas que j'aie fait là pour mes enfants?... „ Ah! repris-je, ne sachant pas trop que „ penser là-dessus, Dieu veuille que dans „ trois mois elles en soient mieux". Cette observation étoit de l'espece de celles que j'avois coutume de faire pour donner à ma femme une grande opinion de ma sagacité. Car si nos filles réussissoient, c'étoit un souhait pieux de ma part, qui se trouvoit accompli : s'il arrivoit quelque malheur, alors ce que j'avois dit, avoit l'air d'une prophétie. Cependant toute cette conversation n'étoit qu'un préparatif à un autre plan de ma femme, que je

ne redoutois pas moins. Ce n'étoit autre chose, sinon que, comme nous devions à présent paroître un peu dans le monde, il étoit convenable que nous vendissions notre bidet, qui étoit devenu vieux, à une foire voisine, & que nous achetassions à sa place, un cheval qui pût porter deux cavaliers dans l'occasion, & qui fût de belle apparence, pour aller à l'église, ou faire une visite. Je m'opposai d'abord fortement à ce projet; mais il fut soutenu aussi fortement; & comme je mollis, mon antagoniste gagna terrein, jusqu'à ce qu'elle m'eût amené à consentir de m'en défaire.

Le lendemain étoit jour de foire, & j'avois dessein d'y aller moi-même; mais ma femme me persuada que j'étois enrhumé, & rien ne put l'engager à me laisser sortir de la maison. Non, mon cher, dit-elle, *Moïse* est un garçon adroit, & il s'entend bien à vendre & à acheter avantageusement. Vous savez que tous nos bons marchés ont été faits par lui : il tient bon, & il marchande jusqu'à ce qu'il ait amené à son point ceux à qui il a affaire.

Comme j'avois quelque bonne opinion de l'intelligence de mon fils, je ne résistai pas trop à le charger de la commission. Le matin, je vis ses sœurs très-occupées à le parer pour la foire, frisant ses cheveux, nettoyant ses boucles, & lui retroussant son chapeau avec des épingles. Quand sa toilette fut finie, nous eûmes la satisfac-

tion de le voir monté sur le bidet, avec une boîte de sapin devant lui, pour rapporter quelques merceries dedans. Il avoit un habit du drap qu'on appelle *tonnerre & éclaire*, à cause de sa force à résister aux orages, qui, quoique devenu un peu court, étoit encore trop bon pour être quitté. Sa veste étoit d'une ratine verte, & ses sœurs avoient noué ses cheveux avec un large ruban noir. Nous le suivîmes tous à quelque distance de la porte, lui criant, tant qu'il fut à notre portée : *bonne chance*, *bonne chance*.

Il ne fut pas plutôt parti, que le sommelier de M. *Tornhill* vint nous féliciter sur notre bonne fortune, ayant entendu, nous dit-il, son maître parler de nous à à des Dames, avec les plus grands éloges.

Un bonheur ne vient jamais seul. Un autre domestique de la maison du Chevalier, arriva avec une carte pour mes filles, par laquelle les deux Dames leur apprenoient que M. *Tornhill* ayant rendu de nous tous un compte fort satisfaisant, elles espéroient qu'après quelques informations de plus, elles auroient lieu d'être entiérement satisfaites. „ Ah! s'écria ma „ femme, je vois à présent que ce n'est „ pas chose aisée d'entrer chez les Grands ; „ mais aussi, quand une fois on y est, „ alors, comme dit *Moïse*, on n'a plus „ qu'à dormir ". A cette exclamation originale, que ma femme donnoit pour de l'esprit, mes filles applaudirent par un rire

éclatant de plaifir. Enfin, elle fut fi fatiffaite de la nouvelle, qu'elle mit la main à la poche, & donna au commiffionnaire fept fols & demi.

Ce jour étoit deftiné pour nous, pour recevoir des vifites. M. *Burchell*, qui venoit de la foire, entra auffi-tôt. Il apportoit à chacun de mes petits, un pain d'épice d'un fol, que ma femme fe chargea de ferrer, pour le leur donner de temps en temps, quand ils liroient bien. Il apportoit auffi à mes filles une couple de boîtes pour renfermer des pains à cacheter, du tabac, des mouches, ou de l'argent quand elles en auroient gagné. Ma femme aimoit ordinairement les bourfes de peau de belette, comme portant bonheur; mais ces boîtes étoient bonnes en attendant. Nous avions encore de la confidération pour M. *Burchell*, quoique fes manieres impolies, lors de la converfation des deux Dames, nous euffent déplu : nous ne pûmes même nous empêcher de lui faire part de notre bonne fortune, & de lui demander fon avis : car, quoique nous ne fuiviffions guere les avis, nous étions affez portés à en demander. Quand il lut le billet, il branla la tête, & obferva qu'une affaire de cette efpece exigeoit la plus grande circonfpection. Cet air de défiance déplut beaucoup à ma femme. „ Je n'ai jamais douté, Monfieur, s'écria-t-elle, que vous
„ ne fuffiez toujours difpofé à être contre
„ moi & contre mes filles. Vous avez plus

„ de circonspection qu'il n'en faut : ce-
„ pendant je crois que quand nous vou-
„ lons demander des avis, nous devrions
„ nous adresser à gens qui auroient su en
„ suivre eux-mêmes de bons... Il n'est
„ pas question ici, Madame, reprit M.
„ *Burchell*, de ma propre conduite; quoi-
„ que je n'aie pas fait usage de conseils
„ moi-même, je dois, en conscience, don-
„ ner les miens à ceux qui en veulent "...
Comme j'appréhendois que cette réponse n'attirât une répartie plus dure que spirituelle, je changeai de propos, en feignant de m'étonner pourquoi notre fils étoit si long-temps à revenir de la foire, étant presque nuit fermée. „ N'ayez pas d'in-
„ quiétude, répliqua ma femme. Soyez
„ sûr qu'il entend ses affaires : je vous
„ garantis qu'il ne vendra jamais ses pou-
„ les quand elle seront mouillées : je lui
„ ai vu faire des marchés surprenants. Je
„ vais, à propos de cela, vous en racon-
„ ter un, qui vous fera mourir de rire...
„ Mais, sur ma vie, le voilà qui revient
„ sans cheval, avec sa boîte derriere son
„ dos ".

Pendant ce discours, *Moïse* s'avançoit lentement à pied, suant sous le poids de la boîte qu'il avoit attachée avec une sangle derriere son dos. „ Bon jour, bon
„ jour, *Moïse*. Eh bien! mon enfant, que
„ nous as-tu rapporté de la foire "?....
Ma personne, reprit *Moïse*, avec un œil matois, & posant la boîte sur la table....

„ Oui, oui, nous ſavons cela, dit ma „ femme. Mais où eſt le cheval?... Je „ l'ai vendu, reprit *Moïſe*, trois livres „ cinq ſchelings deux ſols... Fort bien, „ mon cher enfant : je ſavois bien que tu „ leur en revendrois. Entre nous, trois „ livres cinq ſchelings deux ſols, ce n'eſt „ pas une mauvaiſe journée. Allons, „ donne-nous l'argent.... Je n'ai point „ rapporté d'argent, dit *Moïſe* ; je l'ai „ placé dans un marché que voici, en „ tirant de deſſous ſon habit un paquet „ dans lequel il y avoit une groſſe de lu- „ nettes à verres verts, enchâſſées d'ar- „ gent, avec leurs étuis de chagrin.... „ Une groſſe de lunettes à verres verts! „ répéta ma femme, d'une voix affoiblie. „ Et tu as vendu le bidet, & tu ne nous „ rapportes, pour ſa valeur, qu'une groſſe „ de méchantes lunettes!... Ma chere „ mere, s'écria mon fils, pourquoi ne „ voulez-vous pas écouter la raiſon? C'eſt „ un marché d'or que j'ai fait : je les ai „ eues pour rien, autrement je ne les au- „ rois point achetées. Les ſeules châſſes „ d'argent valent le double du prix que „ j'en ai donné... Au diable tes châſſes „ d'argent, s'écria ma femme hors d'elle- „ même. Je jurerois qu'on n'en aura pas „ la moitié de la valeur à les vendre com- „ me vieux argent, cinq ſchelings l'on- „ ce... Vous n'avez pas beſoin de tant „ vous inquiéter de la valeur des châſſes, „ leur dis-je ; car je m'apperçois que ce

„ n'est que du cuivre blanchi.... Com-
„ ment, s'écria ma femme, ce n'est pas
„ de l'argent, ce n'est pas de l'argent?
„ Non, lui dis-je; ce n'est pas plus de
„ l'argent que votre poëlon. Ainsi donc,
„ nous voilà, dit-elle, sans bidet, avec
„ une grosse de lunettes montées en cui-
„ vre, & des étuis de chagrin. Que la
„ fievre te serre, chien de trompeur! Oh,
„ le nigaud, qui s'en est laissé revendre!
„ n'auroit-il pas dû mieux connoître ses
„ gens? Vous avez tort en ceci, ma
„ chere, m'écriai-je: il auroit dû ne
„ point les connoître du tout.... Peste
„ soit du sot, reprit-elle, de rapporter
„ de pareilles drogues. Je les jetterois au
„ feu... Vous auriez encore plus tort,
„ lui dis-je, ma chere; car, quoique ce
„ ne soit que du cuivre, nous devons les
„ garder, puisqu'il vaut mieux avoir des
„ lunettes montées en cuivre, que de ne
„ rien avoir du tout ".

Pendant cette conversation, *Moïse* commençoit à voir clair. Il s'appercevoit qu'il avoit été trompé par un escroc, qui, sur sa figure, en avoit fait aisément sa dupe. Je pris ce moment pour lui demander les circonstances de son histoire. Par ce que j'en appris, il me parut qu'il avoit vendu le cheval, & qu'il se promenoit dans la foire, en en cherchant un autre; qu'un homme, à figure respectable, l'emmena dans sa tente, sous prétexte d'en avoir un à vendre. „ Là, continua mon fils,

„ nous

„ nous trouvâmes un autre homme bien „ mis, qui demandoit à emprunter vingt „ livres sterlings sur les lunettes, disant „ qu'il avoit besoin d'argent, & qu'il „ donneroit sa marchandise au tiers de „ sa valeur. Le premier homme, qui fit „ semblant d'être mon ami, me dit à l'o„ reille de les acheter, & m'avertit de ne „ pas être assez sot pour manquer un si „ beau coup. J'envoyai chercher M. *Flam-„ borough* ; ils lui tinrent les mêmes pro„ pos qu'à moi ; enfin, nous nous lais„ sâmes persuader d'acheter les deux gros„ ses de lunettes entre nous deux ".

---

## CHAPITRE XIII.

*On découvre que M.* Burchell *est un ennemi; car il a la hardiesse de donner des conseils désagréables.*

MA famille avoit résolu de briller; mais quelque accident inattendu renversoit leur projet, aussi-tôt qu'il étoit formé. Je tâchois de tirer parti de chaque contretemps, pour augmenter leur raison, en proportion de ce que leur ambition perdoit. „ Vous voyez, mes enfants, m'é„ criai-je, combien on réussit mal à vou„ loir en imposer au public, en copiant „ ses supérieurs. Les pauvres qui veu„ lent ne faire société qu'avec les ri-

„ ches, font haïs de ceux qu'ils aban-
„ donnent, & méprisés de ceux qu'ils
„ veulent imiter. Toutes associations iné-
„ gales sont toujours désavantageuses au
„ côté le plus foible. Le riche a tout le
„ plaisir, & le pauvre tous les désagré-
„ ments qui en peuvent résulter. A pro-
„ pos de cela, allons, *Dick*, mon en-
„ fant, répete-moi la fable que tu lisois
„ aujourd'hui, pour l'instruction de la
„ compagnie.

„ Il y avoit un jour, cria l'enfant, un
„ géant & un nain qui étoient amis, &
„ qui vivoient ensemble. Après s'être pro-
„ mis de ne jamais se quitter l'un l'autre,
„ ils allerent ensemble chercher des aven-
„ tures. Ils rencontrerent d'abord deux
„ Sarrazins, contre lesquels ils combat-
„ tirent. Le Nain, qui étoit fort coura-
„ geux, porta à un des deux adversaires,
„ un coup de toute sa force : mais ce
„ coup fit peu de mal au Sarrazin, qui,
„ levant son sabre, en déchargea un coup
„ si terrible sur le bras du Nain, qu'il le
„ lui coupa net. Celui-ci se trouvoit fort
„ embarrassé, quand le Géant vint à son
„ secours, & en peu de temps laissa les
„ deux Sarrazins morts sur la place. Le
„ Nain, de rage, coupa la tête de son
„ antagoniste mort. Ils continuerent à
„ voyager, & rencontrerent une autre
„ aventure. C'étoient trois Satyres qui
„ enlevoient une Demoiselle. Le Nain
„ n'étoit plus si hardi qu'il l'avoit été

„ d'abord; cependant il porta ſe premier
„ coup, auquel un Satyre riposta, de
„ façon qu'il lui jetta un œil hors de la
„ tête. Le Géant fut bientôt ſur eux; &
„ s'ils ne ſe fuſſent pas enfuis, il les au-
„ roit certainement tués tous trois. Les
„ deux vainqueurs & la Demoiſelle furent
„ fort joyeux de la victoire; & la Belle
„ délivrée étant devenue amoureuſe du
„ Géant, ils ſe marierent. Ils continuerent
„ à marcher, juſqu'à ce qu'ils rencontre-
„ rent une bande de voleurs. Pour cette
„ fois, le Géant ſe trouvoit en-avant,
„ mais le Nain n'étoit pas loin derriere.
„ Le combat fut long & opiniâtre; tout
„ tomboit ſous les coups du Géant, &
„ le Nain fut plus d'une fois ſur le point
„ d'être tué. À la fin, la victoire ſe dé-
„ clara pour les deux aventuriers; mais
„ le Nain perdit une jambe dans le com-
„ bat. Il ſe trouvoit donc avec une jambe,
„ un bras & un œil de moins, tandis que
„ le Géant, qui n'avoit pas reçu une
„ ſeule bleſſure, lui crioit: Allons, mon
„ petit héros, voilà ce qui s'appelle bien
„ travailler; encore une victoire, & nous
„ acquerrons une gloire immortelle.....
„ Non, dit le Nain, devenu plus ſage,
„ non, je vous le déclare, je ne me bats
„ plus; car je vois que dans tous les com-
„ bats, vous gagnez tout l'honneur &
„ le profit, & que moi je porte tous les
„ coups".

J'allois faire l'application de cette fable,

quand mon attention fut détournée du sujet, par une dispute violente qui s'éleva entre ma femme & M. *Burchell*, au sujet des places futures de mes filles à la ville. Ma femme insistoit fortement sur les avantages qui en résulteroient pour elles. M. *Burchell*, au contraire, la dissuadoit de toutes ses forces, de n'en rien faire; & moi je restois neutre. Les raisons de M. *Burchell* contre le projet, ne sembloient que la suite de celles qui avoient été si mal reçues le matin. La dispute s'échauffa, & ma pauvre femme, au-lieu de raisonner plus sensément, ne faisoit que crier plus haut, & fut à la fin obligée de quitter le combat, faute de pouvoir crier. La fin de sa harangue fut cependant fort désagréable pour nous tous. ,, Je connois, dit-
,, elle, des gens qui ont leurs raisons se-
,, crettes pour les avis qu'ils donnent;
,, mais je les prie de vouloir bien ne pas
,, remettre à l'avenir les pieds dans ma
,, maison... Madame, dit M. *Burchell*,
,, d'un air fort tranquille, qui ne faisoit
,, qu'irriter davantage ma femme; quand
,, vous parlez de raisons secrettes, vous
,, avez raison. J'en ai de secrettes que je
,, me dispense de dire, parce que vous
,, n'êtes pas capable de répondre, même
,, à celles dont je ne fais pas un secret.
,, Mais je vois que mes visites ici devien-
,, nent importunes; c'est pourquoi je
,, prends mon congé, & je ne reviendrai
,, plus qu'une fois, peut-être pour vous

„ dire un dernier adieu, quand je quit-
„ terai le pays ". En achevant ces mots, il prit ſon chapeau; & les regards de *Sophie*, qui ſembloient lui reprocher ſa précipitation, ne purent l'empêcher de partir.

Quand il fut ſorti, nous nous regardâmes quelques minutes les uns & les autres tout confus. Ma femme, qui ſentoit qu'elle en étoit la cauſe, s'efforça de cacher ſon chagrin, par un ſouris forcé, & un air d'aſſurance que je déſapprouvai.
„ Comment, ma femme, m'écriai-je,
„ eſt-ce ainſi qu'on traite les étrangers?
„ Eſt-ce ainſi qu'on reconnoît leurs bien-
„ faits? Soyez ſûre, ma chere, que voilà
„ les expreſſions les plus dures, & qui
„ m'ayent été les plus déſagréables : il
„ n'en eſt jamais ſorti de pareilles de vo-
„ tre bouche... Pourquoi m'a-t-il irritée?
„ répondit-elle. Je connois très-bien les
„ motifs de ſes conſeils. Il voudroit em-
„ pêcher que mes filles n'allaſſent à Lon-
„ dres, afin d'avoir ici le plaiſir de la
„ compagnie de ma cadette. Mais, quoi
„ qu'il en ſoit, elle trouvera de meilleure
„ compagnie que celle de tels mangeurs
„ de tous biens..... Mangeur de tous
„ biens! m'écriai-je : oſez-vous bien l'ap-
„ peller ainſi? Eſt-il poſſible que nous
„ puiſſions nous tromper à ce point ſur
„ le caractere de cet homme? Il m'a paru
„ en toutes occaſions l'homme le plus ac-
„ compli que j'aie jamais connu... Dis-
„ moi, *Sophie*, dis-moi, mon enfant, t'a-

„ t-il jamais donné quelques preuves d'un
„ attachement secret?... Ses conversa-
„ tions avec moi, mon pere, reprit ma
„ fille, ont toujours été sensées, modes-
„ tes & agréables; mais il n'y a jamais
„ rien eu autre chose. Je me souviens ce-
„ pendant qu'une fois il me dit qu'il n'a-
„ voit jamais connu de femme qui eût
„ trouvé du mérite à un homme qui n'é-
„ toit pas riche... Voilà, ma chere, m'é-
„ criai-je, le propos ordinaire de ceux qui
„ sont malheureux, ou paresseux; mais
„ j'espere que vous avez appris à juger
„ sainement de telles gens, & que vous
„ sentez que ce seroit une folie d'atten-
„ dre son bonheur d'un homme qui a
„ été si mauvais économe du sien propre.
„ Votre mere & moi nous avons à pré-
„ sent des vues plus avantageuses pour
„ vous. L'hyver prochain, que vous pas-
„ serez probablement à Londres, vous
„ fournira des occasions pour faire un
„ meilleur choix".

Je ne deciderai point quelles furent les réflexions de *Sophie* dans cette occasion; mais au fond du cœur je ne fus pas fâché d'être débarrassé d'un hôte dont j'avois tant à craindre. L'hospitalité violée me pesa un peu sur la conscience; mais j'eus bientôt imposé silence à cette conseillere importune, par deux ou trois raisons spécieuses, qui servirent à me satisfaire, & à me réconcilier avec moi-même. Les reproches que fait la conscience à un hom-

me qui a déja commis une mauvaise action, sont bientôt étouffés. La conscience est une poltronne, qui, quand elle n'a pas eu assez de force pour prévenir une faute, a rarement assez de justice pour en punir le coupable, en l'accusant.

## CHAPITRE XIV.

*Nouvelles mortifications, ou démonstration que des calamités apparentes peuvent être des bonheurs réels.*

Le voyage de mes filles à la ville étoit à présent résolu; M. *Tornhill* nous ayant obligeamment promis de veiller lui-même à leur conduite, & de nous en informer par lettres. Mais nous jugeâmes qu'il étoit nécessaire que leurs habillements répondissent à la grandeur de leur attente; ce qui ne pouvoit se faire sans quelque dépense. Nous agitâmes donc en plein conseil quels étoient les moyens les plus propres pour faire de l'argent, ou, pour parler plus clairement, ce qu'il seroit plus à propos de vendre pour en avoir. Notre délibération ne fut pas longue. Nous décidâmes bientôt que le cheval qui nous restoit, étoit totalement inutile pour la charrue, sans son compagnon, & qu'on ne pouvoit le monter, parce qu'il lui manquoit un œil. Nous résolûmes donc de le

chure, de la réplique de l'Archidiacre, & des mesures violentes qu'on avoit prises contre moi; mais notre attention fut détournée quelque temps de notre conversation, par la vue d'un jeune homme qui entra dans la chambre, & dit quelque chose tout bas à l'oreille du vieillard. Point d'excuses, mon enfant, lui dit le vieillard. Faire du bien à nos semblables, est un devoir que nous devons remplir! Prenez ceci : je voudrois que vous eussiez besoin de davantage; mais si cinq livres sterlings peuvent soulager votre infortune, je vous les donne de tout mon cœur. Le jeune homme, modeste, versa des larmes de reconnoissance; & cependant la sienne n'égaloit pas la mienne. J'aurois volontiers sauté au col du bon vieillard, pour l'embrasser; tant sa bienfaisance me faisoit plaisir. Il se remit à lire, & nous continuâmes notre conversation, jusqu'à ce que mon compagnon, se rappellant qu'il avoit quelques affaires à la foire, sortit, en me promettant d'être de retour dans un moment, ajoutant qu'il avoit toujours désiré d'avoir, le plus long-temps possible, la compagnie du Docteur *Primrose*. Le vieillard, entendant mon nom, sembla me regarder avec attention ; & quand mon ami fut dehors, il me demanda, de la maniere la plus respectueuse, si j'étois parent du grand *Primrose*, ce courageux défenseur de la monogamie, qui avoit été le boulevard de l'Eglise. Jamais mon cœur

ne sentit de joie si pure qu'en ce moment.
„ Monsieur, m'écriai-je, les louanges
„ d'un homme aussi vertueux que vous
„ l'êtes, ajoutent à la satisfaction que vo-
„ tre bienfaisance a déja excitée dans mon
„ cœur. Vous voyez en moi le Docteur
„ *Primrose*, le défenseur de la monoga-
„ mie, qu'il vous a plu d'appeller le
„ *grand*. Vous voyez cet infortuné Ec-
„ clésiastique, qui a si long-temps, & si
„ j'ose dire, avec tant de succès, com-
„ battu les seconds mariages... Mon-
„ sieur, s'écria l'étranger, avec un air
„ pénétré d'une admiration respectueuse;
„ je crains d'avoir été trop familier; mais
„ pardonnez, s'il vous plaît, ma curio-
„ sité, je vous en conjure... Monsieur,
„ lui répliquai-je vivement, en saisissant
„ sa main, bien-loin de m'avoir offensé
„ par votre familiarité, je vous conjure
„ d'accepter mon amitié, comme vous
„ avez déja toute mon estime... J'accepte
„ l'offre avec reconnoissance, me dit-il,
„ en me serrant la main: vous, le ferme
„ pilier de l'orthodoxie!... ai-je le bon-
„ heur de voir"... J'interrompis ici la
suite de son discours; car, quoiqu'en qua-
lité d'auteur loué sur ses ouvrages, je fusse
en état de digérer une bonne dose de flat-
terie, cependant ma modestie, dans ce
moment, ne me permit pas d'en avaler
davantage. Quoi qu'il en soit, jamais deux
amants de roman ne formerent une ami-
tié plus prompte. Nous parlâmes sur dif-

férentes matieres : d'abord je jugeai qu'il étoit plus pieux que savant, & je commençai à croire qu'il méprisoit toutes les sciences humaines comme du fumier. Cependant, cela ne diminua en rien mon estime pour lui; car il y avoit déja quelque temps que j'avois commencé moi-même à être de cette opinion. Je pris donc occasion d'observer que le monde, en général, devenoit d'une indifférence blâmable sur les matieres de doctrine, & s'abandonnoit trop aux spéculations humaines. „ Ah! „ oui, Monsieur, répliqua-t-il, comme „ s'il eût réservé toute sa science pour ce „ moment, il n'est que trop vrai, le monde „ est sur son déclin; & cependant la cos„ mogonie, ou création du monde, a em„ barrassé les Philosophes de tous les sie„ cles. Quel mêlange d'opinions bizarres „ n'a-t-on pas formées sur la création du „ monde? *Sanchoniaton*, *Manethon*, *Be*„ *rose*, & *Occellus Lucanus*, ont tous „ tenté en vain de l'expliquer. On trou„ ve ces mots dans le dernier : *Anarchon* „ *ara kai ateleutaion to pan*; ce qui signi„ fie que *tout n'a ni commencement ni fin*. „ *Manethon*, qui vivoit vers le temps de „ *Nebuchadon-Asser* (*asser*) étant un mot „ syriaque, qui étoit le surnom ordinaire „ des Rois de ce pays, comme *Teglat* „ *Phaël-Asser*, *Nabon-Asser*, *Manethon*, „ dis-je a formé une conjecture aussi ab„ surde. Car, comme nous disons com„ munément : *Ek to biblion kubernetes*;

„ ce qui veut dire que *l'on n'apprend pas*
„ *le monde dans les livres* : de même, il
„ a tenté d'expliquer... Mais, Monsieur,
„ je vous demande pardon, je m'écarte
„ de la question "... Certainement il s'en écartoit, & je ne pouvois pas voir ce que la création du monde avoit de commun avec notre sujet. Mais cela servit à me faire voir qu'il étoit homme de Lettres, & je l'en respectai davantage. C'est pourquoi j'étois résolu de l'éprouver; mais il étoit trop doux & trop complaisant pour me disputer la victoire. Toutes les fois que je faisois une observation qui sembloit une attaque sur la controverse, il souriroit, secouoit la tête, & ne disoit mot; ce qui me faisoit croire qu'il pouvoit dire beaucoup, s'il le jugeoit à propos. Le sujet de la conversation descendit insensiblement de la création, aux affaires qui nous amenoient tous deux à la foire. La mienne, lui dis-je, étoit de vendre un cheval; & fort heureusement il se trouva que la sienne étoit d'en acheter un pour un de ses Fermiers. Aussi-tôt je lui fis voir mon cheval, & le marché fut tout d'un coup conclu. La seule chose qui restoit, étoit de m'en payer le prix. Pour ce faire, il tira de sa poche un billet de banque de trente livres sterlings qu'il me proposa de lui changer. N'étant pas en état de le faire, il ordonna à la maîtresse de lui envoyer son laquais, qui vint aussi-tôt, vêtu d'une fort jolie livrée. *Abraham*, lui dit-

il, vas me chercher la monnoie de ceci, tu en auras ou chez le voisin *Jackson*, ou ailleurs. Pendant que le laquais fut dehors, il me fit une déclamation fort pathétique sur la rareté de la monnoie d'argent : j'enchéris sur lui, en me plaignant de la rareté de celle d'or; & quand *Abraham* revint, nous venions de tomber d'accord que l'argent n'avoit jamais été si rare qu'alors. *Abraham*, de retour, nous dit qu'il avoit couru toute la foire, & qu'il n'avoit pas pu trouver a changer le billet, quoiqu'il eût offert un demi-écu pour cela. Ce fut un grand contre-temps pour nous tous; mais après un instant de réflexion, le vieillard me demanda si je connoissois, de mes côtés, un certain *Salomon Flamborough*. Sur ce que je lui répondis que c'étoit mon voisin, & qu'il ne demeuroit qu'à deux pas de chez moi : „ Cela étant „ ainsi, me dit-il, je crois que nous pou„ vons faire affaire ensemble. Je vais vous „ donner un mandement sur lui, payable „ à vue; & vous savez que c'est l'homme „ le plus exact à cinq milles à la ronde. „ L'honnête *Salomon* & moi nous avons „ été liés ensemble long-temps. Je me „ souviens que je lui gagnois toujours „ aux *trois-sauts* (1); mais il avoit l'a-

(1) C'est une espece de jeu de force, où celui qui, en deux emjambées & un saut, parcourt le plus grand espace, gagne.

„ vantage ſur moi au ſaut à *cloche-pied*”. Un mandement ſur mon voiſin étoit de l'argent pour moi; car je connoiſſois parfaitement ſa ſolvabilité. Le billet fut donc ſigné & remis entre mes mains; & M. *Jenkinſon*, le vénérable vieillard, *Adam* ſon valet, & mon cheval le vieux Blackbery, s'en allerent trottants, fort contents les uns des autres.

Laiſſé ſeul à mes réflexions, je commençai à ſonger que j'avois commis une imprudence, en prenant un mandement d'un inconnu, & je conclus prudemment de reprendre mon cheval, &, pour cet effet, de ſuivre mon acheteur; mais il étoit trop tard: c'eſt pourquoi je repris le chemin de chez moi, bien réſolu de recevoir chez mon voiſin l'argent de mon mandement, le plutôt poſſible. Je le trouvai à ſa porte, qui fumoit ſa pipe; & lui ayant dit que j'avois un petit billet ſur lui, il le prit, & le lut à deux fois. „ Je „ crois que vous liſez bien le nom, m'é„ criai-je, *Ephraïm Jenkinſon*.... Oui, „ oui, me répondit-il, le nom eſt aſſez „ bien écrit, & je connois l'homme auſſi, „ le plus grand coquin qu'il y ait ſous le „ ciel; c'eſt le même frippon qui nous a „ vendu les lunettes. N'étoit-ce pas un „ homme à face vénérable, des cheveux „ gris, & point de poches à ſon juſtau„ corps? Ne vous lâchoit-il pas des tira„ des de grec, & des diſcours ſur la coſ„ mogonie, le monde, &c.?... A ce

„ propos, je repliquai par un soupir. ...
„ Ah! continua-t-il, il n'a qu'une bride
„ de science qu'il débite toutes les fois
„ qu'il se trouve en compagnie avec un
„ homme de lettres; mais je connois le
„ coquin, & je veux le faire prendre ".

Quelque mortifié que je fusse déja, mon plus grand embarras étoit de savoir comment paroître devant ma femme & mes filles. Un écolier qui a fait l'école buissonniere, n'est pas plus effrayé de se présenter devant son maître, que je l'étois de rentrer à la maison. Je pris cependant la résolution de prévenir leur colere, en commençant par m'y mettre bien fort.

Mais, hélas! en rentrant, je trouvai que ma famille n'étoit pas disposée à quereller. Ma femme & mes filles étoient toutes en pleurs, M. *Tornhill* leur ayant fait savoir, ce jour-là, qu'il ne falloit plus compter sur le voyage & les places de Londres; que quelques personnes malintentionnées pour nous, ayant fait de mauvais rapports, sur notre compte, aux deux Dames, elles étoient parties le même jour pour Londres; qu'il n'avoit pu découvrir ni les auteurs de ces faux rapports, ni en quoi ils consistoient; mais que, quels que fussent & les rapports & les auteurs, il continuoit à nous assurer de son amitié & de sa protection. Je les trouvai, par conséquent, disposées à supporter avec une grande résignation, mon infortune, parce qu'elle se trouvoit éclip-

ſée par une autre plus ſenſible pour elles. Mais ce qui nous inquiétoit le plus, étoit de deviner qui pouvoit avoir l'ame aſſez baſſe & aſſez noire, pour diffamer une famille auſſi innocente que la nôtre, qui n'étoit ni aſſez élevée pour exciter l'envie, ni aſſez méchante pour exciter la haine.

## CHAPITRE XV.

*La noirceur de M.* Burchell *ſe découvre. C'eſt folie d'être trop ſage.*

LA ſoirée, & une partie du jour ſuivant, furent employées à chercher vainement à découvrir quels étoient nos ennemis. Il y eut à peine une maiſon dans le voiſinage qui échappât à nos ſoupçons; & chacun de nous avoit ſes raiſons qu'il connoiſſoit fort bien, pour fonder ſon opinion. Pendant que nous étions dans cette perplexité, un de nos petits, qui revenoit de jouer dehors, nous rapporta un porte-feuille qu'il avoit trouvé ſur l'herbe. Nous le reconnûmes ſur le champ, pour appartenir à M. *Burchell*, à qui nous l'avions vu; &, en l'examinant, nous trouvâmes qu'il contenoit quelques notes ſur différents ſujets. Mais ce qui attira le plus notre attention, fut un papier cacheté, avec cette ſuſcription: *Co-*

*pie de la lettre à envoyer aux deux Dames, au château de Tornhill.* Il nous vint d'abord à l'esprit, que c'étoit lui qui étoit l'infâme calomniateur; & nous délibérâmes si nous décacheterions le papier. Ce n'étoit pas mon avis; mais *Sophie*, en disant qu'elle étoit sûre que, de tous les hommes, M. *Burchell* étoit le plus incapable d'une telle bassesse, insista pour que le billet fût lu. Le reste de la famille seconda ses instances, &, à leur sollicitation réunie, je lus ce qui suit:

MESDAMES,

„ Le porteur vous instruira suffisamment de quelle part vient cette lettre.
„ C'est au moins quelqu'un qui aime l'innocence, & qui est disposé à empêcher
„ qu'on ne la séduise. Je suis informé, de bonne part, que vous êtes dans l'intention d'emmener à Londres deux jeunes Demoiselles, que je connois un peu, en qualité de vos Demoiselles de compagnie. Comme je ne veux point voir la simplicité trompée, ni la vertu souillée, je vous avertis ici que cette démarche imprudente feroit suivie des conséquences les plus dangereuses. Ce n'a jamais été ma coutume de traiter avec sévérité les personnes déshonnêtes & infâmes; &, dans cette occasion, je me tairois encore, si je ne voyois que la folie se propose un crime. Profitez

„ donc de l'avis d'un ami, & réfléchiſſez
„ ſérieuſement ſur les conſéquences qu'il
„ y auroit d'introduire le vice & l'infâ-
„ mie dans une retraite que la paix &
„ l'innocence ont habitée juſqu'ici ".

Nos doutes furent alors levés. Il pa-roiſſoit bien dans cette lettre quelque choſe qui pouvoit s'appliquer aux deux parties, & les cenſures qu'elle contenoit pouvoient auſſi-bien ſe rapporter aux per-ſonnes auxquelles elle avoit été écrite, qu'à nous. Mais la mauvaiſe interpréta-tion ſe préſentoit trop naturellement, & nous n'allâmes pas plus loin. Ma femme eut à peine la patience de m'entendre juſqu'au bout, car elle déclamoit contre celui qui avoit écrit la lettre, avec un reſſentiment ſans bornes. *Olivia* ne fut pas plus modérée, & *Sophie* ſembloit in-terdite de ſa noirceur. Pour moi, je con-ſidérois l'action comme une des preuves les plus odieuſes d'une ingratitude ſans ſujet, que j'euſſe jamais vue. Je ne pou-vois en découvrir d'autre raiſon, que l'envie qu'il avoit de retenir ma fille ca-dette dans la Province, pour avoir plus d'occaſions de ſe trouver avec elle. Nous étions tous aſſis dans cet état, rêvant aux moyens de nous venger, quand no-tre petit garçon vint, en courant, nous annoncer que M. *Burchell* arrivoit à l'au-tre bout du champ. Il eſt plus facile de concevoir que de dépeindre les différen-tes ſenſations que nous cauſent la dou-

leur d'une insulte récente, & le plaisir d'une vengeance prochaine. Quoique notre intention ne fût que de lui reprocher son ingratitude, nous résolûmes de le faire de la maniere la plus piquante que nous pourrions. Pour cet effet, nous convînmes de le recevoir avec un air ouvert & d'amitié à l'ordinaire, de jaser d'abord avec plus de douceur & d'affection que de coutume, pour l'amuser un peu; & ensuite, au milieu de ce calme flatteur, de fondre sur lui comme un ouragan, & de l'accabler par les reproches de sa bassesse. Ce parti pris, ma femme se chargea elle-même de l'exécution, & elle avoit réellement des talents pour l'entreprise. Nous le vîmes s'approcher, il entra, prit une chaise, & s'assit..... „ Il fait „ bien beau, M. *Burchell*.... Oh! fort „ beau, Docteur. Quoique cependant, „ par la douleur que me font mes cors, „ je juge que nous aurons de la pluie... „ La douleur de vos cornes (1)! s'écria „ ma femme, en éclatant de rire, & en- „ suite lui demandant pardon de la plai- „ santerie... En vérité, Madame, reprit- „ il, je vous pardonne de tout mon cœur; „ car je vous proteste que je n'aurois pas „ pensé que ce fût une plaisanterie, avant

---

(1) Le rapport des deux mots Anglois qui donnent lieu à cette pointe misérable, est plus prochain que celui de *cors* à *cornes* : *corns*, *horns*.

„ que vous me l'euſſiez dite... Cela ſe „ peut bien, Monſieur, dit ma femme, „ en nous faiſant un clin-d'œil; & cepen„ dant je ſuis ſûre que vous ſavez com„ bien il en faut de ce poids (1) pour „ faire une once... Je crois, Madame, „ en vérité, reprit M. *Burchell*, que vous „ avez lu ce matin quelque livre de bons „ mots, tant vous êtes diſpoſée à en „ faire : cependant, Madame, je vous „ dirai que j'aimerois mieux une once de „ bon ſens... Je le crois bien, dit ma „ femme, en nous regardant encore en „ riant, quoiqu'elle n'eût pas l'avantage. „ Cependant, j'ai vu quelques gens qui „ prétendent au bon ſens, & qui en ont „ fort peu..... Il n'y a pas de doute à „ cela, repliqua ſon antagoniſte : vous

---

(1) Cette pointe eſt encore plus pitoyable que la premiere. Une plaiſanterie étant une choſe immatérielle, ne peut avoir de poids. Madame *Primroſe* voulant piquer ſon hôte par de mauvaiſes pointes, veut lui dire que, quoique par ſa réponſe il taxe ſa premiere plaiſanterie d'être trop légere, de n'être pas de poids, néanmoins il eſt aſſez fin pour ſavoir combien il en faudroit de ce poids (quelque léger qu'il ſoit,) pour faire une once. Cette pointe eſt tirée de ſi loin, qu'elle en eſt ridicule; mais l'Auteur s'efforce de rendre Madame *Primroſe* effectivement ridicule, pour lui donner du deſſous dans la converſation, & donner lieu à ce qui ſuit.

„ avez connu des Dames qui paſſent pour
„ des merveilles, quant à l'eſprit, & qui
„ n'en ont point du tout ”... Je m'ap-
perçus bientôt que ma femme n'auroit pas
l'avantage dans cette diſpute ; en ſorte
que je pris le parti de traiter la matiere
plus ſérieuſement. „ L'eſprit & les con-
„ noiſſances, m'écriai-je, ne ſont que des
„ bagatelles ſans l'honnêteté ; c'eſt elle
„ qui donne du prix à un homme. Le
„ payſan ignorant, mais ſans défauts,
„ vaut mieux que le Philoſophe qui en a
„ beaucoup. Car, qu'eſt-ce que le génie
„ ou le courage, ſans un cœur ? L'hon-
„ nête homme eſt l'ouvrage le plus no-
„ ble de la création... J'ai toujours re-
„ gardé cette opinion favorite de *Pope*,
„ repliqua M. *Burchell*, indigne d'un
„ homme de ſon génie, & comme baſ-
„ ſement indigne de ſa propre ſupério-
„ rité. Comme la réputation d'un livre
„ ne dépend pas tant de ce qu'il eſt
„ exempt de défauts, que de ce qu'il
„ contient de grandes beautés, de même
„ celle des hommes devroit dépendre,
„ non pas de leur exemption de défauts,
„ mais de la grandeur des vertus qu'ils
„ poſſedent. L'homme ſavant peut man-
„ quer de prudence, le Miniſtre d'Etat
„ avoir de l'orgueil, & le guerrier de la
„ férocité ; mais pour cela leur préfére-
„ rons-nous un bas artiſan qui chemine
„ laborieuſement au travers de la vie,
„ ſans mériter ni cenſure, ni éloges ? Il

„ faudroit, par la même raiſon, donner „ la préférence aux froides & exactes „ productions de l'Ecole Flamande ſur „ les productions incorrectes, mais ſu- „ blimes & animées, du pinceau Italien.

„ Monſieur, repris-je, votre obſerva- „ tion eſt juſte dans le cas où il y a des „ vertus brillantes jointes à de petits dé- „ fauts; mais quand de grands vices ſe „ trouvent dans le même ſujet oppoſés à „ des vertus extraordinaires, un tel hom- „ me ne mérite que du mépris.

„ Peut-être, repliqua M. *Burchell*, y „ a-t-il des monſtres tels que vous les „ dépeignez, qui réuniſſent de grands „ vices à de grandes vertus. Cependant, „ dans le cours de ma vie, je n'ai point „ encore trouvé un ſeul exemple de leur „ exiſtence : au contraire, j'ai toujours „ remarqué qu'où le génie étoit grand, „ les affections étoient bonnes. Et en „ vérité, la Providence nous a traités „ bien favorablement en ce point, en „ abaiſſant auſſi l'entendement, quand „ le cœur eſt corrompu, & en diminuant „ le pouvoir d'être nuiſible dans ceux „ qui en ont la volonté. Cette regle ſem- „ ble s'étendre même aux autres animaux: „ la petite vermine eſt traître, cruelle & „ lâche, pendant que ceux qui ont la „ force en partage, ſont braves, géné- „ reux & doux.

„ Ces obſervations ſont fort belles, „ repliquai-je. Cependant il me feroit

„ aisé, dans ce moment, de citer un
„ homme (en disant cela, j'attachai mes
„ regards fixement sur lui,) dont la tête
„ & le cœur forment le contraste le plus
„ détestable. Oui, Monsieur, continuai-
„ je, je suis bien-aise de le démasquer ici,
„ au milieu de sa sécurité imaginaire...
„ Connoissez-vous, Monsieur, ce porte-
„ feuille?... Oui, Monsieur, répondit-
„ il, avec une assurance inconcevable, il
„ est à moi, & je suis bien-aise de le re-
„ trouver.... Et connoissez-vous aussi
„ cette lettre? m'écriai-je... Non, non,
„ point d'échappatoires : regardez-moi
„ en face... Connoissez-vous, vous dis-
„ je, cette lettre?... Cette lettre? Oui,
„ c'est moi qui l'ai écrite.... Et com-
„ ment avez-vous osé avoir la bassesse,
„ la noirceur & l'ingratitude d'écrire une
„ pareille lettre?... Et comment avez-
„ vous eu la bassesse, vous, (en me re-
„ gardant avec une effronterie sans exem-
„ ple) de décacheter cette lettre? Ne sa-
„ vez-vous pas que je puis vous faire
„ tous pendre pour cela? Je n'ai qu'à al-
„ ler chez le premier Juge de paix, jurer
„ que vous êtes coupables d'avoir ouvert
„ la fermeture de mon porte-feuille, &
„ je vous ferois tous pendre devant cette
„ porte... " Cette insolence, à laquelle
je ne m'attendois pas, me jetta dans un
transport si violent, que j'avois peine à
me contenir. „ Ingrat, coquin! va-t-en,
„ & ne souilles pas plus long-temps ma
„ maison

„ maiſon par ton odieuſe préſence. Va-
„ t-en, & que je ne te voie jamais ren-
„ trer chez moi. La ſeule punition que
„ je te ſouhaite, eſt celle d'une conſcience
„ allarmée, qui ſera ton continuel bour-
„ reau ". En diſant ces mots, je lui jet-
tai ſon porte-feuille, qu'il ramaſſa avec un
ſourire ; & en le refermant avec le plus
grand ſens froid, il nous laiſſa étonné de
ſa tranquillité & de ſon aſſurance. Ma fem-
me, particuliérement, enrageoit de ce
que nous n'avions pu le mortifier, ou le
faire paroître honteux de ſes baſſeſſes.
„ Ma chere, lui dis-je, voulant calmer
„ des paſſions qui étoient montées trop
„ haut pour nous, nous ne devons pas
„ être ſurpris que les méchants ſoient
„ ſans pudeur. Ils ne rougiſſent que quand
„ on les ſurprend à faire une bonne ac-
„ tion : pour les mauvaiſes, ils s'en glo-
„ rifient.

„ Le crime & la honte, à ce que rap-
„ porte une allégorie, furent d'abord com-
„ pagnons, & au commencement de leur
„ voyage, ils marcherent toujours en-
„ ſemble ; mais leur union leur parut bien-
„ tôt déſagréable & incommode à tous
„ deux. Le crime donnoit à la honte des
„ ſujets fréquents de mécontentement,
„ & la honte trahiſſoit ſouvent les pro-
„ jets du crime. Après bien des conteſ-
„ tations, ils conſentirent donc à ſe ſé-
„ parer pour toujours. Le crime marcha
„ ſeul hardiment en-avant, pour attein-

„ dre le destin qui alloit devant, sous la
„ forme d'un exécuteur. Mais la honte,
„ naturellement timide, retourna en-ar-
„ riere, pour aller tenir compagnie à la
„ vertu qu'ils avoient laissée derriere au
„ commencement du voyage. C'est ainsi,
„ mes enfants, que quand les hommes
„ sont un peu avancés dans le chemin du
„ vice, ils cesse d'avoir honte de mal
„ faire; la honte n'accompagne que leurs
„ vertus ".

---

## CHAPITRE XVI.

*La famille du Ministre use d'adresse, & on lui en oppose une plus grande.*

Quels que fussent les idées & les sentiments de *Sophie*, le reste de la famille se consola aisément de l'àbsence de M. *Burchell*, par la compagnie de notre Seigneur, dont les visites devinrent plus fréquentes & plus longues. Quoiqu'il n'eût pas réussi à procurer à mes filles les amusements de Londres, comme il se le proposoit, il tâchoit de les en dédommager, en leur procurant tous les petits amusements que notre retraite permettoit. Il venoit habituellement le matin; & pendant que moi & mon fils nous étions dehors pour nos affaires, il restoit à la maison avec le reste de la famille, & les amusoit par des des-

criptions de la ville, qu'il connoiſſoit parfaitement. Il répétoit toutes les remarques faites dans l'athmoſphere des théâtres, & ſavoit par cœur tous les dits nôtables des beaux-eſprits, avant qu'ils fuſſent dans les recueils des bons mots. Les intervalles des converſations étoient employés à apprendre à mes filles le piquet, ou quelquefois il mettoit mes deux petits aux priſes à coups de poings (1), pour les *déniaiſer*, à ce qu'il appelloit. Mais l'eſpérance que nous avions de le voir notre gendre, nous aveugloit, en quelque ſorte, ſur tous ſes défauts. Il faut avouer que ma femme mettoit en uſage mille petites ruſes pour l'attraper, ou pour ſe ſervir d'une expreſſion plus honnête pour elle, qu'elle employoit toutes ſortes d'arts pour faire briller les perfections de ſa fille. Si les gâteaux pour le thé étoient bien ſecs & bien croquants, ils étoient faits par *Olivia*. Si le vin de groſeilles étoit trouvé bon, c'étoit *Olivia* qui avoit cueilli les groſeilles; c'étoit ſon habileté qui conſervoit aux fruits confits au vinaigre, leur couleur naturelle; & ſon talent pour com-

---

(1) On ſait que c'eſt l'uſage en Angleterre d'encourager, au-lieu de ſéparer deux hommes qui ſe battent à coups de poings. On met auſſi les enfants aux priſes enſemble à ce jeu, pour les rendre plus hardis; mais ceci ne doit s'entendre que du bas peuple,

poser un poudding, étoit sans égal. D'autres fois, la pauvre femme disoit au Chevalier, qu'elle croyoit qu'*Olivia* & lui étoient de la même taille, & les faisoit lever, pour voir lequel des deux étoit le plus grand. Ces petites finesses, qu'elle croyoit impénétrables, sautoient aux yeux de tout le monde : elles plaisoient fort à notre bienfaiteur, qui donnoit chaque jour de nouvelles preuves de sa passion ; & quoiqu'elles ne fussent jamais venues jusqu'à des propositions de mariage, cependant nous pensions qu'elles n'en étoient guere loin. Son retard à s'expliquer sur ce point, nous l'attribuions quelquefois à une défiance naturelle chez lui ; quelquefois à la crainte de déplaire à un oncle riche. Une circonstance qui arriva bientôt, ne laissa plus de doute qu'il avoit dessein de s'unir à notre famille : ma femme la regarda même comme une promesse en forme.

Ma femme & mes filles allant rendre une visite au voisin *Flamborough*, trouverent que sa famille s'étoit fait peindre depuis peu par un Peintre qui couroit la campagne, & faisoit des portraits à quinze schelings la piece. Comme cette maison & la nôtre étoient depuis long-temps dans une espece de rivalité sur le chapitre du goût, nous prîmes l'allarme de nous voir prévenus par cette marche qu'ils nous avoient dérobée ; & malgré ce que je pus dire, (& je dis beaucoup) il fut résolu

que nous ferions peints auffi. Ayant donc averti le Peintre, car que pouvois-je faire? nous délibérâmes enfuite de faire voir la fupériorité de notre goût dans les attitudes de nos portraits. Car la famille de notre voifin étoit compofée de fept perfonnes, & chacune étoit tirée avec une orange à la main; ce qui faifoit fept oranges, chofe abfolument fans goût, fans variété, fans compofition. Nous voulûmes avoir quelque chofe de plus brillant, & après bien des débats, nous réfolûmes unanimement de nous faire peindre tous enfemble dans un feul tableau de famille, qui eût trait à l'hiftoire. Cela étoit meilleur marché, parce qu'il ne falloit qu'un cadre, & cela étoit infiniment plus joli; car c'étoit ainfi que toutes les familles des gens de goût étoient peintes à préfent. Comme nous ne nous rappellions pas un fujet hiftorique qui pût nous convenir à tous, nous nous contentâmes de nous faire tirer chacun comme une figure hiftorique, mais indépendante l'une de l'autre. Ma femme voulut être repréfentée en Vénus, avec une piece d'eftomac enrichie de diamants, fes deux petits en Cupidons à fes côtés, pendant que moi, avec ma robe de Miniftre & ma ceinture (1),

---

(1) Les Miniftres de l'Eglife Anglicane portent une robe femblable à celle des Profeffeurs de nos Colleges.

je devois lui présenter les livres de ma dispute sur les seconds mariages. *Olivia* voulut être peinte en amazone, assise sur un parterre de fleurs avec un habit de cheval, verd, galonné en or, & un fouet à la main. *Sophie* devoit être en bergere, avec autant de brebis autour d'elle que le Peintre pourroit en faire tenir; & *Moïse* devoit être avec un chapeau à plumet blanc. Notre goût plut si fort au Chevalier, qu'il insista pour être dans le tableau de la famille, dans le caractere d'Alexandre-le Grand, aux pieds d'*Olivia*. Nous regardâmes tous cette demande, comme une marque de son desir d'entrer dans notre famille, & nous ne pûmes refuser sa proposition. Le Peintre se mit donc à l'ouvrage; & comme il travailloit assiduement & promptement, en quatre jours le tableau fut achevé. La piece étoit grande, & il n'avoit pas épargné les couleurs, ce dont ma femme le loua beaucoup. Nous fûmes tous très-contents de l'exécution; mais une circonstance malheureuse, qui ne se présenta à notre esprit que quand le tableau fut fini, nous chagrina tous beaucoup. Il étoit si grand, que nous n'avions pas de chambre dans la maison, assez grande pour l'y placer. Il est inconcevable comment nous n'avions pas fait auparavant une réflexion si importante; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cela nous étoit échappé. Au-lieu donc de servir à satisfaire notre vanité, comme c'étoit no-

tre deſſein, ce malheureux tableau reſtoit contre la muraille de la cuiſine, où la toile avoit été d'abord attachée pour le peindre : il étoit trop grand pour entrer dans aucune de nos chambres, & pour paſſer par les portes. Il fourniſſoit matiere à la plaiſanterie de nos voiſins : l'un le comparoit à la chaloupe de *Robinſon Cruſoé*, qu'il avoit bâtie trop grande pour pouvoir la remuer. Un autre diſoit qu'il reſſembloit à ces dévidoirs qu'on conſtruit dans une bouteille; quelques-uns enfin s'étonnoient comment il avoit pu entrer là, & comment il pourroit en ſortir.

Mais en même-temps que ce tableau donnoit matiere de plaiſanterie aux uns, il fourniſſoit aux autres les interprétations les plus malignes. Le portrait du Chevalier, qui ſe trouvoit avec les nôtres, nous faiſoit trop d'honneur, pour ne pas exciter l'envie. Des bruits malins commencerent à courir ſourdement ſur notre compte; notre repos fut troublé par des gens qui vinrent avec amitié nous rapporter les diſcours de nos ennemis. Nous recevions ces propos avec le reſſentiment qui convenoit; mais ce reſſentiment ne fit qu'irriter la calomnie. Nous délibérâmes donc d'impoſer ſilence à la calomnie de nos ennemis; & à la fin, nous prîmes une réſolution qui me parut trop fine, pour que nous en euſſions de la ſatisfaction. Voici quelle elle fut. Comme notre objet important étoit de connoître le motif

des assiduités de M. *Tornhill*, ma femme se chargea de le sonder, sous prétexte de lui demander son avis sur le choix d'un mari pour sa fille aînée. Si ce plan ne se trouvoit pas suffisant pour l'amener à une déclaration, alors il fut résolu de l'effrayer par la supposition qu'il avoit un rival; & l'on imaginoit que par ce dernier moyen, quelque rétif qu'il fût, on l'ameneroit au but. Mais je ne voulus jamais donner mon consentement à ce dernier projet, jusqu'à ce qu'*Olivia* m'eût donné les assurances les plus positives qu'elle épouseroit le rival qu'on supposeroit à M. *Tornhill*, dans le cas où celui-ci ne préviendroit pas ce mariage, en l'épousant lui-même. Tel fut le plan auquel on s'arrêta, & que je n'approuvai pas entiérement, quoique je ne m'y opposasse pas trop fortement.

La premiere fois que M. *Tornhill* vint nous voir, mes filles eurent soin de s'absenter, pour donner à leur mere l'occasion de mettre son projet à exécution; mais elles n'allerent pas plus loin que la chambre voisine, d'où elles pouvoient entendre toute la conversation. Ma femme mit adroitement la matiere sur le tapis, en disant qu'une des Demoiselles *Flamborough* étoit sur le point de faire une bonne affaire avec M. *Spanker*. Le Chevalier étant de son avis, ma femme continua la conversation, en faisant la remarque que „ celles qui avoient du bien, étoient

„ toujours sûres de trouver des maria-
„ ges avantageux ; mais, poursuivit-elle,
„ pour celles qui n'en ont point, le Ciel
„ a pitié d'elles. Que signifie la beauté ?
„ que signifient toutes les vertus & tou-
„ tes les meilleures qualités du monde
„ dans ce siecle intéressé ? Ce n'est pas
„ qui est-elle ? mais qu'a-t-elle ? dont on
„ s'informe.

„ Madame, reprit-il, votre remarque
„ est aussi juste qu'elle est neuve ; mais
„ si j'étois Roi, cela ne seroit pas de
„ même. Les filles aimables, sans for-
„ tune, auroient alors bon temps. Vos
„ deux Demoiselles seroient les deux pre-
„ mieres pourvues.

„ Ah ! Monsieur, dit ma femme, vous
„ voulez rire ; mais moi, je voudrois
„ être Reine, je saurois bien où elles
„ trouveroient des maris. Mais, à pro-
„ pos, M. *Tornhill*, vous m'y faites
„ penser, ne connoîtriez-vous pas quel-
„ qu'un qui pût convenir pour mari à
„ mon aînée. Elle a actuellement dix-
„ neuf ans ; elle a pris toute sa croissan-
„ ce ; elle est bien élevée, &, à mon
„ petit avis, elle ne manque pas de
„ mérite.

„ Madame, repliqua-t-il, si vous lais-
„ siez cela à mon choix, je voudrois trou-
„ ver quelqu'un qui eût assez de perfec-
„ tions pour rendre un ange heureux ;
„ quelqu'un qui eût de la sagesse, de la
„ fortune, de la richesse, du goût, de la

„ ſincérité : je voudrois tout cela dans
„ un mari pour Mademoiſelle votre fille...
„ Oui, mais, dit-elle, connoiſſez-vous
„ quelqu'un de cette ſorte?.... Non,
„ Madame, reprit-il, il eſt impoſſible de
„ connoître perſonne qui ſoit digne d'être
„ ſon mari. C'eſt un tréſor trop grand,
„ pour être poſſédé par un ſeul homme:
„ c'eſt une divinité... Sur mon ame, je
„ vous dis ce que je penſe : c'eſt un
„ ange... Ah! M. *Tornhill*, vous flat-
„ tez ma fille; mais nous avons ſongé à
„ la marier à un de vos Fermiers dont la
„ mere eſt morte depuis peu, & qui a
„ beſoin d'une ménagere. Vous ſavez qui
„ je veux dire,... le Fermier *William*.
„ C'eſt un homme actif, qui eſt en état
„ de lui donner du pain, & qui nous a
„ déja fait des propoſitions, (cela étoit
„ effectivement vrai;) mais je ſerois bien-
„ aiſe, Monſieur, d'avoir votre approba-
„ tion ſur notre choix... Comment, Ma-
„ dame, mon approbation? mon appro-
„ bation pour un tel choix?... Sacrifier
„ tant de beauté, d'eſprit, de talents, à
„ une créature qui n'en ſentira pas ſon
„ bonheur! Je vous demande pardon, je
„ ne puis jamais approuver une injuſtice
„ ſi manifeſte. Et j'ai mes raiſons... En
„ vérité, s'écria ma femme, ſi vous avez
„ vos raiſons, c'eſt autre choſe; mais je
„ voudrois bien ſavoir vos raiſons... Je
„ vous demande bien des excuſes, Mada-
„ me, reprit-il, mais je ne puis vous les

„ découvrir. Elles sont (dit-il, en mettant la main sur sa poitrine,) enterrées, „ clouées ici ”.

Quand il fut parti, nous ne pûmes, après une consultation générale, définir quels étoient ses sentiments. *Olivia* les regardoit comme des preuves de la passion la plus délicate. Pour moi, je considérois les choses d'un autre œil : j'y voyois plus d'amour que de desir de mariage. Cependant, quel que fût leur objet, il fut résolu de suivre le plan de la recherche du Fermier *William*, qui, depuis que nous étions établis dans le pays, avoit fait sa cour à ma fille.

---

## CHAPITRE XVII.

*Il y a bien peu de vertus qui résistent à une tentation longue & agréable.*

Comme je n'envisageois que le bonheur réel de mes enfants, l'assiduité de M. *William* m'avoit plu, parce qu'il avoit une fortune honnête, & qu'il étoit prudent & sincere. Il ne fallut pas lui donner de grands encouragements pour faire revivre sa premiere passion; de sorte que deux ou trois jours après, M. *Tornhill* & lui se rencontrerent le soir chez nous, & se regarderent pendant quelque temps avec des yeux de colere. Mais *William* ne de-

voit point d'arrérages à son Seigneur; en sorte qu'il s'embarrassoit fort peu de son indignation. *Olivia*, de son côté, jouoit la coquette en perfection, si l'on peut appeller, jouer un rôle, agir d'après son propre caractere, feignant de prodiguer toute sa tendresse à son nouvel amant. M. *Tornhill* parut tout-à-fait affligé de cette préférence, & nous quitta d'un air pensif; ce qui me surprit d'autant plus, qu'il étoit en son pouvoir de faire cesser fort aisément la cause de son chagrin, en faisant la déclaration d'une passion honnête; mais quelque mal à son aise qu'il parût, *Olivia* l'étoit encore davantage. Après ces entrevues avec ses amants, qui furent fort fréquentes, elle cherchoit la solitude pour s'abandonner à sa tristesse. La trouvant un soir dans cet état, après avoir fait ses efforts pour soutenir pendant quelque temps une gaieté feinte : „ Tu vois, lui dis-je, à présent, mon „ enfant, que toute ta confiance dans la „ sincérité de la passion de M. *Tornhill*, „ n'a été qu'un rêve : il souffre la riva- „ lité d'un inférieur, quoiqu'il sache qu'il „ est en son pouvoir de s'assurer ta pos- „ session par une déclaration honnête... „ Oui, papa, me dit-elle, mais je sais qu'il „ a ses raisons pour différer. Je sais qu'il „ en a. La sincérité de ses regards & de „ ses expressions me convainc qu'il m'es- „ time réellement. Dans peu de temps „ j'espere qu'il découvrira la générosité

„ de ses sentiments, & vous verrez que „ l'opinion que j'ai de lui, est plus juste „ que la vôtre... *Olivia*, ma chere enfant, lui répondis-je, c'est toi qui as „ formé & proposé tous les plans qui ont „ été suivis jusqu'à présent, pour l'amener à une déclaration, & tu ne diras „ pas que je t'aie gênée en rien; mais tu „ ne dois pas attendre que je veuille jamais servir d'instrument, pour qu'un „ honnête homme soit la dupe de ta passion mal fondée. Je te donnerai tout le „ temps que tu me demanderas, pour amener à une explication ton admirateur prétendu; mais le terme expiré, s'il ne „ vient point au but, j'exige absolument „ que la constance de M. *William* soit „ récompensée. Le caractere que j'ai soutenu jusqu'à présent dans la vie, demande que je tienne cette conduite: & „ ma tendresse pour toi, comme pere, „ n'influera jamais sur mon intégrité, „ comme homme. Nommes donc le jour, „ tu le prendras si éloigné que tu voudras; & en même temps instruis M. „ *Tornhill* du temps précis où j'entends „ te donner à un autre. S'il t'aime réellement, son bons sens lui fera voir aisément qu'il n'a qu'un parti à prendre „ pour ne te pas perdre pour toujours".
Elle agréa cette proposition, dont elle ne put s'empêcher de reconnoître la justice. Elle me renouvella sa promesse dans les termes les plus positifs d'épouser M. *Wil-*

*liam*, dans le cas où l'autre seroit insensible; & à la premiere entrevue, nous fixâmes, en présence de M. *Tornhill*, de ce jour en un mois, le temps de son mariage avec son rival.

Ces mesures vigoureuses semblerent redoubler l'inquiétude de M. *Tornhill*; mais ce qu'*Olivia* elle-même éprouvoit, m'affectoit insensiblement. Dans ce combat entre sa passion & sa raison, elle perdit toute sa vivacité naturelle, & elle cherchoit toutes les occasions d'être seule pour pleurer. Une semaine se passa sans que son amant fît aucun effort pour mettre obstacle à son mariage. La semaine suivante, il fut aussi assidu, mais il ne s'ouvrit pas davantage. La troisieme, il discontinua entiérement ses visites; & ma fille, au-lieu d'en témoigner de l'impatience, sembloit d'une tranquillité pensive, que je prenois pour de la résignation. Pour moi, c'étoit avec la plus grande satisfaction que je pensois que ma fille alloit s'assurer un état aisé & tranquille; & j'applaudissois fréquemment à sa résolution. Quatre jours avant celui fixé pour le mariage, ma petite famille étoit le soir rassemblée autour d'un bon feu, contant des histoires du temps passé, & faisant des projets pour l'avenir. Nous étions ainsi innocemment occupés, riant de toutes les folies qui nous passoient par la tête. „ Eh bien, „ *Moïse*, m'écriai-je, nous allons bientôt, mon garçon, avoir un mariage

„ dans la famille : qu'eſt-ce que tu en
„ penſes? quel eſt ton avis là-deſſus?...
„ Mon avis, papa, eſt que tout va fort
„ bien, & je penſois tout-à-l'heure que
„ quand ma ſœur *Olivia* ſera mariée au
„ Fermier *William*, il nous prêtera alors
„ *gratis* ſon preſſoir & ſes chaudieres à
„ braſſer (1)... Oh! ſurement, *Moïſe*,
„ il le fera; & par-deſſus le marché, il
„ chantera, pour nous égayer, la chan-
„ ſon de la mort & de la Dame..... Il a
„ appris cette chanſon à mon frere *Dick*,
„ dit *Moïſe*, & je crois qu'il la chante
„ fort bien... Oui-da! repris-je. Qu'il la
„ chante? Où eſt *Dick?* Allons, qu'il
„ chante avec hardieſſe?.... Mon frere
„ *Dick*, répondit le petit *Bill*, vient de
„ ſortir tout-à-l'heure avec ma ſœur *Oli-*
„ *via :* mais M. *William* m'a appris deux
„ chanſons; & ſi vous voulez, papa, je
„ vous les chanterai. Laquelle aimez-vous
„ mieux, ou du *cygne mourant*, ou de
„ l'élégie ſur la *mort d'un chien enragé?*..
„ L'élégie, mon fils, l'élégie plutôt, lui
„ dis-je, je ne l'ai pas encore entendue.
„ Et vous, ma femme, vous ſavez que
„ le chagrin altere; donnez-nous une
„ bouteille du meilleur vin de groſeilles,
„ pour nous ſoutenir contre la triſteſſe.
„ Les élégies m'ont tant fait pleurer der-
„ niérement, que ſans un petit coup pour

---

(1) En Angleterre, dans les campagnes, preſque tous les fermiers font leur bierre eux-mêmes.

„ m'égayer, je craindrois que celle-ci ne
„ m'affectât trop. Et toi, *Sophie*, mon
„ amour, prends ta guitarre, & racle un
„ petit accompagnement à cet enfant".

*É*LÉGIE *sur la mort d'un chien enragé.*

Or, écoutez, petits & grands, prêtez l'oreille à ma chanson; & si vous la trouvez courte, elle ne vous tiendra pas longtemps.

Il y avoit un homme à Islington, de qui on pouvoit dire que c'étoit un homme qui menoit une fort bonne vie, toutes les fois qu'il se mettoit en prieres.

Il avoit une ame tendre & charitable; il faisoit du bien à ses ennemis comme à ses amis; il revêtoit tous les jours celui qui étoit nud, quand il mettoit sur lui ses habits.

Dans cette ville, il y avoit un chien, comme il y en a beaucoup dans ce lieu de toute espece, des mâtins, des lévriers, des épagneuls, & tant d'autres.

Le chien & l'homme furent d'abord amis; mais s'étant brouillés, le chien, pour en venir à son point, devint enragé, & mordit l'homme.

Les voisins effrayés accoururent de toutes les rues des environs, & juroient que le chien avoit perdu l'esprit d'avoir mordu un si bon maître.

La blessure du pauvre Chrétien paroissoit à tout le monde dangereuse & mor-

telle; & en même-temps qu'ils juroient que le chien étoit enragé, ils disoient que l'homme en mourroit.

Mais bientôt on vit un grand miracle, qui leur donna le démenti. L'homme guérit de sa morsure, & ce fut le chien qui mourut.

„ C'est un bon garçon que *Bill*, sur
„ mon honneur; & son élégie peut être
„ appellée justement tragique. Allons,
„ mes enfants, à la santé de *Bill*. Puisse-
„ t-il devenir un jour Evêque!

„ Je le souhaite de tout mon cœur,
„ s'écria ma femme; & s'il prêche aussi
„ bien qu'il chante, je ne doute pas qu'il
„ n'y parvienne. Toute notre famille, du
„ côté de ma mere, chantoit très-bien:
„ on disoit communément dans le pays,
„ que les *Blenkensops* ne pouvoient ja-
„ mais regarder droit devant eux, ni les
„ *Huggenses* souffler une chandelle; qu'au-
„ cun des *Grograms* ne pouvoient met-
„ tre une chanson sur l'air, ni aucun des
„ *Majorams* raconter une histoire; mais
„ que pour notre famille... Quoi qu'il
„ en soit, repris-je, la ballade la plus
„ commune me plaît plus, en général,
„ que toutes nos belles Odes modernes
„ & toutes ces Ariettes, qui, dans un
„ seul couplet, nous pétrifient; & cepen-
„ dant nous louons ces productions, en
„ même-temps que nous les méprisons...
„ Passe le verre à ton frere, *Moïse*... La
„ grande faute des faiseurs d'élégies, c'est

„ qu'ils se désesperent pour des malheurs
„ qui ne donnent pas la moindre affic-
„ tion aux gens sensés. Une Dame perd
„ son petit chien, & un sot va mettre en
„ vers la triste aventure.

„ Cela peut être l'usage, dit *Moïse*,
„ dans les compositions sublimes; mais
„ pour les chansons de Renelagh (1),
„ qui nous parviennent ici, elles sont
„ parfaitement simples, & toutes jettées
„ au même moule. *Colin* rencontre *Dolly*,
„ & lui fait présent de quelques fleurs
„ qu'il achete à la foire, pour mettre
„ dans ses cheveux (2). Elle lui donne
„ en échange un bouquet. Tous deux
„ vont à l'Eglise, où ils donnent avis
„ aux nymphes & aux bergers de se ma-
„ rier le plutôt qu'ils pourront (3).

---

(1) C'est le nom d'un sallon magnifique près de Londres, où l'on va dans la belle saison prendre le thé, & où l'on est amusé par des chants & des symphonies, moyennant un écu par personne.

(2) Les femmes d'Angleterre ne sont pas les moins coquettes, comme les hommes ne sont pas les plus Philosophes de l'univers. Elles portent sur-tout beaucoup de verre coloré en boucles d'oreilles, colliers, boucles à souliers, &c. Ces morceaux de verre & la gaze sont le principal de leur ajustement.

(3) Ceci est, comme on voit, une satyre sur les chansons Angloises; & l'Auteur a certainement raison. Rien au monde n'est si froid ni si ridiculement ampoulé, que la plus grande partie

„ Et c'eſt un fort bon avis, m'écriai-
„ je. On m'a dit auſſi que ce Renelagh
„ étoit l'endroit du monde où un tel
„ conſeil pouvoit être donné le plus à
„ propos; car en même-temps qu'on y
„ engage à ſe marier, on y fournit auſſi
„ des femmes : & c'eſt ſûrement un ex-
„ cellent marché, mon enfant, que celui
„ où on nous inſtruit de la marchandiſe
„ dont nous avons beſoin, & où on nous
„ la fournit.

„ Oui, mon pere, reprit *Moïſe*, & je
„ ne connois que deux marchés en Eu-
„ rope pour les femmes; Renelagh en An-
„ gleterre, & Fontarabie en Eſpagne. Le
„ marché d'Eſpagne ne tient qu'une fois
„ l'année ; mais le nôtre tient tous les
„ ſoirs.

„ Tu as raiſon, mon fils, reprit ſa
„ mere, la vieille Angleterre (1) eſt le
„ pays du monde le plus commode aux

---

de ces chanſons : au reſte, ce manque de naturel & de fineſſe dans ces petits ouvrages, n'eſt-il pas plutôt une vertu qu'un défaut dans un peuple de Philoſophes ?

(1) Cette épithete, *vieille*, eſt une expreſſion d'affection & d'attachement pour leur pays, que les Anglois employent quelquefois quand ils parlent de la préférence de leur pays ſur les autres. Elle peut tirer ſon origine de la diſtinction qu'ils ſont quelquefois dans le cas de faire de leur pays avec celui de la nouvelle-Angleterre en Amérique.

„ hommes pour trouver des femmes...
„ Et aux femmes pour gouverner leurs
„ maris, dis-je, en l'interrompant. Car
„ c'eſt un commun proverbe, que ſi l'on
„ bâtiſſoit un pont ſur la mer, toutes
„ les femmes du continent viendroient
„ chez nous pour prendre modele ſur les
„ nôtres.

„ Mais, ma femme, donnez-nous une
„ autre bouteille; & *Moïſe* va nous don-
„ ner une belle chanſon. Quelles graces
„ n'avons-nous pas à rendre au ciel pour
„ la tranquillité, la ſanté & les néceſſi-
„ tés de la vie, qu'il veut bien nous ac-
„ corder! Je m'eſtime à préſent plus heu-
„ reux que le plus grand Monarque de
„ l'univers : il n'a pas un ſi bon feu, ni
„ des viſages ſi gais près de lui. Oui, ma
„ chere femme, nous commençons à vieil-
„ lir; mais le ſoir de notre vie a toutes
„ les apparences d'être heureux. Nos an-
„ cêtres ont vécu ſans reproche; & nous
„ laiſſerons après nous des enfants hon-
„ nêtes & vertueux. Ils feront notre ſup-
„ port pendant notre vie; & après notre
„ mort, ils tranſmettront notre honneur
„ ſans tache à leur poſtérité... Allons,
„ mon fils, nous attendons ta chanſon :
„ il faut que nous faſſions *chorus*... Mais
„ où eſt ma chere *Olivia?* Sa voix eſt ſi
„ douce & ſi agréable dans un concert!
„ A peine avois-je prononcé ces mots,
„ que *Dick* entra en courant... Oh! papa,
„ papa, elle eſt en allée; ma ſœur *Olivia*

„ eſt en àllée pout toujours... En allée, „ mon enfant?... Oui, elle eſt en allée „ avec deux Meſſieurs dans une chaiſe „ de poſte : l'un d'eux l'embraſſoit & „ la careſſoit, en l'aſſurant qu'il mour- „ roit pour elle; & elle crioit bien fort, „ en diſant qu'elle vouloit retourner : mais „ après l'avoir preſſée de nouveau, elle „ eſt entrée dans la chaiſe, & a dit : Oh! „ que va devenir mon pauvre papa, quand „ il ſaura que je ſuis perdue?... Il ne „ nous reſte donc plus à préſent, mes en- „ fants, m'écriai-je, que d'être miſéra- „ bles; car nous n'aurons plus un ſeul mo- „ ment de joie dans notre vie. Que la „ vengèance éternelle du ciel puiſſe ac- „ cabler cet infâme qui me ravit mon en- „ fant! Sûrement Dieu m'exaucera, & le „ punira, pour m'arracher ainſi un enfant „ ſi ſage, ſi vertueux que je conduiſois „ au ciel. Hélas! mon enfant, tu vas être „ miſérable, & déshonorée... Oh! mon „ cœur eſt déchiré... Mon pere, s'écria „ mon fils, eſt-ce là votre courage?... „ Mon courage? mon enfant. Oui, tu „ vas voir que j'en ai. Qu'on m'apporte „ mes piſtolets? Je veux pourſuivre le „ traître; je le pourſuivrai juſqu'au bout „ du monde. Il verra que, quoique vieux, „ je ſuis encore ſon homme. Le coquin, „ le ſcélérat"!... En diſant ceci j'avois pris mes piſtolets, quand ma pauvre fem- me, dont les paſſions étoient auſſi fortes que les miennes, me prenant entre ſes

bras : „ Mon cher, mon cher, s'écria-
„ t-elle, la bible est actuellement la seule
„ arme qui convienne à ton âge. Ouvre
„ ce livre saint, & apprends à y suppor-
„ ter ton malheur en patience; car il a
„ indignement trompé ". Sa douleur l'em-
pêcha d'achever. „ Certes, mon pere, me
„ dit mon fils, après une petite pause,
„ je crois que votre colere est trop vio-
„ lente, & qu'elle est hors de propos.
„ Vous devriez être le consolateur de
„ ma mere; & vous augmentez son af-
„ fliction. Ce n'est pas bien fait à vous,
„ à un homme de votre caractere, de
„ maudire personne, même votre plus
„ grand ennemi. Vous ne deviez pas mau-
„ dire ce scélérat, quelque scélérat qu'il
„ soit... Je ne l'ai pas maudit, mon en-
„ fant : l'ai-je maudit?... Oui, mon pe-
„ re, vous l'avez maudit, vous l'avez
„ maudit deux fois.... Le Ciel veuille
„ donc lui pardonner, & à moi aussi, si
„ je l'ai maudit. Je vois bien à présent,
„ mon fils, qu'il falloit que ce fût une
„ charité plus qu'humaine, que celle qui
„ nous enseigna à bénir nos ennemis. Le
„ Ciel soit béni pour le bien qu'il m'a
„ donné, & pour celui qu'il m'a ôté. Mais
„ ce n'est pas, non ce n'est pas un mal-
„ heur ordinaire que celui qui peut arra-
„ cher des larmes de ces yeux qui n'ont
„ pas pleuré depuis tant d'années. Ma
„ chere enfant!.... m'enlever ma chere
„ enfant!... Que la malédiction puisse

„ tomber !... Que le Ciel me pardonne
„ ce que j'allois dire ! Tu te ſouviens, ma
„ chere amie, combien elle étoit ſage,
„ qu'elle étoit toute charmante. Juſqu'à
„ ce malheureux moment, tout ſon ſoin
„ étoit de nous plaire. Que n'eſt-elle morte
„ auparavant ? Mais elle eſt en allée ! l'hon-
„ neur de notre famille eſt ſouillé ! Non,
„ ce n'eſt plus dans ce monde que j'ai
„ de bonheur à eſpérer. Mais, mon en-
„ fant, tu les a vu partir : peut-être il l'a
„ enlevée de force. S'il l'a enlevée de for-
„ ce, elle peut être innocente... Non,
„ mon pere, s'écria l'enfant, il l'embraſ-
„ ſoit ſeulement, il l'appelloit ſon ange :
„ elle pleuroit beaucoup, & elle s'appuyoit
„ ſur ſon bras ; & la chaiſe a couru très-
„ fort. C'eſt une ingrate créature, s'écria
„ ma femme, à qui ſes pleurs permet-
„ toient à peine d'articuler, de nous trai-
„ ter ainſi. Nous ne l'avons jamais gênée
„ dans ſon inclination. La malheureuſe
„ a ainſi quitté ſes parents, ſans qu'ils
„ lui en ayent donné le moindre ſujet,
„ pour conduire vos cheveux blancs au
„ tombeau, où je ne tarderai pas à vous
„ ſuivre ".

Ce fut ainſi que cette nuit, la premiere pour nous d'un malheur réel, ſe paſſa en complaintes ameres, & en accès d'enthouſiaſme mal ſoutenus. Je réſolus cependant de trouver le raviſſeur par-tout où il pût être, & de lui reprocher ſa baſſeſſe. Le lendemain, notre malheureuſe fille man-

quoit au déjeûner, où elle avoit coutume d'inspirer la joie & la gaieté à toute la famille. Ma femme continua, comme elle avoit déja fait, à soulager son cœur par des reproches. „ Jamais, s'écria-t-elle, „ cet opprobre de notre famille ne souil„ lera cette innocente habitation par sa „ présence. Je ne veux jamais l'appeller „ davantage ma fille. Non, que la co„ quine vive avec son coquin de séduc„ teur: elle peut nous déshonorer, mais „ elle ne nous trompera plus.

„ Femme, repris-je, ne parlez pas si „ durement. Je déteste sa faute autant que „ vous; mais cette maison & ce cœur se„ ront toujours ouverts à une pauvre pé„ cheresse repentante. Plutôt elle revien„ dra de son égarement, plus elle sera la „ bien-venue. Le plus juste peut faire „ une premiere faute; l'artifice peut per„ suader; la nouveauté surprendre par „ ses charmes. Une premiere faute est „ l'enfant de la simplicité; mais toutes „ les autres sont la production du crime. „ Oui, vous dis-je, la malheureuse créa„ ture sera toujours la bien-venue dans „ ce cœur & dans cette maison, fut-elle „ souillée par mille vices. Je veux en„ core entendre l'harmonie de sa voix; „ je veux encore la presser tendrement „ dans mon sein, si je trouve en elle de „ la repentance. Mon fils, apporte-moi „ ma Bible & mon bâton: je veux aller „ à sa poursuite, quelque part qu'elle

„ soit;

„ soit; & si je ne puis prévenir sa honte,
„ je puis au moins arrêter la continua-
„ tion du désordre.

## CHAPITRE XVIII.

*Poursuite d'un pere pour ramener à la vertu son enfant.*

QUOIQUE l'enfant ne pût pas dépeindre la personne qui avoit donné la main à sa sœur pour monter dans la chaise de poste, cependant mes soupçons tomberent entiérement sur notre jeune Seigneur, dont le caractere n'étoit que trop connu pour ces sortes d'intrigues. Je tournai donc mes pas vers le château de Tornhill, résolu de lui faire les reproches qu'il méritoit, & de ramener ma fille, si je le pouvois. Mais avant que d'avoir gagné le château, je rencontrai un de mes paroissiens, qui me dit qu'il avoit vu une jeune Demoiselle qui ressembloit beaucoup à ma fille, dans une chaise de poste avec un Monsieur que, par la description, je ne pus juger autre que M. *Burchell*, & qu'ils couroient très-fort. Cette information ne me satisfit point du tout. J'allai donc chez le Chevalier; & quoiqu'il fût fort matin, j'insistai pour lui parler sur le champ. Je le vis bientôt paroître avec l'air le plus ouvert & le plus aisé. Il me parut

extrêmement surpris de l'évasion de ma fille, protestant sur son honneur, qu'il n'y avoit point la moindre part. Je blâmai alors mes premiers soupçons; & je n'eus plus d'autre personne sur qui les fixer, que M. *Burchell*, avec lequel je me ressouvins alors qu'elle avoit eu depuis peu plusieurs conversations particulieres. Mais je n'eus plus lieu de douter de sa bassesse, quand une autre personne m'apprit que lui & ma fille étoient actuellement allés aux eaux, environ à trente milles (1) de-là, où il y avoit une grande compagnie. Sur cet avis, je résolus de les poursuivre à cet endroit. Je marchai bon pas, & je m'informai à plusieurs personnes le long du chemin, si on les avoit vus, sans en rien apprendre. Mais en entrant dans la ville, je rencontrai une personne à cheval, que je me rappellai avoir vu chez le Chevalier, qui m'assura que si j'allois jusqu'à l'endroit des courses, qui n'étoit qu'à trente milles plus loin, je les y trouverois infailliblement; qu'il les avoit vus danser aux eaux cette nuit; & que toute l'assemblée avoit été charmée des graces de ma fille. Je pris donc le lendemain de bon matin le chemin du lieu des courses, & j'y arrivai vers les quatre heures de l'après-midi. La compagnie y étoit

(1) Trois milles d'Angleterre font une lieue de France.

fort brillante, & tout le monde étoit très-occupé à continuer le divertissement. Quelle différence d'eux à moi, qui venois pour retrouver un enfant qui s'étoit écarté du chemin de la vertu! Je crus appercevoir M. *Burchell* à quelque distance de moi; mais, comme s'il eût craint de me voir, quand j'approchai, il se mêla dans la foule, & il me fut impossible de le revoir. Je réfléchis alors qu'il seroit inutile de poursuivre ma recherche plus loin; & je résolus de m'en retourner à la maison retrouver une famille innocente à qui ma présence étoit nécessaire. Mais l'agitation de mon esprit & la fatigue du voyage me causerent une fievre, dont je sentis les symptômes avant de quitter les courses. C'étoit un nouvel accident fort embarrassant, me trouvant alors à soixante-dix milles de chez moi. Je me retirai donc dans un petit cabaret qui étoit hors du chemin, dont l'apparence annonçoit qu'il étoit la retraite ordinaire de l'indigence & de la frugalité; & là, je pris un lit pour attendre patiemment l'issue de ma maladie. Je languis dans cet endroit environ trois semaines. A la fin, mon tempérament prit le dessus; mais je n'avois pas d'argent pour payer ma dépense. L'inquiétude seule que me causoit cette derniere circonstance, auroit pu occasionner une rechûte, si je n'avois été assisté par un voyageur qui entra par hasard dans le cabaret pour se rafraîchir en passant. Cet homme étoit jus-

tement l'honnête Libraire près St. Paul, qui a écrit tant de petits livres pour les enfants. Il s'appelloit lui-même leur ami; mais il étoit en effet l'ami de l'humanité en général. Il ne fut pas plutôt entré, qu'il pensa à s'en aller; car il avoit toujours quelques affaires de la derniere importance; & il étoit alors occupé à ramasser des matériaux pour l'histoire d'un certain M. *Thomas Trip*. Je reconnus aussitôt le bon-homme à sa face bourgeonnée; car il avoit publié mes écrits contre les seconds mariages. Je lui empruntai quelqu'argent que je promis lui rendre à mon retour chez moi. Je quittai donc l'hôtellerie; & comme j'étois encore foible, je résolus de retourner à la maison à petites journées de dix milles chacune. Ma santé & ma tranquillité ordinaire étoient presqu'entiérement rétablies; & je condamnois alors mon orgueil qui m'avoit fait révolter contre la Providence qui me châtioit. L'homme connoît bien peu les malheurs qui sont au-dessus de ses forces, jusqu'à ce qu'il vienne à les éprouver: de même, l'ambitieux, qui voit tout brillant d'en-bas, trouve, à mesure qu'il monte, que chaque pas qu'il fait, lui découvre quelque désagrément caché qu'il n'avoit pas prévu; de même, par l'effet de la disposition naturelle de notre esprit toujours occupé à chercher des amusements dans quelque situation qu'il se trouve, le malheureux, à mesure qu'il descend dans

l'abyme du malheur qui, vu la hauteur où regne le plaisir, lui paroît ténébreux & horrible, trouve quelque chose qui le flatte & qui le surprend. A mesure que nous descendons, les objets s'éclaircissent, des perspectives inattendues nous amusent, & les yeux de l'esprit s'adaptent aux ténebres qui les environnent.

Il y avoit deux heures que je marchois, quand j'apperçus de loin une voiture qui me parut être un charriot couvert. Je résolus de l'atteindre; mais quand j'en fus près, je reconnus que c'étoit un charriot qui voituroit les décorations, les habits & les bagages d'une troupe de comédiens de campagne au village voisin, où ils devoient représenter. Il n'y avoit que le charretier qui conduisoit, & un des comédiens dans le charriot, parce que les autres ne devoient arriver que le lendemain. Bonne compagnie en chemin, dit le proverbe, le rend plus court. J'entrai donc en conversation avec le pauvre comédien; & comme j'avois eu moi-même autrefois quelques talents pour le théâtre, je fis une petite dissertation sur ce sujet, avec ma liberté ordinaire. Mais, comme j'étois fort peu instruit de l'état actuel du théâtre, je demandai quels étoient les Auteurs dramatiques à présent en vogue, quels étoient les *Drydens* & les *Otways* (1)

(1) Deux Auteurs dramatiques estimés.





du jour? „ Je crois, Monsieur, répon-
„ dit le Comédien, que peu de nos Au-
„ teurs d'aujourd'hui se croiroient hono-
„ rés d'être comparés aux Auteurs que
„ vous nommés. La maniere d'écrire de
„ *Dryden* & de *Rowe* est à présent tout-
„ à-fait hors de mode. Notre goût a re-
„ monté d'un siecle. *Fletcher*, *Ben John-*
„ *son*, & *Shakespear* (1) sont les seuls
„ Auteurs dont on représente les pieces....
„ Comment, m'écriai-je, est-il bien pos-
„ sible que notre siecle puisse s'amuser
„ avec le vieux langage, les mauvaises
„ plaisanteries & les caracteres outrés
„ qui abondent dans ces pieces?... Mon-
„ sieur, répondit mon compagnon de
„ voyage, le public ne s'embarrasse ni
„ du langage, ni de la plaisanterie, ni
„ des caracteres. Ce n'est pas là son ob-
„ jet : il va au spectacle pour s'amuser ;
„ & il se trouve fort heureux, qnand il
„ peut avoir une pantomime à l'abri du
„ nom de *Shakespear* ou de *Ben John-*
„ *son* (2)... En sorte donc, repris-je,

---

(1) Ces Auteurs vivoient dans le seizieme siecle, & les précédents dans le dix-septieme.

(2) Les grandes pieces sont suivies, en général, sur le théâtre de Londres, d'une pantomime; & comme le bas peuple va beaucoup plus au spectacle en Angleterre qu'en France, il faut des amusements qui soyent à la portée de cette espece de spectateurs : c'est pourquoi

„ je ſuppoſe que nos Ecrivains moder-
„ nes s'attachent plutôt à imiter la ma-

---

le ſujet de ces ſortes de pantomimes eſt preſque toujours quelque *Fèerie*, pleine d'action & de tours dans le goût des pieces Italiennes. On ne manque jamais, pour les rendre plus amuſantes, d'y introduire un François qui vient pour épouſer une fille de Pantalon, & qui eſt berné & ſupplanté par Arlequin qu'elle lui préfere. Le François eſt repréſenté maigre, hâve, friſé à l'oiſeau royal, avec de grandes manchettes qui lui tombent ſur le bout des doigts, mais ſans corps de chemiſe ; un petit galon étroit ſur un habit fort ſec, des jarretieres de galon, avec un gland qui lui pend à la moitié des jambes. Quand il tire ſon mouchoir, on voit toujours tomber de ſa poche quelques croûtes de pain, & quelque membre de volaille à demi-rongé, qu'il a ſauvé du dernier repas où il s'eſt trouvé. Le valet répond au maître : il eſt toujours repréſenté déguenillé & affamé, recevant à la porte de la maiſon où ſon maître entre, quelques vieux reſtes de cuiſine, qu'il dévore avec avidité, ou bien on lui fait diſputer quelques os avec les chiens. Il eſt ordinairement patient ; car il ſe laiſſe ſouffletter, cracher au viſage, donner des coups de pied au cul tout le long de la piece, ſans témoigner de reſſentiment. Ces ſortes de pieces ſe donnent ſix fois la ſemaine, parce qu'il n'y a pas de ſpectacle le Dimanche ; & elles amuſent beaucoup.

Le goût des Directeurs eſſaie quelquefois de ſubſtituer d'autres amuſements à ceux-là. Par exemple, depuis peu, M. *Garrick* a donné ſur

„ niere de *Shakespear*, que la nature...
„ Pour vous dire la vérité, reprit mon
„ compagnon, je crois qu'ils n'imitent
„ ni l'un ni l'autre; & le public n'exige
„ pas cela d'eux. Ce n'est pas la maniere
„ de traiter le sujet; mais la quantité
„ d'actions, d'attitudes & de gestes qu'on
„ peut y introduire, qui attire les ap-
„ plaudissements. Je connois une piece
„ qui ne contenoit pas une seule plaisan-
„ terie, qui est devenue la favorite du
„ public, parce qu'il y avoit beaucoup
„ de haussements d'épaules; & une au-
„ tre, dont la chûte fut prévenue par un
„ accès de colique que le Poëte y avoit
„ placé. Non, Monsieur, les pieces de
„ *Congreve* & de *Farguhar* ont trop d'es-
„ prit pour le goût présent. Notre dia-
„ logue actuel est bien plus naturel ".

Pendant la conversation, l'équipage de la troupe ambulante arriva au village qui, à ce qu'il parut, avoit été instruit de notre arrivée, & qui étoit sorti pour nous considérer; car mon compagnon observa que les comédiens de campagne avoient toujours beaucoup plus de spectateurs dehors que dedans. Je ne fis pas réflexion à l'indécence qu'il y avoit de me trouver

---

son théâtre le *Devin du Village*, traduit mot pour mot du François; mais cela ne prend pas. On trouve l'intrigue trop simple, & la musique trop plate.

en pareille compagnie, jufqu'à ce que j'euffe apperçu la canaille s'attrouper autour de nous. Je me réfugiai donc au plus vîte dans le premier cabaret qui fe préfenta, où je fus introduit dans la falle commune. J'y fus auffi-tôt accofté par un homme fort bien mis, qui me demanda fi j'étois le chapelain de la troupe, ou fi c'étoit mon habit de caractere pour la piece, que je portois. Lui ayant dit le fait, & que je n'appartenois pas à la troupe, il eut la complaifance de m'inviter, moi & le comédien, à prendre notre part d'une jatte de punch avec lui; & pendant que nous le vuidâmes, il parla politique avec tant de véhémence & d'intérêt, que je ne le pris pour rien moins que pour un membre du Parlement; mais ma conjecture fut confirmée, quand, après avoir demandé ce qu'il y avoit pour fouper dans le cabaret, & n'ayant pas été content de ce qui y étoit, il infifta pour que le comédien & moi nous vinffions fouper chez lui; ce que j'acceptai après quelques inftances.



## CHAPITRE XIX.

*Description d'une personne mécontente du Gouvernement, qui craint la perte des droits de la Nation.*

La maison où nous allions, n'étant qu'à une petite distance du village, celui qui nous invitoit nous dit que comme le carrosse n'étoit pas prêt, il nous y conduiroit à pied; & nous arrivâmes bientôt à une des plus belles maisons de campagne que j'eusse jamais vue. L'appartement où l'on nous introduisit étoit très élégamment orné, & à la moderne. Notre hôte sortit pour donner ses ordres pour le souper; & le Comédien me fit entendre par un clin d'œil, que nous étions en bonheur ce jour-là. Lorsqu'on eut servi un souper magnifique, deux Dames dans un déshabillé aisé entrerent, & la conversation commença avec beaucoup de gaieté. La politique étoit le sujet sur lequel notre hôte s'étendoit principalement; car il assuroit que la liberté étoit tout-à-la-fois sa gloire & sa terreur. Quand le couvert fut levé, il me demanda si j'avois lu le dernier *Moniteur* (1); sur quoi lui ayant

(1) C'est le nom d'un Papier politique périodique.

répondu que non : mais vous avez vu au moins l'*Auditeur* (1) ? je suppose..... Non, Monsieur, ni l'un ni l'autre, répondis-je.... „ Cela est étrange, très-
„ étrange! reprit mon hôte. Pour moi,
„ je lis tous les papiers politiques qui
„ paroissent : le *Daily*, le *Public*, le
„ *Ledger*, la *Chronicle*, le *London Eve-*
„ *ning*, le *Whitehal Evening*, les dix-
„ sept *Magasins*, & les deux *Revues* (2);
„ & quoique tous les Ecrivains de ces
„ différents ouvrages se détestent les uns
„ les autres, je les aime tous. La liber-
„ té, Monsieur, la liberté est la gloire
„ d'un Anglois ; & par mes *mines de*
„ *Cornouaille*, j'en respecte les protec-
„ teurs... En ce cas, m'écriai-je, j'espere que vous respectez le Roi.....
„ Oui, reprit mon hôte, quand il fait
„ ce que nous desirons; mais s'il se com-
„ porte comme il a fait derniérement, je
„ ne me mêlerai plus de ses affaires. Je

(1) Nom d'un autre Papier de la même espèce.

(2) Tous ces noms sont des noms de Papiers publics qui paroissent à Londres chaque jour, & des Journaux qui paroissent tous les mois. Parmi un fatras d'impertinences, de fausses nouvelles, d'histoires rebattues & données pour nouvelles, dont ils sont farcis, il se trouve quelquefois d'excellentes discussions politiques, littéraires, morales, ou des plaisanteries ingénieuses qui les soutiennent.

„ ne dis rien, je me contente de penser.
„ Il y a beaucoup de choses qui auroient
„ été mieux, si je les avois dirigées. Je
„ crois qu'il n'y a pas eu assez d'avis :
„ il devroit prendre conseil de chaque
„ personne qui voudroit lui en donner;
„ & alors tout en iroit mieux.

„ Je voudrois, repris-je, que ces don-
„ neurs d'avis qu'on ne demande pas,
„ fussent mis au pilori. C'est le devoir
„ des honnêtes gens, d'assister le côté
„ le plus foible de notre constitution,
„ ce pouvoir sacré de la Royauté qui a
„ été en déclinant depuis quelques an-
„ nées, & qui perd l'influence qu'il de-
„ vroit avoir dans l'Etat. Mais une foule
„ d'ignorants crient toujours à la liberté;
„ & s'ils ont quelque poids, ils le met-
„ tent bassement dans le côté de la ba-
„ lance qui penche déja.

„ Comment, s'écria une des Dames,
„ ai-je vécu pour voir quelqu'un d'assez
„ abject, d'assez méprisable, pour être
„ ennemi de la liberté, & défenseur des
„ tyrans ? La liberté ! ce don précieux
„ du Ciel, ce privilege glorieux des *Bre-*
„ *tons*.

„ Est-il bien possible, s'écria, de son
„ côté, notre hôte, qu'on trouve aujour-
„ d'hui des Avocats défenseurs de l'escla-
„ vage? des hommes capables d'aban-
„ donner honteusement les privileges des
„ *Bretons*? Peut-il y avoir, Monsieur,
„ quelqu'un d'assez lâche pour cela?

„ Non, Monſieur, répliquai-je, je ſuis
„ pour la liberté, cet attribut de Dieu ;
„ pour la glorieuſe liberté, ce ſujet des
„ déclamations modernes. Je voudrois que
„ tous les hommes fuſſent Rois. Je vou-
„ drois être Roi moi-même. Nous avons
„ tous une même prétention au trône ;
„ nous ſommes tous originairement égaux.
„ Telle eſt mon opinion, & telle fut au-
„ trefois celle d'une eſpece d'honnêtes
„ gens qu'on appelloit *Levellers* (1). Ils
„ eſſayerent de s'ériger en une ſociété,
„ où tous ſeroient également libres. Mais,
„ hélas ! cela ne pouvoit jamais réuſſir ;
„ car parmi eux, il y avoit des indivi-
„ dus, les uns plus forts, les autres plus
„ fins ; & ceux-là devinrent maîtres du
„ reſte. Car il eſt auſſi ſûr, comme il l'eſt
„ que votre poſtillon ne monte vos che-
„ vaux que parce qu'il eſt un animal plus
„ fin qu'eux, qu'un autre animal, plus
„ fin ou plus fort que lui, lui montera
„ ſur les épaules à ſon tour. Puiſqu'il eſt
„ donc néceſſaire que l'homme ſoit ſou-
„ mis à quelqu'un, & que les uns ſoient
„ nés pour commander, & les autres
„ pour obéir, la queſtion eſt de ſavoir,

---

(1) Ce mot ne pourroit ſe rendre en notre langue que par celui de *Nivelleurs*, en y attachant l'idée de gens qui *mettent de niveau*.

Il y a eu en Angleterre une faction qui a porté ce nom.

„ puisqu'il doit y avoir des maîtres, s'il
„ vaut mieux les avoir dans la même
„ maison avec nous, ou dans le même
„ village, ou plus loin encore, dans la
„ capitale? Pour moi, Monsieur, com-
„ me je hais naturellement la présence
„ d'un maître, plus il est loin de nous,
„ plus je suis content. La majeure partie
„ du monde est aussi de mon avis. On a
„ unanimement élu un Roi, dont l'élec-
„ tion, d'un côté, diminue le nombre
„ de petits tyrans qu'il y auroit eu, &
„ éloigne la tyrannie, le plus loin possi-
„ ble, du plus grand nombre du peuple.
„ Ceux qui étoient des tyrans avant l'é-
„ lection d'un Roi, sont naturellement
„ ennemis d'un pouvoir élevé au-dessus
„ d'eux, & dont le poids est supérieur au
„ leur sur les ordres inférieurs de l'Etat.
„ C'est pourquoi il est de l'intérêt parti-
„ culier des Grands de diminuer autant
„ qu'ils peuvent, l'autorité royale, parce
„ que naturellement tout ce qu'ils lui en-
„ levent, leur retourne; & tout ce qu'ils
„ ont à faire dans l'Etat, c'est de miner
„ en-dessous, autant qu'ils peuvent, le
„ maître général, pour reprendre leur au-
„ torité primitive. Or, un Etat peut être
„ tel dans sa constitution, ses loix telle-
„ ment ordonnées & ses sujets, riches &
„ puissants, tellement intentionnés, que
„ tout conspire à détruire la monarchie.
„ Si les circonstances de l'Etat sont tel-
„ les, par exemple, qu'elles favorisent

„ l'accumulation des richeſſes, & rendent „ ceux qui ſont déja opulents, encore „ plus riches, leur force & leur ambi- „ tion s'accroîtront en même-temps. Or, „ une accumulation de richeſſes arrive „ néceſſairement dans un Etat qui tire „ plus de richeſſes du commerce exté- „ rieur que de ſon induſtrie intérieure; „ car il n'y a que les riches qui puiſſent „ faire avec avantage le commerce exté- „ rieur; & ces gens ont en même-temps „ tout le produit de l'induſtrie intérieure; „ en ſorte que le riche dans un tel Etat, „ a deux ſources pour amaſſer des richeſ- „ ſes, pendant que le pauvre n'en a „ qu'une. C'eſt par ce moyen qu'on a „ toujours vu les richeſſes s'accumuler „ dans les Etats commerçants; & ces Etats „ ſont tous devenus par la ſuite ariſtocra- „ tiques. Outre cela, les loix mêmes d'un „ pays peuvent contribuer à cette accu- „ mulation exceſſive de richeſſes dans les „ mains des particuliers. Comme, par „ exemple, quand les liens naturels qui „ uniſſent les riches & les pauvres, ſont „ rompus, & qu'il eſt réglé que les riches „ ne ſe marieront qu'entr'eux; ou quand „ les gens ſages ſeront prévenus de ſer- „ vir leur pays comme Conſeillers, uni- „ quement à cauſe de leur manque d'opu- „ lence, & que par ce moyen on rend „ les richeſſes l'objet de l'ambition d'un „ homme prudent, je dis que par ces „ moyens & autres ſemblables, les richeſ-

„ ses s'accumuleront. Le possesseur de ces
„ richesses accumulées, quand il s'est pro-
„ curé les nécessités & les plaisirs de la
„ vie, ne peut employer le superflu de sa
„ fortune qu'à chercher à acquérir du pou-
„ voir; ce qui veut dire en d'autres ter-
„ mes, à se faire des sujets, en achetant
„ la liberté des indigents ou des ames ve-
„ nales; d'hommes enfin qui veulent bien,
„ pour du pain, souffrir la tyrannie près
„ d'eux. C'est ainsi que chaque homme
„ opulent ramasse en général, autour de
„ lui un cercle du plus pauvre peuple;
„ & l'Etat abondant en richesses accumu-
„ lées, peut être comparé au systême de
„ *Descartes*, où chaque globe est entouré
„ de son tourbillon propre. Cependant
„ ceux qui veulent bien se soumettre à se
„ mouvoir ainsi dans le tourbillon d'un
„ Grand, ne peuvent être que des gens
„ disposés à l'esclavage, la canaille, dont
„ l'ame est formée pour la servitude, &
„ qui ne connoît de la liberté que le nom.
„ Mais il y aura encore un plus grand
„ nombre d'hommes hors de la sphere de
„ l'influence des opulents: j'entends cet
„ ordre de citoyens qui ont trop de for-
„ tune pour se soumettre au pouvoir de
„ leur voisin; & qui cependant n'en ont
„ pas assez pour s'ériger eux-mêmes en
„ tyrans. C'est dans cet état mitoyen que
„ se trouvent communément les arts, la
„ prudence & les vertus de la société:
„ c'est cet ordre seul qui est le conserva-

„ teur de la liberté, & qu'on peut appel-
„ ler le peuple. Or, il peut arriver que
„ cet ordre mitoyen perde toute son in-
„ fluence dans l'État, & que sa voix soit
„ étouffée par celle de la canaille; car si
„ la fortune, nécessaire aujourd'hui pour
„ procurer seule le droit de donner sa
„ voix dans les affaires d'Etat, est dix fois
„ moindre que celle qui a été jugée né-
„ cessaire au temps que la constitution s'est
„ formée, il est évident qu'alors un plus
„ grand nombre de la canaille entrera dans
„ le systême politique; & que se mouvant
„ toujours dans la sphere des Grands, ils
„ iront où la grandeur les dirigea. Dans
„ un tel Etat, tout ce que l'ordre mitoyen
„ a donc à faire, est de conserver & de
„ défendre avec le plus grand soin les
„ droits & les prérogatives d'un seul maî-
„ tre; car le Prince divise le pouvoir des
„ riches, & empêche les Grands de tomber
„ avec un poids supérieur sur l'ordre qui
„ est au-dessous d'eux. L'ordre mitoyen
„ peut être comparé à une ville dont les
„ opulents forment le siege, & que le Prin-
„ ce se hâte de secourir. Tant que les as-
„ siégeants sont dans la crainte de l'en-
„ nemi extérieur, il est naturel qu'ils of-
„ frent à la ville les conditions les plus
„ avantageuses; qu'ils flattent les assiégés
„ de paroles, & qu'ils leur promettent
„ des privileges. Mais si une fois ils dé-
„ font le Prince, les murailles de la ville
„ ne seront plus qu'une foible défense

„ pour les habitants. On voit ce qu'ils doi-
„ vent attendre, en considérant la Hol-
„ lande, Genes & Vénise, où les loix gou-
„ vernent les pauvres, & où les riches
„ gouvernent les loix. Je tiens donc, &
„ je donnerois ma vie pour la monarchie,
„ pour ce pouvoir sacré de la monarchie;
„ car s'il y a quelque chose de sacré par-
„ mi les hommes, ce doit être le Souve-
„ rain, l'oint du Seigneur; & toute at-
„ teinte portée à son pouvoir dans la
„ guerre comme dans la paix, est une at-
„ teinte réelle portée aux libertés des su-
„ jets. Les mots de liberté, de patriotis-
„ me, de *Bretons*, ont déja trop opéré:
„ il est à souhaiter que les vrais enfants
„ de la liberté empêchent qu'ils n'operent
„ davantage. J'ai connu dans mon temps
„ beaucoup de ces vaillants champions
„ de la liberté; & cependant, je ne m'en
„ rappelle pas un seul qui, dans son cœur
„ & dans sa famille, ne fût un tyran ".

Je m'apperçus que ma chaleur sur la matiere avoit allongé ma harangue au-delà des bornes de la politesse. Mais l'impatience de mon hôte qui avoit fait souvent des efforts pour m'interrompre, ne put se contenir plus long-temps. „ Ainsi donc, „ dit-il, c'est un *Jésuite* sous les habits „ d'un Ministre que je trouve avoir à ma „ table; mais de par toutes les *mines de* „ *charbon de Cornouaille*, il décampera „ d'ici, comme je m'appelle *Wilkinson* ". Je sentis alors que j'avois été trop loin,

& je demandai pardon de la chaleur avec laquelle j'avois parlé. „ Pardon! s'écria-t-il en fureur, dix mille excuses n'ob-
„ tiendroient pas votre pardon pour de
„ tels principes. Abandonner la liberté,
„ la propriété, est, comme dit le Gaze-
„ tier, tendre le dos avec bassesse pour
„ recevoir le bât.... Monsieur, j'exige
„ que vous sortiez tout-à-l'heure de cette
„ maison, si vous voulez qu'il ne vous
„ arrive pas pire. Je l'exige".... J'allois recommencer mes remontrances, quand nous entendîmes un laquais frapper à la porte. Les deux Dames de la compagnie s'écrierent aussi-tôt, avec un air d'inquiétude: Ah! mord... c'est notre maître & notre maîtresse qui rentrent. Je connus alors que l'homme qui nous traitoit, n'étoit que le sommelier de la maison, qui, dans l'absence de son maître, avoit eu envie de se donner les airs de faire le maître pour quelque temps. Et, à dire vrai, il parloit aussi bien politique que la plupart des Gentilshommes de campagne. Mais rien ne peut exprimer quelle fut ma confusion, quand je vis le maître & son épouse entrer; & leur surprise ne fut pas moindre que la nôtre, de trouver chez eux telle compagnie, & si bonne chere. „ Mes-
„ sieurs, dit le véritable maître de la mai-
„ son, à moi & à mon compagnon, votre
„ très-humble serviteur; mais je vous
„ proteste que la faveur que vous me fai-
„ tes est si grande, que je ne sais com-

„ ment vous en remercier ". Quelqu'inattendue que notre compagnie lui parût, la ſienne ne l'étoit pas moins pour nous ; & je reſtois muet, en réfléchiſſant ſur mon inconſéquence, quand je vis entrer après eux dans la chambre, Miſs *Arabella Wilmot*, qui avoit été autrefois deſtinée à mon fils *Georges*, mais dont le mariage avoit été rompu par l'accident que j'ai rapporté précédemment. Dès qu'elle me vit, elle vint ſe jetter dans mes bras, avec les ſignes de la joie la plus vive. „ Mon cher Mon-
„ ſieur, s'écria-t-elle, quel heureux ha-
„ ſard nous procure le plaiſir de votre
„ viſite ? Je ſuis ſûre que mon oncle &
„ ma tante ſeront charmés de ſavoir qu'ils
„ ont pour hôte l'honnête Docteur *Prim-*
„ *roſe* ". En entendant mon nom, le Monſieur & la Dame s'avancerent, & me dirent que j'étois le bien-venu, de la maniere la plus polie & la plus affable. Ils ne purent s'empêcher de ſourire en apprenant l'hiſtoire de ma viſite ; mais ils vouloient mettre dehors, ſur le champ, le malheureux ſommelier : cependant ils lui pardonnerent à ma priere.

M. *Arnold* & ſon épouſe, qui étoient les maîtres de la maiſon où j'étois, inſiſterent pour que je reſtaſſe chez eux quelques jours ; & comme leur niece, ma charmante pupille, dont mes inſtructions avoient, en quelque façon, formé l'eſprit, ſe joignit à eux, j'acceptai cette nuit. On me donna une chambre à cou-

cher magnifique; & le lendemain matin, de bonne heure, Miſs *Wilmot* me fit prier d'aller me promener avec elle dans le jardin, qui étoit décoré dans le goût moderne. Après qu'elle m'eut fait voir, pendant quelque temps, les beautés de l'endroit, elle me demanda, d'un air déſintéreſſé, s'il y avoit long-temps que je n'avois reçu des nouvelles de mon fils *Georges*. „ Hélas, Madame, m'écriai-je, „ voilà trois ans qu'il eſt abſent, ſans „ m'avoir écrit, ni à aucun de ſes amis. „ J'ignore où il eſt, peut-être ne le re- „ verrai-je plus, non plus que le bon- „ heur. Non, ma chere Demoiſelle, nous „ ne reverrons plus ces heures agréables „ que nous paſſions au coin de notre feu „ à Wakefield. Ma petite famille com- „ mence à ſe diſperſer; & non-ſeulement „ la pauvreté, mais le déshonneur tom- „ bent ſur nous ". Le bon cœur de Miſs *Wilmot* ne lui permit pas d'entendre ce récit, ſans verſer des larmes; & comme je vis ſa ſenſibilité, je n'entrai pas dans un plus long détail de nos malheurs. Ce fut cependant une conſolation pour moi de trouver que le temps n'avoit point changé ſes affections, & qu'elle avoit refuſé pluſieurs partis qui lui avoient été propoſés depuis que nous avions quitté le pays. Elle me promena dans tous les endroits où l'on avoit fait des augmentations & des embelliſſements, me montrant les différentes allées, les boſquets,

& prenant occasion, sur chaque objet, de me faire quelque question relative à mon fils. Nous employâmes ainsi la matinée, jusqu'au temps où l'on vint nous avertir pour le dîner. Nous y trouvâmes le Directeur de la troupe ambulante, qui étoit venu pour placer des billets pour la *Belle Pénitente*, qui devoit être représentée le soir, & dans laquelle un jeune homme, qui n'avoit encore jamais paru sur aucun théâtre, devoit faire le rôle d'*Horatio*. Il sembloit fort chaud dans ses louanges du nouvel acteur, & assuroit qu'il n'en avoit jamais connu qui promît tant. „ Bien jouer, observoit-il, n'étoit „ pas l'affaire d'un jour; mais cet hom„ me, continua-t-il, paroît avoir été „ formé par la nature, pour être sur le „ théâtre. Sa voix, sa figure, ses gestes „ sont admirables. Nous l'avons rencon„ tré par hasard dans notre voyage ici". Ce récit excita notre curiosité; & à la sollicitation des Dames, je consentis à les accompagner à la comédie (1), qui n'étoit rien autre chose qu'une grange. Comme les personnes avec lesquelles j'étois, étoient incontestablement les principaux du lieu, nous fûmes reçus avec beau-

(1) Le Clergé à Londres fréquente sans scrupule la comédie, quoique les pieces de leurs théâtres ne soyent pas, à beaucoup près, si chastes, ni si décentes que les nôtres.

coup de respect, & placés au premier rang, en face du théâtre, où nous attendîmes quelque temps, impatients de voir *Horatio* paroître. Enfin, ce nouvel acteur s'avança, & je vis que c'étoit mon malheureux fils. Il alloit commencer, quand, jettant les yeux sur les spectateurs, il nous apperçut, & resta sans voix & sans mouvement. Les acteurs, derriere la scene, qui croyoient que c'étoit la timidité naturelle à un débutant, qui l'arrêtoit, tâchoient de l'encourager; mais au-lieu de commencer, il fondit en larmes, & se retira. Je ne sais pas quelles furent les sensations que j'éprouvai alors; car elles se succéderent trop rapidement, pour que je puisse les décrire. Mais je fus bientôt tiré de ma rêverie par Miss *Wilmot*, qui, pâle & tremblante, me dit de la reconduire chez son oncle. De retour à la maison, M. *Arnold* qui ne concevoit encore rien à notre conduite extraordinaire, ayant été instruit que le débutant étoit mon fils, lui envoya son carrosse, & une invitation pour venir chez lui; & comme il persévéra dans son refus de paroître sur le théâtre, les Comédiens en mirent un autre à sa place; & nous l'eûmes bientôt avec nous. M. *Arnold* le reçut avec beaucoup de politesse, & moi avec mes transports ordinaires; car je n'ai jamais pu contrefaire le ressentiment. Miss *Wilmot* le reçut avec un air d'indifférence affectée; & je voyois qu'elle

s'étudioit à jouer ce rôle. Le trouble de son esprit ne paroissoit pas encore appaisé : elle lâchoit mille propos qui ressembloient à de la joie, & elle éclatoit ensuite de rire de son étourderie. De temps-en-temps elle donnoit un coup d'œil dans la glace, comme si elle eût été bien-aise de s'assurer du pouvoir irrésistible de sa beauté ; & souvent faisoit des questions, sans en écouter la réponse.

*Fin de la premiere Partie.*

# LE MINISTRE

*DE*

# WAKEFIELD.

*TOME SECOND.*

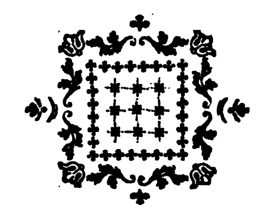
# LE MINISTRE
## *DE*
# WAKEFIELD,
## *HISTOIRE*
### SUPPOSÉE ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

---

*Sperate miseri, cavete felices.*

---

TOME SECOND.



*A LONDRES,*

*Et se trouve A PARIS,*

Chez { PISSOT, Libraire, quai de Conti.
DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXXVII.



# LE MINISTRE DE WAKEFIELD.

## CHAPITRE PREMIER.

*Histoire d'un Vagabond Philosophe, qui court après la nouveauté, & qui perd le contentement.*

APRÈS le souper, Madame *Arnold* offrit poliment à mon fils d'envoyer deux de ses gens chercher son bagage. Il la remercia d'abord de son offre. Mais comme elle insista, il fut obligé de lui avouer qu'un bâton & un sac de voyage étoient tout le mobilier qu'il possédoit sur la terre. Oui, mon fils, m'écriai-je, tu m'as quitté pauvre, & tu reviens pauvre; mais du moins tu as beaucoup vu le monde. Oui, mon pere, répondit-il; mais courir après la fortune n'est pas le moyen de l'attraper; & ma foi, depuis quelque temps, j'ai aban-

donné ma pourſuite. Je crois, dit Madame *Arnold*, que le récit de vos aventures ſeroit amuſant. J'en ai entendu ſouvent raconter la premiere partie par ma niece; mais ſi vous vouliez nous favoriſer du reſte, la compagnie vous auroit beaucoup d'obligation. „ Madame, reprit mon fils, „ je puis vous aſſurer que le plaiſir que „ vous aurez à entendre mon hiſtoire „ ne ſera pas à moitié auſſi grand que „ ma vanité à la raconter. Cependant je „ ne puis vous promettre d'aventures; „ car j'ai plus vu que fait. Le premier „ malheur de ma vie que vous connoiſ„ ſez fut grand : mais s'il m'affligea, il „ ne m'abattit point. Perſonne n'eut ja„ mais une plus heureuſe diſpoſition à „ ſe flatter d'eſpérances que moi. Moins „ je trouvai la fortune favorable alors, „ plus j'eſpérai qu'elle me récompenſe„ roit dans un autre temps; & comme „ j'étois au plus bas de ſa roue, une „ nouvelle révolution ne pouvoit que „ m'élever. Je me mis donc en route „ pour Londres par un beau jour, ſans „ inquiétude pour le lendemain, mais „ joyeux comme les oiſeaux qui chan„ toient ſur mon chemin. Je prenois cou„ rage en réfléchiſſant que Londres étoit „ la vraie place où les talents de toute „ eſpece pouvoient être connus & ré„ compenſés.

„ En arrivant à la ville, mon premier ſoin fut de remettre votre lettre de re-

commandation à notre cousin que je trouvai n'être pas en beaucoup meilleure situation que moi. Mon premier plan, comme vous vous le rappellez, étoit d'être précepteur dans une école, & je lui demandai son avis là-dessus. Notre cousin reçut ma proposition avec un rire sardonique. Oui, ma foi, dit-il, voilà une jolie carriere à laquelle on vous a destiné. J'ai *été* moi-même Précepteur dans une pension, & je veux être pendu si je n'eusse pas mieux aimé vivre sous la garde d'un géolier à Newgate (1). Je me levois de bonne heure & me couchois tard. Le maître me regardoit avec hauteur, la maîtresse me haïssoit, parce que je n'étois pas beau garçon ; les enfants me faisoient enrager à la maison, & je n'avois pas la liberté de sortir pour aller chercher des civilités dehors. Mais êtes-vous sûr que vous soyez propre pour entrer dans une école? Voyons un peu. Savez-vous mettre la main à tout?... Non.... En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Savez-vous accommoder les cheveux des enfants?... Non... En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Avez-vous eu la petite-vérole?... Non... En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Pouvez-vous coucher trois dans un lit?... Non.... En ce cas, vous n'ê-

(1) C'est une prison de Londres, comme le grand Châtelet à Paris.

tes pas bon pour une pension. Avez-vous bon appetit ? . . . Oui. . . En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Non, mon cher cousin, si vous voulez une profession jolie & aisée, mettez-vous en apprentissage pour sept ans chez un Coutelier pour tourner sa roue, mais fuyez une pension. Cependant, continua-t-il, je vois que vous êtes un garçon qui avez des sentiments & de la science ; voudriez-vous, à mon exemple, devenir Auteur ? Vous avez lu sans doute dans vos livres que des gens de génie sont morts de faim à ce métier ; mais aujourd'hui je vous ferai voir quarante sots dans la ville qui en vivent, & qui s'y enrichissent. Ce sont tous d'honnêtes lourdauts qui vont tout doucement & tout uniment leur chemin ; qui écrivent sur l'Histoire, la Politique, & qu'on loue ; qui, s'ils avoient été faits savetiers, auroient toute leur vie raccommodé des souliers sans qu'ils en eussent jamais fait ".

„ Voyant que le métier de Précepteur dans une pension n'étoit pas fort honorable, je me résolus d'accepter la proposition de mon cousin ; & ayant le plus grand respect pour la littérature, je saluai avec vénération la fameuse Grubstreet (1).

(1) Grubstreet est une rue de Londres dans un pauvre quartier, où les logements & les auberges étant à meilleur marché, on suppose que tous les pauvres Auteurs demeurent.

Plein d'idées brillantes, je m'imaginois que j'allois marcher sur les pas des Dryden & des Otways. Dans le fait, je considérai la Déesse de ce pays comme une mere par excellence; car quoique le commerce du monde puisse former le bon sens, la pauvreté que la Déesse distribue à ses suivants éleve le génie. Plein de ces réflexions, je me mis à l'œuvre; & considérant qu'il restoit les meilleures choses du monde à dire du côté faux, je résolus de faire un livre qui fût tout-à-fait neuf. J'habillai donc trois paradoxes avec vraisemblance. Mes propositions étoient fausses sans doutes, mais elles étoient neuves. Les diamants réels de la vérité sont une marchandise qu'on a si souvent importée, que je n'avois de ressource que dans l'importation de quelque chose de brillant qui, vu à une certaine distance, leur ressemblât. Quelle importance, quand j'y pense, étoit perchée sur ma plume pendant que j'écrivois! Je ne doutois point que tout le monde littéraire ne s'élevât contre mon systême; mais j'étois préparé à tenir tête au monde littéraire. Semblable au porc-épic qui se roule sur lui-même, présentant ses piquants pour défense, j'avois ma plume aiguisée contre tout assaillant ".

Bien, mon enfant, m'écriai-je, & quel sujet traitas-tu? J'espere que tu n'oublias pas l'importance de la matiere du second mariage des Ecclésiastiques. Mais je t'in-

terromps. Continue. Tu publias donc tes paradoxes; & que dirent les gens de lettres à tes paradoxes?

„ Hélas, répondit mon fils! le monde littéraire ne dit rien à mes paradoxes. Rien du tout. Chacun d'eux étoit occupé à se louer lui & ses amis, ou à critiquer ses ennemis; & malheureusement je n'avois ni amis ni ennemis. J'éprouvai la plus cruelle de toutes les mortifications, le mépris ".

„ Etant un jour dans un caffé à réfléchir sur le sort de mes paradoxes, un petit homme entra dans la salle, se plaça à une table devant moi, & après quelques instants de conversation, s'étant apperçu que j'étois lettré, il tira de sa poche un paquet de Prospectus, me priant de souscrire pour une nouvelle édition qu'il alloit donner de Properce avec des notes. Sa demande produisit nécessairement ma réponse, qui fut que je n'avois point d'argent; & cet aveu de ma part le conduisit à s'informer quelle étoit la nature de mes espérances. Voyant par ma réponse qu'elles n'étoient pas plus grandes que ma bourse n'étoit pleine: Je vois bien, me dit-il, que vous ne connoissez pas la ville; je vais vous donner quelques instructions là-dessus. Regardez ces Prospectus. Par leur moyen, j'ai subsisté fort à mon aise pendant douze années. Dès l'instant qu'un Seigneur revient de ses voyages, qu'un riche Créole arrive de la Jamaïque,

ou une riche Douairiere de sa Province, je leur propose de souscrire. J'assiege d'abord leur cœur par des flatteries ; & quand par ce moyen la breche est faite, je l'attaque avec mes Prospectus. S'ils souscrivent sans difficulté d'abord, alors je renouvelle mes sollicitations pour la permission de leur dédier l'ouvrage. Si je l'obtiens, je leur demande celle de faire graver leurs armes en tête de l'Epître dédicatoire. Ainsi, continua-t-il, je vis aux dépens de la vanité, & je m'en moque. Mais entre nous, je commence à être trop connu, je serois bien-aise que vous vous prêtassiez à m'obliger. Un Seigneur de distinction vient de revenir justement d'Italie. Son portier connoît ma figure ; mais comme il ne connoît point la vôtre, si vous voulez vous charger d'aller porter cette piece de vers, je suis sûr que vous réussirez, & nous partagerons le profit ".

Dieu me bénisse, m'écriai-je, *Georges*, est-ce là l'emploi de nos Poëtes à présent ? Des gens d'un talent supérieur s'abaissent à ces indignités ! Peuvent-ils déshonorer si honteusement la profession en faisant un vil trafic de louanges pour du pain ?

„ Oh non mon pere, me répondit-il, un vrai Poëte ne s'abaisse jamais si bas ; car où il y a du génie, il y a de l'orgueil. Les hommes que je vous dépeins sont les mendiants de la rime. Un véritable Poëte, en même-temps qu'il méprise toutes les difficultés pour acquérir de la gloire, est

poltron pour souffrir le mépris; & il n'y a que les gens indignes d'être protégés qui se soumettent à demander de la protection ".

„ Ayant le cœur trop haut pour m'avilir à ces indignités, & la fortune trop basse pour hasarder un second effort pour la gloire, je fus obligé de prendre un parti mitoyen, & d'écrire pour avoir du pain. Mais je n'avois pas les qualités nécessaires pour une profession où l'adresse seule assure le succès. Je ne pouvois réprimer ma passion secrete pour la louange; en sorte que j'employois à faire des efforts pour écrire bien, ce qui tient peu de place, un temps qui auroit été plus utilement employé à écrire médiocrement, mais beaucoup. Mes petits ouvrages ne se remarquerent pas au milieu de la foule des écrits périodiques. Le public avoit des occupations trop importantes, pour s'amuser à remarquer l'aisance & l'agréable simplicité de mon style; & l'harmonie de mes périodes fut ensévelie dans l'oubli. Mes Essais moururent avec les Essais sur la liberté, les Contes Orientaux, & les Remedes pour la morsure des chiens enragés; pendant que l'*ami de lui-même*, l'*ami de la vérité*, l'*ami de la liberté*, l'*ami de l'humanité* (1), écrivoient

(1) Ce sont des noms imposants que tous les Ecrivains politiques, qui inserent des lettres dans les papiers publics, prennent ordinairement.

mieux que moi parce qu'ils écrivoient plus vîte ".

„ Je commençai donc à n'avoir pour compagnie que des Auteurs négligés, comme moi, qui se louoient, se plaignoient & se méprisoient les uns les autres. La satisfaction que nous causoient les écrits de tout Auteur que le public estimoit, étoit en raison inverse de leur mérite. L'esprit des autres ne pouvoit plus me plaire. Le malheur de mes paradoxes avoit entiérement tari cette source de contentement pour moi. Je ne pouvois ni lire, ni écrire d'une façon qui me plût; car la supériorité dans un autre étoit l'objet de mon aversion, & écrire étoit mon métier ".

„ Au milieu de ces sombres réflexions, étant un jour assis sur un banc dans le Parc Saint-James, un jeune homme de bonne famille, que j'avois connu à l'Université, m'aborda : nous nous saluâmes l'un l'autre en hésitant, lui presque honteux d'être connu de quelqu'un aussi mal mis que je l'étois, & moi craignant d'être méprisé. Mes craintes s'évanouirent bientôt ; car je trouvai qu'au fond *Edward Tornhill* étoit un bon garçon ".

Que dis-tu, *Georges*, m'écriai-je en l'interrompant : *Tornhill*, tu le nommes ! Ce ne peut être certainement que notre Seigneur. Ah ! s'écria Madame *Arnold*, est-ce que vous êtes si voisin de M. *Tornhill* ? Il a été long-temps ami de notre

famille, & nous attendons dans peu une visite de lui.

„ Le premier soin de mon ami, continua mon fils, fut de changer ma décoration par un bel habit qu'il me donna; ensuite je fus admis à sa table sur le pied d'un demi-ami, d'un demi-favori. Mon emploi étoit de l'accompagner aux ventes publiques, de l'entretenir gai pendant qu'on faisoit son portrait, de prendre la gauche dans son carrosse quand il n'y avoit point d'autre compagnie, & de l'aider à faire la débauche quand il étoit en humeur libertine. Outre cela, j'avois cent autres petites occupations dans la famille. J'avois beaucoup de petites choses à faire sans qu'on me l'ordonnât; d'être muni d'un tirebouchon pour le lui présenter, de tenir en son nom les enfants de ses domestiques, de chanter quand on me le demandoit, d'être toujours gai, toujours humble, & content si je le pouvois ".

„ Je n'étois cependant pas sans rival dans ce poste honorable. Un Capitaine de marine, que la nature sembloit avoir formé pour une pareille place, me disputoit l'affection de mon protecteur. Sa mere avoit été blanchisseuse d'un homme de qualité, & par ce moyen il avoit acquis de bonne heure du goût pour les intrigues amoureuses & la généalogie. Comme cet homme faisoit l'unique occupation de sa vie de s'introduire dans la connoissance de Seigneurs, quoique plusieurs

l'euffent éconduit, à caufe de fa ftupidité, d'autres permettoient fes affiduités, parce qu'ils étoient auffi fots que lui. La flatterie étant fa profeffion, il la pratiquoit avec une aifance inconcevable, & en même-temps que chaque jour le defir d'être flatté croiffoit chez mon Patron, la connoiffance que j'acquérois chaque jour de fes défauts me dégoûtoit de le louer. J'étois donc fur le point d'abandonner tout-à-fait le champ de bataille au Capitaine, quand il fe préfenta une occafion où mon ami prétendu eut befoin de mon fecours. Il ne s'agiffoit de rien moins que de me battre pour lui contre un Gentilhomme avec la fœur duquel on prétendoit qu'il en avoit mal agi. J'acceptai fans difficulté la commiffion; & quoique je voie que ma conduite vous déplaife, je crus que je devois cela à l'amitié de ne pas le refufer. Je me battis donc, je défarmai mon adverfaire, & j'eus bientôt après la fatisfaction de découvrir que la Dame infultée n'étoit qu'une femme du monde, & celui contre qui je m'étois battu, un efcroc qui vivoit avec elle. Les affurances de la reconnoiffance la plus vive me furent prodiguées pour le fervice que je venois de rendre; mais comme mon Patron devoit quitter la ville dans peu de jours, il ne trouva d'autre moyens de m'être utile, que de me recommander à fon oncle Sir *William Tornhill*, & à un autre grand

Seigneur qui avoit une place dans le Gouvernement. Quand il fut parti, je n'eus rien de plus preſſé que d'aller porter ma lettre de recommandation à ſon oncle. C'étoit un homme qui paſſoit pour poſſéder toutes les vertus, & qui cependant étoit juſte. Ses gens me reçurent de l'air le plus honnête; car on voit toujours dans la réception des domeſtiques le caractere du maître. On m'introduiſit dans une grande ſalle où Sir *William Tornhill* vint bientôt me trouver. Je lui préſentai ma lettre qu'il lut; & après avoir réfléchi pendant quelques minutes : Quels ſont, Monſieur, me dit-il, les ſervices que vous avez rendus à mon parent pour mériter qu'il vous recommande ſi chaudement ? Mais je crois, Monſieur, deviner votre mérite auprès de lui. Vous vous ſerez battu pour lui, & vous attendez que je vous récompenſe pour avoir été l'inſtrument de ſes vices. Je ſouhaite de tout mon cœur que le refus que vous éprouvez de moi puiſſe être pour vous une punition de votre faute; mais plutôt je ſouhaite qu'il puiſſe vous conduire au repentir.... Je ſouffris avec patience la rudeſſe de ce traitement, parce que je ſentois qu'il étoit juſte. Ma ſeule reſſource fut donc alors dans ma lettre pour l'homme en place. Comme les portes des Grands ſont preſque toujours aſſiégées par une troupe de gens prêts à les importuner de demandes ridicules, il me

fut aſſez difficile d'être admis à lui parler. Cependant après avoir dépenſé la moitié de ma fortune, qui n'étoit pas conſidérable, à faire des préſents aux valets, on m'introduiſit dans une ſalle ſpacieuſe pour attendre que l'on eût porté ma lettre à Monſeigneur. J'eus le temps, avant que la réponſe vînt, de conſidérer l'appartement où j'étois. Tout étoit grand & de bon goût. Les peintures, la dorure, les meubles, me pétrifioient d'admiration, & m'inſpiroient les idées les plus grandes du maître. Ah! me diſois-je à moi-même, combien doit être grand celui qui poſſede toutes ces choſes; qui a dans ſa tête les affaires de l'Etat, & dans ſa maiſon la moitié des richeſſes du Royaume! Certainement la profondeur de ſon génie doit être immenſe. Pendant ces ſublimes réflexions, j'entendis quelqu'un s'avancer peſamment. Ah! me dis-je, voilà le grand homme lui-même. Non, ce n'étoit qu'une fille-de-chambre. Bientôt après j'entendis de nouveau marcher; ceci doit être lui. Non, ce n'étoit que le valet-de-chambre du grand homme. A la fin, ſa Grandeur parut elle-même... Eſt-ce vous, me dit-il, qui êtes le porteur de cette lettre? Je répondis en inclinant... Ah, dit-il, elle m'inſtruit que... oui... eh bien!... A cet inſtant même un domeſtique lui remit une carte, &, ſans faire davantage attention à moi, il ſortit de la ſalle, me laiſſant réflechir à

mon aise sur mon malheur. Je ne le vis plus jusqu'à ce qu'un laquais me dit que sa Grandeur descendoit pour monter en carrosse. Je courus aussi-tôt en-bas, & je joignis ma voix à celle de deux ou trois autres personnes qui étoient là comme moi pour demander des graces. Mais sa Grandeur alloit trop vîte pour nous, & gagnoit son carrosse à grandes enjambées, de maniere que je fus obligé d'élever ma voix le plus que je pus pour savoir si j'obtiendrois une réponse. Pendant ce temps, il étoit dans son carrosse, & il murmura à demi-voix une réponse dont j'entendis une moitié; l'autre moitié fut emportée par le bruit des roues de la voiture. Je restai quelque temps le col tendu dans la posture d'un homme qui prête l'oreille pour tâcher de saisir des sons, jusqu'à ce que regardant autour de moi, je me trouvai seul à la porte de sa Grandeur ".

„ Ma patience étoit épuisée. Désespéré de tous les affronts que j'éprouvois, j'étois déterminé à me précipiter, & il ne me manquoit qu'un précipice pour m'y jetter la tête la premiere. Je me considérois comme un de ces meubles de rebut que la nature avoit jetté dans son garde-meuble, pour y périr dans l'oubli & dans l'obscurité. Il me restoit cependant une demi-guinée, & je pensois que la fortune ne pourroit pas m'en priver. Mais pour m'en assurer, je résolus d'aller à l'instant

même la dépenser pendant que je l'avois, & de m'en remettre ensuite au hasard pour le reste. Comme je marchois dans cette résolution, le bureau d'adresse de M. *Cripse* qui se trouvoit sur mon chemin, sembla m'inviter à y entrer. Dans ce bureau, M. *Cripse* offre obligeamment à tous les sujets de Sa Majesté une récompense de trente livres par an, pour laquelle ils donnent en échange leur liberté & la permission qu'on les transporte en Amérique comme esclaves. Je me trouvai heureux de trouver une place où je pouvois noyer mes craintes dans le désespoir. J'entrai donc dans sa caverne; car on peut l'appeller ainsi, étant obscure, humide & sale. Là, je trouvai un nombre de malheureux, tous dans un état semblable au mien, attendant l'arrivée de M. *Cripse*, & présentant un tableau frappant de l'impatience Angloise. Leurs ames hautaines brouillées avec la fortune, déchargeoient ses injustices sur leurs propres cœurs. M. *Cripse* descendit enfin, & tous les murmures cesserent. Il daigna me regarder avec une distinction particuliere, & il fut le premier homme qui, depuis un mois, m'eût parlé avec un air souriant. Après quelques questions, il trouva que j'étois propre pour tout au monde. Après avoir réfléchi un peu sur les moyens de m'occuper, il se frappa le front, comme s'il venoit de penser qu'il étoit question alors

d'une ambassade que le Synode de Pensilvanie devoit envoyer aux Indiens Chiachas, & il m'assura qu'il s'employeroit pour me procurer la place de Secretaire de cette ambassade. Je savois en moi-même que mon homme mentoit, & cependant sa promesse me fit plaisir, par la raison qu'elle étoit magnifique. Je partageai donc ma demi-guinée, une moitié alla tenir compagnie à ses trente mille livres sterlings de fortune, & avec l'autre, je résolus d'entrer dans la premiere taverne pour me rendre plus heureux que lui ".

„ Comme je sortois avec cette résolution, je rencontrai à la porte un Capitaine de Vaisseau que j'avois connu autrefois légérement, & il consentit de me tenir compagnie à vuider une jatte de punch. Comme je n'ai jamais déguisé ma situation, il m'assura que j'étois au bord de ma ruine, en écoutant les promesses du maître du bureau d'adresse; qu'il n'avoit d'autre dessein que de me vendre pour les plantations. Mais, continua-t-il, je crois que vous pourriez, sans aller si loin, trouver moyen de gagner aisément votre vie. Croyez-moi : je fais voile demain pour Amsterdam. Que ne venez-vous à bord comme passager ? Tout ce que vous avez à faire en débarquant, est d'enseigner l'Anglois aux Hollandois, & je vous assure que vous ne manquerez pas d'écoliers & d'argent. Je suppose, ajouta-t-il, que vous entendez l'Anglois,

ou bien le diable s'en feroit mêlé. Je l'affurai que pour cela il pouvoit en être fûr; mais je lui témoignai quelque doute de favoir fi les Hollandois étoient curieux d'apprendre l'Anglois. Il m'affura avec un ferment, qu'ils aimoient la langue Angloife à la folie, & fur fa parole, je m'embarquai le lendemain pour aller enfeigner l'Anglois en Hollande. Le vent fut bon : notre voyage fut court ; & après avoir payé mon paffage avec la moitié de mes effets, je me trouvai comme un étranger tombé des nues dans une des principales villes d'Hollande. Dans mon état, je ne voulois pas laiffer paffer de temps fans enfeigner. Je m'adreffai donc à deux ou trois des gens qui paffoient, dont l'apparence me parut promettre davantage : mais il étoit impoffible que nous nous entendiffions l'un l'autre. Ce ne fut qu'alors que je fongeai que pour apprendre l'Anglois à des Hollandois, il falloit d'abord qu'ils m'appriffent le Hollandois. Je fus furpris moi-même comment j'avois pu manquer de faire une réflexion fi fimple; mais il eft certain que je ne l'avois pas faite ".

„ Ce projet ainfi évanoui, j'eus quelque envie de me rembarquer tout de fuite pour retourner en Angleterre : mais m'étant rencontré en compagnie avec un étudiant Irlandois, notre converfation tourna fur des fujets de littérature ; car je vous obferverai en paffant que j'oubliois

toujours ma misere quand je trouvois occasion de m'entretenir de ces matieres. Il m'apprit que dans l'Université où il étudioit, il n'y avoit pas deux hommes qui entendissent le Grec : cela me surprit. Je pris à l'instant la résolution d'aller à Louvain, & d'y gagner ma vie à enseigner le Grec. Je fus encouragé dans mon projet par mon camarade, qui me fit entendre que je pouvois faire ma fortune à ce métier ".

„ Je me mis en route le lendemain matin, plein d'espérance : chaque jour voyoit diminuer le fardeau de mes nippes comme le panier de pain d'Esope; car je les donnois en payement pour mon logement à mesure que je voyageois. Quand j'arrivai à Louvain, je ne voulus point aller faire ma cour aux Professeurs inférieurs, mais je pris le parti d'aller tout droit offrir mes talents au Principal lui-même. J'y allai; je fus admis à lui parler, & je lui offris mes services comme maître en langue Grecque, dont j'avois appris qu'on manquoit dans son Université. Le Principal parut d'abord douter de mes talents; mais j'offris de l'en convaincre sur-le-champ en traduisant devant lui en Latin une page de tel Auteur Grec qu'il voudroit choisir. Comme il vit que cela étoit sérieux, il me parla en ces termes : Vous voyez, jeune homme, que je n'ai jamais appris le Grec, & je ne vois pas que j'en aie jamais eu besoin.

J'ai eu le bonnet & la robe de Docteur ſans Grec. J'ai dix mille florins par an ſans Grec. Je bois & je mange bien ſans Grec. Enfin, je ne ſais point le Grec, & je ne crois pas qu'il ſerve à rien ".

„ J'étois alors trop loin de chez moi pour ſonger à retourner, ainſi je réſolus d'avancer. Je ſavois un peu de muſique; j'avois une voix paſſable; & de ce qui avoit fait autrefois mon amuſement, j'en fis un moyen de me procurer ma ſubſiſtance. Je traverſai la partie de la Flandre où les payſans ſont aſſez pauvres pour être joyeux; car j'ai toujours remarqué qu'ils étoient gais en proportion qu'ils étoient plus malheureux. Quand j'approchois de la maiſon d'un payſan à la chûte du jour, je jouois un de mes airs les plus gais, & cela me procuroit non-ſeulement un logement pour la nuit, mais de quoi vivre pour le lendemain. J'eſſayai une fois ou deux de jouer pour des gens comme il faut; mais ils trouvoient que je jouois horriblement, & ne me donnerent jamais la moindre bagatelle : cela me paroiſſoit d'autant plus extraordinaire, que quand je jouois autrefois en compagnie pour mon ſeul plaiſir, mon exécution ne manquoit jamais de ravir l'aſſemblée, ſur-tout les Dames; mais comme c'étoit alors ma ſeule reſſource pour vivre, on la trouvoit miſérable; ce qui prouve combien le monde eſt diſpoſé à eſtimer bas les talents par leſquels un homme gagne ſa vie ".

„ J'arrivai de cette maniere à Paris, sans autre dessein que de voir la ville, & de m'en retourner. Le peuple de Paris aime beaucoup mieux les étrangers qui ont de l'argent que ceux qui ont de l'esprit. Comme je n'avois ni l'un ni l'autre, vous pouvez bien imaginer que je ne fus pas fort bien accueilli. Après m'être promené dans la ville quatre ou cinq jours, & avoir vu les meilleures maisons par les dehors, je me préparois à quitter cette ville où l'hospitalité est vénale, quand, passant dans une des principales rues, je rencontrai notre cousin à qui vous m'aviez recommandé. Sa rencontre me fit beaucoup de plaisir, & la mienne, je crois, ne lui fit pas de peine. Il s'informa des motifs qui m'avoient amené à Paris, & m'apprit que son occupation actuelle en cette ville étoit de ramasser des tableaux, des médailles, des gravures, & des antiques de toute espece, pour un particulier de Londres, qui venoit d'acquérir tout d'un coup une grande fortune & du goût. Je fus d'autant plus surpris de voir mon cousin choisi pour cet emploi, que lui-même m'avoit assuré plusieurs fois qu'il ne s'entendoit point du tout dans ces matieres. Sur ce que je lui demandai comment il avoit fait pour devenir connoisseur en si peu de temps, il m'assura qu'il n'y avoit rien de plus aisé; que tout le secret consistoit en deux regles : l'une de faire toujours l'observation que le tableau auroit pu être

meilleur ſi le Peintre avoit pris plus de peine ; l'autre de louer les ouvrages de Pietro Perugino. Mais, me dit-il, comme je vous ai appris autrefois à être Auteur à Londres, je veux vous apprendre l'art d'acheter des tableaux à Paris ".

„ J'acceptai de bon cœur ſa propoſition, parce que c'étoit un moyen de vivre, & que tout ce que je cherchois étoit de vivre. J'allai donc chez lui, & je me mis mieux par ſon ſecours, & je l'accompagnai aux ventes de tableaux où l'on attendoit des Anglois pour acheteurs. Je ne fus pas peu ſurpris de le voir connu des gens du plus beau monde, qui s'en rapportoient à ſon jugement ſur chaque tableau & chaque médaille comme à un guide infaillible & au modele du goût. Il tiroit bon parti de ma préſence dans ces occaſions ; car quand on lui demandoit ſon avis, il me tiroit gravement à l'écart, il me demandoit le mien, levoit les épaules, regardoit avec fineſſe, retournoit & aſſuroit la compagnie qu'il ne pouvoit donner ſon opinion ſur une affaire de cette importance. Cependant il ſe trouvoit des occaſions où il falloit montrer plus d'impudence. Je me reſſouviens de l'avoir vu, après avoir dit que la peinture d'un tableau n'étoit pas aſſez moëlleuſe, prendre d'un air aſſuré une broſſe & du vernis brun qui ſe trouvoient là par haſard, en frotter tranquillement la piece devant la compagnie, & demander enſuite ſi les

teintes n'avoient pas gagné par l'opération ".

„ Quand il eut fini sa commission à Paris, il m'y laissa fortement recommandé à plusieurs personnes de distinction, comme un homme fort propre à servir de Gouverneur à un jeune homme dans ses voyages, & je fus quelque temps après employé en cette qualité par un Anglois qui avoit amené son pupille à Paris, pour l'envoyer de-là faire son tour de l'Europe. Je fus donc choisi Gouverneur du jeune homme, sous la condition qu'il se gouverneroit toujours à sa fantaisie. Mon pupille, en effet, entendoit bien mieux que moi l'art de ménager l'argent. Il étoit l'héritier d'un bien de deux cents mille livres sterlings, qu'un oncle, mort dans les Indes orientales, lui avoit laissé; & ses tuteurs, pour le mettre en état de gouverner sa fortune, l'avoient mis apprentif chez un Procureur: aussi l'avarice étoit sa passion dominante. Toutes ses informations en route rouloient sur les moyens d'épargner l'argent, de voyager à moins de fraix, & de savoir où il pourroit acheter quelques marchandises sur lesquelles il y eût du bénéfice à faire en les revendant à Londres. Il avoit assez de goût pour voir les curiosités qui se trouvoient sur le chemin, qu'on pouvoit voir pour rien; mais s'il falloit payer quelque chose pour les voir, il assuroit ordinairement qu'il avoit entendu dire que cela ne valoit pas la peine d'être vu. Il

ne payoit jamais un mémoire ſans faire l'obſervation combien la dépenſe étoit prodigieuſe en voyageant, & cependant il n'avoit pas encore vingt-un ans. Quand nous fûmes à Livourne, en nous promenant ſur le port, il s'informa combien coûtoit le paſſage de-là en Angleterre par mer. Ayant ſu que ce n'étoit qu'une bagatelle en comparaiſon de la dépenſe du voyage par terre, il ne put réſiſter à la tentation. Il me paya donc la petite portion d'appointements qui m'étoit due, me quitta, & s'embarqua pour Londres avec un ſeul domeſtique ".

„ Je me trouvai donc encore une fois abandonné au milieu du monde ſans reſſource; mais j'y étois alors accoutumé. Mon talent pour la muſique ne pouvoit me ſervir à rien dans un pays où le moindre payſan étoit meilleur muſicien que moi; mais j'avois acquis alors un autre talent, qui pouvoit me ſervir auſſi-bien: c'étoit de l'habileté à diſputer. Dans toutes les Univerſités étrangeres & dans les Couvents, il y a de certains jours où l'on ſoutient des theſes philoſophiques contre tout venant; & ſi le diſputant montre quelque adreſſe, il reçoit un petit préſent en argent, un dîner & un lit pour la nuit. Ce fut ainſi que je fis ma route d'Italie en Angleterre, allant de ville en ville, examinant les hommes de plus près, & je puis dire que j'ai vu les deux côtés du tableau. Mes remarques cependant ne fu-

rent pas en grand nombre. J'ai vu que les Monarchies étoient le meilleur gouvernement pour les pauvres, & les Républiques pour les riches. J'ai vu que dans tout pays, la richeſſe étoit un nom qui remplace celui de liberté, & qu'il n'y a pas d'homme ſi ami de la liberté qui ne voulût ſoumettre la volonté de quelques individus à la ſienne ".

„ A mon arrivée en Angleterre, mon deſſein étoit d'abord de vous préſenter mes reſpects, enſuite de m'engager comme volontaire pour la premiere expédition qui ſe rencontreroit; mais dans ma route, ma réſolution changea par la rencontre d'une ancienne connoiſſance que je retrouvai, qui étoit membre d'une troupe de comédiens qui alloient faire une campagne pendant l'été dans la Province. La troupe ne parut pas éloignée de m'admettre : tous les Acteurs cependant m'avertirent de l'importance de mon entrepriſe; que le public étoit un monſtre à pluſieurs têtes, & qu'il en falloit avoir une bonne pour lui plaire; que ce n'étoit pas l'affaire d'un jour que d'apprendre à jouer, & que ſans quelques mouvements d'épaules que la tradition conſervoit, & dont on uſoit ſur le théâtre, ſeulement depuis cent ans, je ne pourrois jamais prétendre à plaire. Une autre difficulté fut de me fixer des rôles, parce que preſque tous étoient retenus. On me promena donc de rôles en rôles pendant quelque temps, juſqu'à

jusqu'à ce qu'enfin on se fût décidé pour celui d'*Horatio*, que la présence de la compagnie m'a heureusement empêché de jouer ".

---

## CHAPITRE II.

*L'amitié ne subsiste pas long-temps entre les vicieux : elle ne dure qu'autant qu'ils y trouvent leur satisfaction réciproque.*

Le récit de l'histoire de mon fils étoit trop long pour avoir été fait en une fois. La premiere partie avoit été racontée le soir, & la seconde s'achevoit après le dîner du lendemain, quand la vue de l'équipage de M. *Tornhill* à la porte, parut suspendre la satisfaction générale. Le Sommelier, qui étoit alors devenu mon ami, me dit à l'oreille que le Chevalier avoit déja fait quelques ouvertures de mariage avec Mademoiselle *Wilmot*, & que l'oncle & la tante de la Demoiselle sembloient fort approuver la proposition. M. *Tornhill*, en entrant, paru se reculer en nous appercevant moi & mon fils; mais j'imputai son mouvement plutôt à la surprise qu'au mécontentement de nous voir. Cependant, quand nous nous avançâmes pour le saluer, il nous rendit nos complipliments avec l'air de la plus grande candeur, & après quelques minutes, sa pré-

ſence ne parut plus qu'augmenter la gaieté générale.

Après le thé, il me tira à l'écart pour me demander des nouvelles de ma fille. Sur ce que je lui appris que mes recherches avoient été vaines, il parut extrêmement ſurpris, ajoutant que depuis mon départ, il avoit été ſouvent chez moi pour conſoler le reſte de ma famille, & qu'il l'avoit laiſſée en fort bonne ſanté. Il me demanda enſuite ſi j'avois fait part de mon infortune à Mademoiſelle *Wilmot* & à mon fils : lui ayant répondu que je ne l'avois pas encore fait, il loua beaucoup ma prudence & ma modération, & me conſeilla très-fort de leur en faire un ſecret; „ car après tout, dit-il, cela ne „ peut ſervir qu'à divulguer ſon déshon- „ neur, & Miſs *Olivia* peut n'être pas ſi „ coupable qu'on l'imagine ". Nous fûmes alors interrompus par un domeſtique qui vint avertir le Chevalier qu'on le ſouhaitoit pour danſer des contredanſes. Il me quitta donc, & je demeurai tout-à-fait pénétré de la part qu'il paroiſſoit prendre à mes chagrins. Ses aſſiduités auprès de Mademoiſelle *Wilmot* étoient cependant trop remarquables pour qu'on pût s'y méprendre; cependant elle ne paroiſſoit pas en être fort ſatisfaite, & ſembloit les ſouffrir plutôt par complaiſance pour les volontés de ſa tante que par goût; j'avois même la ſatisfaction de la voir lancer à la dérobée ſur mon malheureux fils des

regards tendres, qui ne pouvoient avoir leur cauſe ni dans la fortune, ni dans les aſſiduités de celui-ci. La tranquillité apparente de M. *Tornhill* ne laiſſoit pas cependant de me ſurprendre. Il y avoit alors une ſemaine que nous reſtions dans cette maiſon ſur les inſtances réitérées de M. *Arnold* : mais plus la tendreſſe de Mademoiſelle *Wilmot* pour mon fils ſembloit augmenter, plus l'amitié de M. *Tornhill* pour lui ſembloit auſſi s'accroître.

Il nous avoit déja donné autrefois les aſſurances les plus obligeantes de s'employer de tout ſon pouvoir pour nous être utile; mais alors ſa générosité ne ſe borna plus à des promeſſes. La matinée du jour où je devois partir, M. *Tornhill* me vint trouver avec l'air de la ſatisfaction la plus réelle, pour m'apprendre ce qu'il avoit fait en faveur de ſon ami *George* : c'étoit de lui avoir procuré une place d'Enſeigne dans un régiment qui alloit dans les Indes, qui ne coûteroit que cent livres ſterlings, ayant par ſon crédit obtenu la diminution des deux cents autres. „ Ce ſervice, continua le Chevalier, eſt une „ bagatelle dont je ne veux d'autre ré- „ compenſe que le plaiſir d'avoir ſervi „ mon ami; & pour les cent livres ſter- „ lings, ſi vous n'êtes pas en état de „ les payer, je vous les avancerai, & „ vous me les rendrez à votre commo- „ dité ". Nous manquâmes d'expreſſions mon fils & moi pour exprimer notre reſ-

sentiment d'une si grande faveur; je lui donnai mon billet pour la somme, & je lui témoignai autant de reconnoissance que si j'eusse dû jamais ne la lui rendre.

*George* devoit partir le lendemain pour Londres, afin d'aller s'assurer de sa commission, suivant l'avis de son généreux patron, qui pensoit qu'il falloit user de la plus grande diligence, de peur que dans l'intervalle quelqu'un ne vînt faire des propositions plus avantageuses. Le lendemain matin donc, notre jeune Officier fut prêt à partir de fort bonne heure, & il sembloit le seul d'entre nous que ce départ n'affligeât pas. Ni les dangers & les fatigues auxquels il alloit s'exposer, ni la séparation d'avec ses amis, ni sa maîtresse (car alors Mademoiselle *Wilmot* l'aimoit visiblement) qu'il alloit quitter, n'abattoient son esprit. Après qu'il eut prit congé du reste de la compagnie, je lui donnai ce que j'avois, ma bénédiction : „ Actuel-
„ lement, mon enfant, m'écriai-je, tu
„ vas combatire pour ton pays. Ressou-
„ viens-toi avec quel courage ton brave
„ aïeul a combattu pour la personne sa-
„ crée du Roi, dans un temps où la fidé-
„ lité au Souverain étoit une vertu chez
„ les Anglois. Vas, mon enfant, ressem-
„ ble lui en tout, excepté dans ses mal-
„ heurs, si c'en fût un que de mourir
„ avec Mylord *Falkland*. Vas, mon fils,
„ si tu péris dans un combat, éloigné,
„ abandonné, sans être pleuré de ta fa-

„ mille qui t'aime, souviens-toi que les „ larmes les plus précieuses, sont celles „ que le Ciel répand sur le corps sans sé- „ pulture d'un brave guerrier ".

Le lendemain matin, je pris congé de la famille honnête qui avoit eu la complaisance de me retenir si long-temps, sans oublier de renouveller les témoignages de ma reconnoissance à M. *Tornhill* pour son dernier service. Je les laissai tous dans le bonheur que l'abondance peut procurer, & je pris le chemin de mon logis, désespérant de jamais retrouver ma fille, mais poussant au Ciel des soupirs qui lui demandoient son pardon. J'étois à la distance d'environ dix milles de chez moi, ayant loué un cheval pour m'y porter, parce que j'étois encore foible, & je me consolois par l'espérance de revoir bientôt ce que j'avois de plus cher au monde : mais la nuit venant, je m'arrêtai à une petite hôtellerie sur le bord du chemin, & je demandai à l'hôte sa compagnie pour boire une bouteille de vin. Nous nous assîmes au feu de sa cuisine qui étoit la meilleure chambre de la maison, & nous parlâmes politique & nouvelles du pays. Entr'autres choses, nous parlâmes du jeune Chevalier *Tornhill*, que l'hôte m'assura être aussi détesté, qu'un oncle qu'il avoit, & qui venoit quelquefois dans le pays, étoit chéri. Il me dit qu'il faisoit toute son étude de débaucher les filles de ceux qui l'admettoient chez eux, & qu'après en avoir joui

quinze jours ou trois semaines, il les quittoit sans leur donner la moindre récompense, abandonnées & sans ressource. Comme notre conversation en étoit là, la femme de l'hôte, qui étoit sortie pour aller chercher de la monnoie, rentra; & voyant que son mari jouissoit d'un plaisir qu'elle ne partageoit pas, elle lui demanda d'un ton de mauvaise humeur ce qu'il faisoit; à quoi il répondit ironiquement en buvant à sa santé: „ M. *Symmond*, lui dit-elle, vous me traitez fort mal, & je ne le souffrirai pas plus long-temps. Vous me laissez les trois quarts de l'ouvrage à faire, & l'autre quart ne se fait pas, tandis que vous ne faites autre chose que gobletter tout le jour à tout venant, pendant que moi, il ne me faudroit qu'une cuillerée de vin pour me guérir d'une fievre, & je n'en tâte jamais une goutte". Je m'apperçus de ce qu'elle vouloit dire; à l'instant je lui versai un verre qu'elle reçut en me faisant une révérence, & buvant à ma santé. „ Monsieur, reprit-elle ensuite, ce n'est pas par rapport au vin que je suis fâchée; mais peut-on être de bonne humeur quand tout va de travers dans une maison. S'il faut tourmenter les pratiques ou les hôtes pour avoir de l'argent, toute cette besogne est sur mon dos, & lui mangeroit plutôt ce verre que de se bouger pour le faire. Nous avons actuellement là-haut une jeune femme qui est venue loger ici, & je ne crois pas qu'elle

ait d'argent avec toute fa belle politeffe. Je fais bien que fon argent eft bien long à venir, & je voudrois qu'on l'y fît penfer. Que fignifie, reprit l'hôte, l'y faire penfer? fi fon argent eft lent à venir, il eft fûr... Je n'en fais rien, reprit la femme; mais ce que je fais, c'eft que voilà quinze jours qu'elle eft ici, & nous n'avons pas encore vu comment fon argent eft fait... Eh bien, ma femme, dit l'hôte, nous l'aurons en gros... En gros, reprit l'hôteffe, je fouhaite que nous l'ayons de quelque façon que ce foit, & je fuis réfolue que ce fera ce foir, ou bien je la fais décamper armes & bagage... Confidérez ma femme, dit l'hôte, que c'eft une femme de quelque chofe, & qu'elle mérite plus d'égards... Ah, pour cela, repliqua l'hôteffe, femme de quelque chofe ou de rien, noble ou roturiere, elle décampera, elle décampera. Les gens comme il faut peuvent être de fort honnêtes gens quand ils achetent & payent bien; mais pour moi, je n'en ai jamais vu grand profit venir à la maifon". En achevant ces mots, elle courut par un petit efcalier étroit qui montoit de la cuifine à une chambre au-deffus, & je m'apperçus bientôt, par l'élévation de fa voix & par l'aigreur de fes reproches, qu'il n'y avoit pas d'argent. Je pouvois entendre très-diftinctement ce qu'elle difoit. ,, Sors d'ici tout-à-l'heure, décampe à l'inftant, malheureufe, ou je te donnerai une touche dont tu te fentiras

plus de trois mois. Comment, affronteuse, venir se loger dans une honnête maison sans sou ni maille pour payer? Descends, te dis-je?... Oh, ma chere Dame, crioit la femme, ayez pitié de moi, ayez pitié pour une nuit d'une pauvre créature malheureuse; la mort vous délivrera bientôt de moi". Je reconnus à l'instant la voix de ma pauvre infortunée *Olivia*. Je volai à son secours, je l'arrachai des mains de l'hôtesse qui la traînoit par les cheveux le long de l'escalier, & je pris dans mes bras la chere malheureuse perdue. „ Sois la bien-venue, sois mille fois la bien-venue, ma chere, mon trésor, dans les bras de ton pauvre vieux pere. Quoique les vicieux t'abandonnent, il y a encore quelqu'un dans le monde qui ne t'oubliera jamais. Quand tu serois coupable de mille crimes, il te les pardonnera tous... Oh mon cher!... (pendant quelques minutes, elle n'en put pas dire davantage) mon cher papa, les Anges pouvoient-ils être plus doux? Comment puis-je mériter tant de bontés? Le traître, je le déteste, je me déteste moi-même d'être un sujet de honte à tant de bontés. Vous ne pouvez me pardonner; non, je sais que vous ne pouvez me pardonner... Si, mon enfant, je te pardonne de tout mon cœur: sois seulement repentante, & nous serons tous heureux; nous verrons encore des jours agréables, ma chere *Olivia*.... Ah! jamais, jamais, mon chere pere, le reste

de ma malheureuſe vie ne ſera qu'infâmie dehors, & honte à la maiſon. Mais, papa, vous paroiſſez plus pâle qu'à l'ordinaire. Pourrois-je en être la cauſe? ſûrement vous avez trop de ſageſſe pour vous punir vous-même de mes folies... Notre ſageſſe, *jeune enfant*, repliquai-je!... Ah! mon cher pere, pourquoi un nom ſi froid, s'écria ma fille, voilà la premiere fois que vous m'avez appellée ainſi... Je te demande pardon, repris-je, ma chere; mais je voulois te dire que la ſageſſe n'eſt qu'une foible défenſe contre le chagrin, quoiqu'à la fin, elle ſoit ſûre".

L'hôteſſe revint alors pour ſavoir ſi nous ne voulions pas avoir une chambre plus belle: j'y conſentis, & on nous mena dans une où nous pouvions nous entretenir plus librement. Après avoir parlé tendreſſe, juſqu'à ce que nous fuſſions plus tranquilles, je ne pus m'empêcher de lui demander compte des gradations par leſquelles elle étoit parvenue à ſa malheureuſe ſituation préſente. „ Ce perfide, me dit-elle, depuis le premier jour que je l'ai vu, m'a fait des propoſitions honnêtes, quoique ſecretes ".

„ C'eſt un perfide effectivement, m'écriai-je. Cependant je ſuis ſurpris qu'un homme d'autant de bon ſens, qui paroiſſoit avoir autant d'honneur que M. *Burchell*, puiſſe être coupable d'une telle baſſeſſe de propos délibéré, & de s'être introduit dans une maiſon pour la déshonorer ".

„ Mon cher papa, répondit ma fille, vous êtes dans une étrange méprise. M. *Burchell* n'a jamais cherché à me séduire : au contraire, il a saisi toutes les occasions de m'avertir en particulier des artifices de M. *Tornhill*, que je reconnois à présent être pire qu'il ne me le représentoit... M. *Tornhill*, m'écriai-je en l'interrompant, se peut-il faire?... Oui, mon cher pere, reprit-elle, c'est M. *Tornhill* qui m'a séduite, qui a employé les deux Dames, comme il les appelloit ; mais qui dans le fait, n'étoient que deux femmes de mauvaise vie, sans éducation & sans pitié, pour nous attirer à Londres. Leurs artifices, vous vous le rappellez, auroient réussi sans la lettre de M. *Burchell*, qui leur faisoit les reproches que nous nous sommes tous appliqués à nous-mêmes : comment il a pu réussir à détruire leur projet, c'est ce que j'ignore encore ; mais il a toujours été le plus zélé & le plus sincere de nos amis ".

„ Tu me surprends, ma chere, m'écriai-je ; mais je vois à présent que mes premiers soupçons de la bassesse de M. *Tornhill* n'étoient que trop bien fondés : il peut triompher impunément ; car il est riche, & nous sommes pauvres. Mais, dis-moi, mon enfant, il falloit sûrement que la tentation fût bien considérable, pour te faire ainsi oublier les impressions d'une aussi bonne éducation que celle

que tu as reçue, & les heureuses dispositions que tu avois à la vertu ".

„ En vérité, reprit-elle, mon cher pere, il doit son triomphe au desir que j'ai eu de le rendre heureux plutôt que moi-même. Je savois que la cérémonie de notre mariage, ayant été faite secrétement par un Prêtre papiste, n'étoit nullement valable, & que je n'avois que son honneur pour sûreté... Quoi! interrompis-je, vous êtes effectivement mariés par un Prêtre qui est dans les Ordres?... Oui, mon pere, nous le sommes, répondit ma fille, quoique nous ayons juré l'un & l'autre de cacher son nom... Eh bien donc, mon enfant, viens encore une fois dans mes bras, & tu y seras encore mille fois mieux venue qu'auparavant; car, actuellement tu es sa femme, sa femme légitime aux yeux de la Religion, & toutes les loix humaines, quand elles seroient écrites sur des tables de diamant, ne peuvent affoiblir la sainteté de ce lien sacré ".

„ Hélas! papa, reprit-elle, vous ne savez pas toutes ses infâmies. Il a déja été marié par le même Prêtre à six ou huit autres femmes qu'il a séduites & abandonnées comme moi ".

„ Est-ce ainsi, m'écriai-je? En ce cas, il faut faire pendre le Prêtre, & il faut que tu rendes plainte demain contre lui... Mais, mon pere, répondit-elle, cela sera-t-il honnête, puisque j'ai juré le secret?...

Ma chère, repris-je, ſi tu as fait une telle promeſſe, je ne puis ni ne veux t'empêcher d'y manquer. Quand cela pourroit même être utile au public, tu ne dois pas faire de plainte contre lui. Dans toutes les inſtitutions humaines, on permet un petit mal pour en produire un plus grand bien; comme en politique, on peut abandonner une Province pour aſſurer un Royaume; en médecine, on peut couper un membre pour ſauver le reſte du corps; mais en matiere de Religion, la loi eſt écrite & eſt inflexible de ne *jamais* faire mal : & cette loi, mon enfant, eſt juſte. Car autrement, ſi nous faiſons un petit mal pour procurer un plus grand bien, alors un mal certain ſe trouve commis dans l'attente d'un avantage incertain. Et quand même l'avantage ſuivroit certainement, cependant l'intervalle qu'on convient être criminel, entre la mauvaiſe action & le bien qu'on en attend, peut être celui dans lequel nous ſerons appellés pour rendre compte de ce que nous aurons fait, & où le livre des actions humaines peut ſe fermer pour nous pour toujours : mais, ma chere, je t'ai interrompue... Continue "...

„ Le lendemain même du jour que je fus ſa femme, continua-t-elle, je vis le peu de fond que j'avois à faire ſur ſa ſincérité. Cette matinée même, il me préſenta à deux femmes qu'il avoit ſéduites, ainſi que moi; mais qui vivoient

contentes dans la proſtitution. Je l'aimois trop pour pouvoir ſouffrir tranquillement ces rivales, & je m'efforçai d'oublier l'idée de ma honte dans le tumulte des plaiſirs. Dans cette vue, je me parois, je danſois, je chantois, mais je n'en étois pas plus heureuſe. Les hommes qui venoient nous voir me parloient à tous moments du pouvoir de mes charmes, & ces diſcours ſeuls contribuoient à augmenter ma mélancolie, d'autant plus que j'avois perdu leur pouvoir. Ainſi chaque jour augmenta mes rêveries & ſon inſolence, juſqu'à ce qu'enfin le monſtre eût l'infamie de m'offrir à un Baronnet de ſa connoiſſance. Ai-je beſoin de vous décrire à quel point ſon ingratitude me déchira le cœur? Ma réponſe à ſa propoſition fut la fureur : je demandai à m'en aller. Comme je partois, il m'offrit une bourſe, mais je la lui jettai au viſage avec indignation, & le quittai dans un accès de rage qui, pour quelque temps, m'ôta le ſentiment de la miſere de ma ſituation; mais quand je vins à regarder autour de moi, je ne me vis que comme un objet vil, abject, coupable, ſans un ami dans le monde auquel je pus recourir ".

„ Juſtement dans cet intervalle, un carroſſe de voiture paſſant près de moi, j'y pris une place ſans autre intention que de m'éloigner d'un ſcélérat que je mépriſois & que je déteſtois. J'ai deſcendu ici, où, depuis que j'y ſuis, mes

chagrins & la dureté de cette femme ont été ma ſeule compagnie. Le ſouvenir des jours de plaiſir que j'ai paſſés avec ma chere mere & ma ſœur ne ſert qu'à redoubler ma peine : leurs chagrins ſont grands, mais les miens le ſont encore plus, puiſqu'ils naiſſent du crime & de la honte ".

,, Prends patience, m'écriai-je, mon enfant, & j'eſpere que les choſes iront mieux. Repoſe-toi cette nuit, & demain je te remenerai au logis à ta mere, & au reſte de la famille dont tu feras reçue avec tendreſſe. Ta pauvre mere, tu lui a fendu le cœur; mais elle t'aime encore, ma fille, & elle te pardonnera ".

---

## CHAPITRE III.

*On pardonne aiſément à quelqu'un qu'on aime.*

Le lendemain matin, je pris ma fille en croupe, & me mis en route pour retourner au logis. Chemin faiſant, je m'efforçois de calmer, par toutes ſortes de raiſons, ſes craintes & ſes douleurs, & de l'armer de réſolution pour ſoutenir la préſence d'une mere offenſée. Je prenois occaſion de la vue d'un beau payſage qui ſe préſentoit à nos yeux, pour lui faire remarquer combien le Ciel avoit été meil-

leur envers nous, que nous ne ſommes les uns envers les autres, & que les malheurs de la façon même de la nature étoient en fort petit nombre. Je l'aſſurois qu'elle ne trouveroit point de changement dans ma tendreſſe pour elle, & que pendant le reſte de mes jours, elle pouvoit compter ſur mes conſeils & mes inſtructions. Je l'armois contre la cenſure du monde; je lui faiſois voir que les livres étoient une compagnie douce & irréprochable pour les malheureux; & que s'ils ne pouvoient pas nous procurer les plaiſirs de la vie, ils nous apprenoient du moins à la ſupporter.

Je devois mettre le cheval de louage que je montois à une hôtellerie ſur le chemin à environ cinq milles de ma maiſon, & comme j'étois bien-aiſe de préparer ma famille pour la réception de ma fille, je réſolus de la laiſſer cette nuit dans l'hôtellerie, & de revenir le lendemain matin avec ſa ſœur Sophie la chercher. Il étoit nuit avant que nous fuſſions arrivés à l'hôtellerie; cependant après lui avoir fait fournir une chambre décente, & lui avoir fait préparer les rafraîchiſſements convenables, je l'embraſſai, & pris le chemin de la maiſon. Mon cœur ſentoit un nouveau plaiſir à meſure que j'en approchois, ſemblable à un oiſeau que quelque bruit a fait fuir de ſon nid; mes deſirs devançoient mes pas & voltigeoient autour de ma petite famille. Je ſongeois

à toutes les choses tendres que j'allois dire, & je prévenois la bienvenue que j'allois recevoir. Je sentois déja les tendres embrassements de ma femme, & je souriois à la joie que mes petits témoigneroient de me revoir. Comme je marchois doucement, la nuit s'avançoit. Les laboureurs étoient retirés pour prendre leur repos; on ne voyoit plus de lumieres dans les chaumieres; on n'entendoit plus d'autre bruit que celui du coq, qui chantoit, ou des chiens qui aboyoient. J'approchai de ma petite retraite avec un plaisir inexprimable; & avant que je fusse à cent pas de la maison, mon chien accourut pour me caresser.

Il étoit alors près de minuit quand je vins pour frapper à ma porte, tout étoit calme & tranquille. Mon cœur étoit dilaté par la joie quand je fus surpris de voir la maison qui étoit en flammes, & le feu qui sortoit par toutes les ouvertures. Je jettai un cri terrible & convulsif, & je tombai sur le pavé sans sentiment. Le bruit que je fis éveilla mon fils, qui, voyant le feu, éveilla à l'instant sa mere & ses sœurs. Tous coururent dehors nuds, la tête perdue par la frayeur, & leurs cris me rappellerent à la vie; mais ce ne fut que pour me présenter de nouveaux objets de frayeur; car, pendant ce temps, les flammes avoient gagné le toit de la maison qui s'enfonçoit partie par partie, pendant que ma famille debout, dans une

agonie qui ne lui permettoit pas de parler, regardoit comme si elle se fût amusée de la clarté. Je tournai mes yeux tour-à-tour sur eux & sur la maison, & je regardai autour de moi pour voir mes petits; mais ils n'y étoient pas. „ Oh malheu-„ reux que je suis! où sont, m'écriai-je, „ mes petits?... Ils sont brûlés dans „ les flammes, répondit ma femme d'un „ air calme, & je mourrai avec eux"... Au même instant, j'entendis en-dedans le cri des enfants que le feu venoit d'éveiller. Rien n'auroit pu m'arrêter. Où sont, où sont mes enfants, m'écriai-je, en me jettant au travers des flammes & brisant la porte de la chambre où ils étoient, où sont mes petits. „ Ici, Papa, ici, „ crierent-ils tous ensemble". Les flammes prenoient déja au lit où ils couchoient. Je les saisis tous deux dans mes bras, & je les emportai le plus promptement que je pus au travers des flammes. A peine fus-je sorti que le plancher de la chambre s'enfonça. „ A présent, m'écriai-je, ser-„ rant mes enfants dans mes bras, que „ le feu consume la maison, que tout „ ce que je possede soit brûlé : les voici. „ J'ai sauvé mon trésor. Voici, ma chere, „ voici nos trésors, & nous pourrons en-„ core être heureux ". Nous baisâmes mille fois nos petits; ils nous passoient leurs bras autour du col, & sembloient partager nos transports, tandis que ma femme rioit & pleuroit tour-à-tour.

Je demeurai alors tranquille ſpectateur des flammes, & après quelques moments, je commençai à ſentir de la douleur à mon bras qui étoit grillé conſidérablement juſqu'à l'épaule. J'étois par-là hors d'état d'aider mon fils, ſoit pour tâcher de ſauver quelques effets, ſoit pour empêcher les flammes de gagner nos grains. Pendant ce temps, l'allarme ſe répandit chez nos voiſins, qui accoururent pour nous ſecourir; mais tout ce qu'ils purent faire fut d'être comme nous tranquilles ſpectateurs des flammes. Mes effets, parmi leſquels étoient des billets de banque que je conſervois pour la dot de mes filles, furent entiérement conſumés, à l'exception d'une boîte & de quelques papiers qui étoient dans la cuiſine; & deux ou trois autres bagatelles que mon fils ſauva dans le commencement. Les voiſins contribuerent autant qu'ils purent à ſoulager notre malheur. Ils nous apporterent des habits, & nous fournirent des uſtenſiles de cuiſine dans une petite chaumiere qui étoit à quelque diſtance de notre maiſon, en ſorte qu'au jour nous eûmes du moins une miſérable retraite. Mon honnête voiſin *Flamborough* & ſes enfants ne furent pas les moins empreſſés à nous fournir ce qui nous étoit néceſſaire, & à nous donner toutes les conſolations qu'un bon cœur & une bienfaiſance naturelle pouvoient leur ſuggérer.

Quand les craintes de ma famille furent

un peu appaifées, la curiofité de favoir là caufe de ma longue abfence prit la place. Les ayant donc inftruits de chaque particularité, je commençai à les préparer à la réception de notre pauvre égarée; & quoique nous n'euffions rien que de la mifere à partager avec elle, je les exhortai à l'admettre avec bienveillance à ce qui nous reftoit. Cette tâche auroit été plus difficile fans le malheur que nous venions d'éprouver, qui avoit abaiffé l'orgueil de ma femme, & qui avoit émouffé fon affliction pour la fuite de fa fille par d'autres plus fenfibles. N'étant pas en état d'aller moi-même chercher ma pauvre fille, parce que mon bras étoit devenu plus douloureux, j'envoyai mon fils & ma fille, qui furent bientôt de retour, foutenant la malheureufe pécherefſe, qui n'ofoit pas regarder fa mere, que toutes mes inftances ne pouvoient pas engager à fe réconcilier avec fa fille; car les femmes font plus impitoyables pour les fautes des autres femmes, que les hommes. „ Mademoifelle, difoit la mere, vous „ venez ici dans un bien pauvre endroit „ après tant de braverie. Ma fille *Sophie* „ & moi ne fommes pas en état d'amu- „ fer beaucoup quelqu'un qui eft accou- „ tumé à ne voir que des gens de con- „ dition. Oui, Mademoifelle *Olivia*, vo- „ tre pauvre pere & moi avons bien fouf- „ fert à votre fujet : Dieu veuille vous „ pardonner ". Pendant cet accueil, la

malheureuſe victime étoit debout pâle & tremblante, incapable de pleurer & de répondre; mais je ne pus voir ſans rien dire ſa détreſſe; c'eſt pourquoi prenant un air de ſévérité qui ſe faiſoit toujours obéir à l'inſtant : „ Femme, dis-je à la mienne, „ faites une fois pour toutes attention à „ ce que je vous dis. Je vous ai ici ra- „ mené une pauvre malheureuſe égarée; „ ſon retour à ſon devoir demande le re- „ tour de notre tendreſſe pour elle. Voilà „ les malheurs réels de la vie qui fon- „ dent ſur nous; ne les augmentons point „ par des diviſions de famille. Si nous „ vivons enſemble en bonne intelligence, „ nous pourrons encore trouver le con- „ tentement, parce que nous ſommes aſ- „ ſez entre nous pour fermer notre porte „ aux cenſeurs, & pour nous ſoutenir „ l'un l'autre. Le Ciel promet le pardon „ à ceux qui ſe repentent; imitons ſon „ exemple. Les Anges ſe réjouiſſent plus „ pour un pécheur qui ſe repent, que „ pour un grand nombre de juſtes qui „ n'ont jamais ſorti du ſentier de la juſ- „ tice; & cela eſt raiſonnable. Car le „ ſeul effort par lequel nous nous arrê- „ tons court, dans la deſcente gliſſante „ qui conduit à la perdition, eſt en ſoi „ un acte qui exige qu'on déploie plus „ de force, qu'une marche tranquille „ dans un chemin égal & uni.

## CHAPITRE IV.

*Il n'y a que les méchants qui puissent être long-temps & tout-à-fait malheureux.*

Il nous fallut quelque assiduité pour rendre notre nouvelle habitation aussi commode qu'il étoit possible, & en peu de temps tout devint aussi serein qu'auparavant. Comme mon bras m'empêchoit d'aider mon fils dans nos occupations ordinaires, je faisois à ma famille des lectures de livres que nous avions sauvés en petit nombre, & sur-tout de ceux qui, en amusant l'imagination, contribuoient à tranquilliser le cœur. Nos honnêtes voisins venoient tous les jours nous voir & nous témoigner la plus tendre sensibilité ; ils fixerent même entre eux un temps où ils devoient tous se réunir pour nous aider à rétablir ma premiere maison. L'honnête fermier *William* n'étoit pas des derniers à nous faire visite, & il nous offrit cordialement son amitié. Il auroit même de bon cœur renouvellé ses propositions pour ma fille, mais elle les rejetta de maniere à lui ôter toute espérance. Son chagrin sembloit devoir continuer, & elle étoit la seule personne de notre petite société qui, dans une semaine, ne recouvrât pas sa gaieté ordinaire. Elle avoit alors perdu cette in-

nocence qui n'a à rougir de rien, qui lui enseignoit autrefois à se respecter elle-même en même-temps qu'elle se plaisoit à plaire. L'inquiétude possédoit à présent fortement son esprit; sa beauté commença à diminuer en même-temps que son tempérament à s'affoiblir, & la négligence dont elle étoit pour sa personne, contribuoit encore davantage à cette diminution. Toutes les tendres épithetes que l'on donnoit à sa sœur, arrachoient un soupir de son cœur & des larmes de ses yeux, & comme un vice, quoique déraciné, en fait presque toujours croître d'autres à sa place, de même sa faute, quoiqu'expiée par le repentir, laissa derriere elle la jalousie & l'envie. Je m'efforçois par mille moyens de diminuer ses chagrins, & j'oubliois même mon mal par l'intérêt que je prenois au sien; recueillant des passages amusants, des histoires qu'une bonne mémoire & beaucoup de lecture me rappelloient. „ Notre bonheur, lui disois-je, „ ma chere, dépend d'un Être qui peut „ le faire naître par mille moyens que „ nous ne pouvons prévoir, & qui se „ moque de toute notre prudence. S'il „ te faut un exemple pour prouver cette „ vérité, je vais te raconter, mon en„ fant, une histoire qui nous est rappor„ tée par un Historien grave, quoiqu'il „ soit quelquefois un peu romanesque.

„ *Matilde* fut mariée fort jeune à un „ Seigneur Napolitain de la premiere dis-

„ tinction, & se trouva veuve & mere
„ à l'âge de quinze ans. Un jour qu'elle
„ caressoit son fils, encore enfant, à une
„ fenêtre de son appartement, qui don-
„ noit sur la riviere de Vulturne, l'enfant
„ s'élança subitement hors de ses bras
„ dans la riviere, & disparut à l'instant.
„ La mere, saisie d'effroi, se jetta à l'eau
„ pour sauver son enfant; mais bien-loin
„ d'avoir pu le secourir, elle échappa elle-
„ même avec beaucoup de peine au dan-
„ ger d'être noyée, & fut jettée sur le
„ bord opposé, au moment justement où
„ quelques soldats François pilloient le
„ pays, & ils la firent prisonniere.

„ Comme la guerre se faisoit alors en-
„ tre les François & les Italiens avec la
„ derniere inhumanité, les François qui
„ l'avoient prise alloient commettre sur
„ elle les deux extrêmes que suggerent la
„ passion effrénée & la cruauté. Un jeune
„ Officier cependant s'opposa à cette basse
„ résolution; & quoiqu'ils fussent obligés
„ de faire une retraite très-précipitée, il
„ la mit en croupe derriere lui, & la ra-
„ mena saine & sauve dans la ville de sa
„ naissance. La beauté de la Dame avoit
„ d'abord charmé ses yeux; son mérite
„ charma bientôt son cœur. Ils se marie-
„ rent; il s'éleva aux postes les plus im-
„ portants; ils vécurent long-temps en-
„ semble, & furent heureux; mais le
„ bonheur d'un militaire ne peut jamais
„ être permanent. Après quelques an-

„ nées, les troupes qu'il commandoit „ ayant été repoussées, il fut obligé de „ se sauver dans la ville où il avoit vécu „ avec sa femme. La place fut assiégée, „ & fut enfin prise. On trouve dans peu „ d'histoire des exemples d'une inhuma- „ nité semblable à celle que les François „ & les Italiens exerçoient dans ce temps „ les uns envers les autres. Les vain- „ queurs résolurent de faire mourir tous „ les prisonniers François, mais sur-tout „ l'époux de l'infortunée *Matilde*, parce „ que c'étoit lui qui avoit été la princi- „ pale cause de la longue défense de la „ place. Leurs résolutions étoient ordi- „ nairement exécutées aussi-tôt qu'elles „ étoient prises. L'Officier prisonnier fut „ amené, & l'exécuteur avec la hache „ prête, pendant que les spectateurs, „ dans un silence terrible, attendoient le „ coup fatal, qui n'étoit suspendu que „ jusqu'à ce que le Général qui présidoit, „ eût donné le signal. Ce fut dans cet in- „ tervalle d'attente & d'inquiétude cruel- „ le, que *Matilde* vint pour dire le der- „ nier adieu à son mari & à son libéra- „ teur, déplorant sa malheureuse situa- „ tion, & la cruauté du destin qui l'a- „ voit sauvée de la mort dans la riviere „ de Vulturne, pour la rendre témoin de „ malheurs plus terribles. Le Général, „ qui étoit un jeune homme, fut frappé „ de sa beauté & de ses infortunes; mais „ son émotion augmenta quand il lui en-

„ tendit

„ tendit parler de ſes premiers malheurs.
„ Le Général étoit ſon fils, l'enfant pour
„ lequel elle avoit couru tant de dangers.
„ Il la reconnut tout-à-coup pour ſa me-
„ re, & tomba à ſes pieds. On ſuppoſe
„ aiſément le reſte. Le priſonnier fut mis
„ en liberté; & tout le bonheur que l'a-
„ mour, l'amitié & le devoir reſpectueux
„ peuvent procurer, ſe trouva réuni dans
„ ces trois perſonnes ".

C'étoit ainſi que je tâchois d'amuſer & de diſtraire ma fille; mais elle ne me prêtoit qu'une attention partagée: car ſes propres malheurs occupoient toute la pitié qu'elle avoit autrefois pour ceux des autres, & rien ne lui cauſoit de ſoulagement. En compagnie, elle craignoit le mépris, & dans la ſolitude, elle ne trouvoit qu'affliction. Elle étoit dans cet état malheureux quand nous reçûmes des avis certains que M. *Tornhill* alloit épouſer Miſs *Wilmot*, pour laquelle j'avois toujours ſoupçonné qu'il avoit un goût réel, quoique devant moi il ſaiſît toutes les occaſions de marquer du mépris pour ſa perſonne & pour ſa fortune. Cette nouvelle ne ſervit qu'à redoubler l'affliction de la pauvre *Olivia.* Une infidélité ſi marquée étoit au-deſſus de ce que ſes forces pouvoient ſoutenir. Je réſolus cependant de m'informer plus exactement, & de prévenir, s'il étoit poſſible, l'exécution de ſon deſſein, en envoyant mon fils chez M. *Wilmot* l'oncle, avec des inſtructions

pour savoir la vérité du bruit qui couroit, & pour remettre à Mademoiselle *Wilmot* une lettre qui l'instruisoit de la façon dont M. *Tornhill* s'étoit comporté envers nous. Mon fils y alla en conséquence de mes ordres, & revint trois jours après, m'assurant que le bruit étoit véritable; mais qu'il lui avoit été impossible de remettre ma lettre à Mademoiselle *Wilmot*, parce qu'elle étoit allée avec M. *Tornhill* faire des visites dans le pays aux environs; qu'il l'avoit laissée pour lui être rendue. Ils devoient être mariés, nous dit-il, dans peu de jours, ayant paru ensemble à l'Eglise le Dimanche précédent en grande pompe, la future accompagnées de six jeunes Demoiselles en blanc, & le futur d'autant de jeunes gens. L'approche de leur mariage remplissoit tout le pays de joie, & ils se promenoient ordinairement ensemble dans le plus bel équipage qu'on eût vu dans le lieu depuis bien des années. Tous les parents des deux familles étoient là, & particuliérement l'oncle du Chevalier, Sir *William Tornhill*, qui avoit une si belle réputation. Il ajoutoit qu'on ne voyoit que des fêtes & réjouissances; que tout le pays faisoit l'éloge de la beauté de la Demoiselle, & de la bonne mine du Monsieur; qu'ils étoient tous deux extrêmement amoureux l'un de l'autre, & il finit par dire qu'il ne pouvoit s'empêcher de regarder M. *Tornhill*, comme l'homme le plus heureux du monde.

„ Eh bien, repris-je, qu'il le soit, s'il „ le peut. Mais, mon fils, regarde ce „ lit de paille, ce toît entr'ouvert, ces „ murailles qui tombent en ruine, & ce „ plancher humide; mon corps ainsi es- „ tropié par le feu, & mes enfants pleu- „ rants autour de moi en me demandant „ du pain. Tu vois tout cela ici, & ce- „ pendant ici, oui, mon fils, ici, tu „ vois un homme qui ne voudroit pas „ changer son état pour tout ce prétendu „ bonheur. O mes enfants! si vous pou- „ viez apprendre à vous entretenir avec „ votre propre cœur, & connoître quelle „ bonne compagnie vous pouvez avoir „ avec lui, vous ne feriez guere atten- „ tion à la pompe & à l'éclat des mé- „ chants. Presque tous les hommes s'ac- „ cordent à appeller la vie un passage, „ & eux-mêmes des voyageurs. La com- „ paraison peut être encore rendue plus „ utile en observant que les bons sont „ joyeux & sereins dans la route comme „ des voyageurs qui regagnent leur de- „ meure, & que les méchants, au con- „ traire, n'ont que des intervalles de „ bonheur, comme des gens qui vont „ en exil ".

Ma compassion pour ma pauvre fille qui, accablée par ce nouveau coup, s'évanouit, interrompit la suite de mon discours; je dis à sa mere de la soutenir, & au bout de quelque temps, elle revint à elle. Depuis ce temps, elle parut plus

calme, & j'imaginai qu'elle avoit pris enfin son parti; mais les apparences me tromperent. Sa tranquillité n'étoit qu'une langueur occasionnée par un chagrin excessif. Un secours de provisions que mes paroissiens m'envoyoient charitablement, sembla répandre la joie dans le reste de ma famille, & je n'étois pas fâché de les voir gais & contents. Il auroit été injuste de réprimer leur satisfaction pour les forcer à partager une mélancolie opiniâtre, ou de les accabler du fardeau d'une tristesse qu'ils n'éprouvoient pas. La petite histoire alla donc encore une fois à la ronde; on demanda la chanson, & la joie voulut bien encore une fois visiter notre petite habitation.

---

## CHAPITRE V.

### *Nouveaux malheurs.*

Le lendemain, le soleil à son lever étoit extraordinairement chaud pour la saison; ce qui fit que nous résolûmes de déjeûner sur le banc de chevrefeuille. Là, ma fille cadette, à ma priere, joignit sa voix au concert que faisoient les oiseaux autour de nous. C'étoit en ce lieu que ma pauvre *Olivia* avoit vu pour la premiere fois son séducteur, & chaque objet servoit à lui rappeller sa tristesse: mais la

mélancolie qu'excitent des objets agréables, ou qui est inspirée par l'harmonie, soulage le cœur au-lieu de l'aigrir. Sa mere sentit aussi à cette occasion un serrement de cœur mêlé de joie; elle pleura, & aima sa fille aussi tendrement qu'auparavant. „ Allons, ma chere *Olivia*, don-
„ ne-nous ce petit air mélancolique que
„ ton pere aimoit si fort; ta sœur *Sophie*
„ a déja chanté : allons, mon enfant, tu
„ feras plaisir à ton pere ". Elle obéit, & chanta d'une maniere si touchante, que j'étois tout ému.

## CHANSON.

„ Quand une jeune personne se laisse
„ séduire, & qu'elle reconnoît trop tard
„ que les hommes sont trompeurs, quel
„ charme peut adoucir sa mélancolie ?
„ quelle ressource lui reste-t-il pour ex-
„ pier sa faute ?

„ Sa seule ressource, pour réparer son
„ erreur, pour cacher sa honte, pour
„ faire repentir l'amant de son infidélité,
„ & pour lui déchirer le cœur, est de
„ mourir ".

Comme elle finissoit ce dernier couplet auquel une interruption que son affliction causa dans sa voix, donnoit une douceur particuliere, la vue de l'équipage de M. *Tornhill*, que nous apperçûmes à quelque distance, nous allarma tous; mais surtout elle augmenta la douleur de ma fille

aînée, qui, pour fuir son séducteur, rentra dans la maison avec sa sœur. Il fut bientôt près de nous; & s'avançant vers la place où nous étions assis, il s'informa de ma santé avec son air de familiarité ordinaire. „ Monsieur, lui répondis-je, „ l'air d'assurance que vous avez à présent, ne sert qu'à aggraver la bassesse „ de votre caractere, & il a été un temps „ où j'aurois châtié votre insolence pour „ oser ainsi paroître devant moi; mais „ à présent l'âge a refroidi mes passions, „ & mon caractere m'apprend à les réprimer.

„ Je vous avoue, mon cher Monsieur, „ reprit-il, que je suis surpris de votre „ réception, & que je n'entends pas ce „ qu'elle signifie. J'espere que vous ne „ pensez pas qu'il y ait eu rien de criminel dans la petite promenade que „ votre fille a faite avec moi dernièrement.

„ Va, m'écriai-je, tu es un misérable, „ un misérable coquin, & un impudent „ menteur; mais votre bassesse vous met „ à l'abri de ma colere. Cependant, Monsieur, je descends d'une famille qui „ n'auroit pas souffert un pareil affront. „ Ainsi donc, vil séducteur, pour satisfaire un instant ta passion, tu as rendu „ une pauvre créature malheureuse pour „ la vie, & tu as déshonoré une famille „ qui n'avoit pour bien que l'honneur.

„ Si vous êtes déterminés, vous &

„ elle, à être malheureux, reprit-il, je
„ ne saurois qu'y faire; mais vous pou-
„ vez encore être heureux; & quelqu'idée
„ que vous vous soyez formée de moi,
„ vous me trouverez toujours disposé à
„ contribuer à votre bonheur. Nous pou-
„ vons facilement la marier à un autre,
„ & ce qu'il y a de mieux, elle peut en
„ outre conserver son amant; car je vous
„ protéste que j'aurai toujours pour elle
„ la plus parfaite considération.

Cette proposition honteuse réveilla toutes mes passions; car, quoique l'esprit puisse quelquefois supporter avec calme de grandes injures, de petites bassesses peuvent l'irriter jusqu'à la fureur. „ Fuis de
„ mes yeux, reptile, m'écriai-je, & ne
„ continue pas à m'insulter par ta présen-
„ ce. Si mon brave *George* étoit à la mai-
„ son, il ne souffriroit pas cela; mais je
„ suis vieux, estropié & accablé de tous
„ côtés.

„ Je vois, répondit-il, que vous vou-
„ lez m'obliger à vous parler plus dure-
„ ment que je n'avois intention de faire;
„ mais, comme je vous ai fait voir ce
„ que vous pouviez attendre de mon
„ amitié, il ne sera pas hors de propos
„ de vous mettre devant les yeux quelles
„ peuvent être pour vous les conséquen-
„ ces de mon ressentiment. Mon Procu-
„ reur, auquel j'ai transporté votre der-
„ nier billet, en exige le payement, & je
„ ne sais comment prévenir le cours de

„ la Justice, sinon en payant moi-même „ la somme ; mais, comme j'ai fait derniérement quelques dépenses pour mon „ mariage, je ne suis pas fort en état à „ présent. D'un autre côté, mon Intendant „ parle de poursuivre pour les fermages ; „ c'est un homme qui sait ce qui est de „ son devoir ; car pour moi je ne me mêle „ jamais de ces sortes d'affaires : cependant je veux bien encore vous obliger, „ & même je desire que vous & votre fille „ soyez présents à mon mariage avec Mademoiselle *Wilmot*, qui sera célébré „ bientôt. C'est même aussi le desir de „ ma charmante *Arabella Wilmot*, que „ vous ne voudrez pas, je crois, refuser.

„ M. *Tornhill*, répondis-je, entendez „ bien une fois pour toutes ce que je „ vais vous dire. Quant à votre mariage, je ne consentirai jamais que vous „ épousiez personne autre que ma fille ; „ & quand votre amitié pourroit m'élever jusqu'au trône, ou votre inimitié „ me plonger dans le tombeau, cependant je mépriserois l'une & l'autre. Vous „ m'avez trompé d'une maniere horrible, „ irréparable : mon cœur se reposoit sur „ votre honnêteté, & je n'ai trouvé en „ vous que bassesse. N'attendez donc plus „ d'amitié de ma part. Allez, & possédez „ ce que la fortune vous a donné : la „ beauté, les richesses, la santé & le plaisir. Allez, & laissez-moi abandonné à „ la misere, à la honte, à la maladie, &

„ & l'affliction. Humilié comme je suis,
„ mon cœur soutiendra toujours sa digni-
„ té; & quoique je vous pardonne, je
„ vous mépriserai toujours.
„ Si cela est ainsi, dit-il, comptez que
„ vous ressentirez les effets de votre in-
„ solence, & que nous verrons dans peu
„ lequel est méprisable de nous deux. A
ces mots, il partit brusquement.
Ma femme & mon fils qui étoient pré-
sents à la conversation, sembloient péné-
trés d'effroi. Mes filles, quand elles virent
qu'il étoit parti, vinrent pour savoir le ré-
sultat de notre conférence, & elles ne fu-
rent pas moins allarmées que les autres
quand elles l'eurent appris.
Nous vîmes bientôt que ce n'étoit pas
en vain qu'il avoit menacé; car dès le len-
demain même, son homme d'affaires vint
pour me demander mes fermages, que la
suite d'accidents que j'ai ci-devant rappor-
tés, me mettoit hors d'état de payer. La
conséquence de mon impuissance de satis-
faire, fut que le soir mes bestiaux furent
saisis; & le lendemain vendus pour la moi-
tié de leur valeur. Alors ma femme & mes
enfants me conjurerent d'accepter toutes
sortes de propositions, plutôt que de nous
exposer à une ruine certaine. Ils me sup-
plierent même de recevoir encore une fois
les visites de M. *Tornhill*, & employe-
rent toute leur petite éloquence pour me
peindre les extrêmités que j'allois souffrir;
l'horreur d'une prison dans une saison

aussi rigoureuse, & le danger que ma santé pourroit courir par l'accident qui m'étoit arrivé du feu; mais je demeurai inflexible.

„ Pourquoi, mes chers trésors, m'écriai-je, pourquoi tâchez-vous ainsi de „ me persuader une chose qui n'est pas „ juste? Mon devoir m'a appris à lui par„ donner, mais ma conscience ne me per„ met pas de l'approuver. Voudriez-vous „ que je parusse applaudir aux yeux du „ monde, à une chose que mon cœur con„ damne intérieurement? Voulez-vous „ que je flatte honteusement un infame „ séducteur, & pour éviter la prison, que „ je me soumette aux tourments d'une „ conscience bourrelée? Non jamais. S'il „ faut que nous soyons arrachés de cette „ retraite, soyons toujours justes, & par„ tout où l'on nous jettera, nous pour„ rons toujours nous retirer dans un ap„ partement agréable, dans notre propre „ conscience, & descendre dans nos cœurs „ avec intrépidité & avec plaisir ".

Cette soirée se passa dans cette conversation. Le lendemain matin, comme il avoit tombé beaucoup de neige la nuit, mon fils étoit occupé à la nettoyer pour ouvrir un passage devant notre porte. Il n'avoit pas été long-temps à l'ouvrage, qu'il rentra en courant, tout pâle, pour nous dire que deux hommes, qu'il connoissoit pour des Officiers de justice, venoient du côté de la maison.

Ils entrerent justement comme il par-

soit, & s'approchant du lit où j'étois couché, après m'avoir d'abord rendu compte de leur état & de l'affaire qui les amenoit, ils me firent leur prisonnier, m'ordonnant de me préparer à les suivre à la prison du Comté qui étoit à onze milles de distance.

„ Mes amis, leur dis-je, vous êtes venus par un temps bien rude pour me „ prendre & me mener en prison ; & ce „ qu'il y a encore de plus malheureux, „ c'est que j'ai un bras qui a été brûlé „ dernièrement considérablement dont la „ douleur me cause une fievre lente ; que „ je manque d'habits pour me couvrir, „ & que je suis trop vieux & trop foible „ à présent pour pouvoir marcher loin dans „ une neige si épaisse ; mais s'il faut que „ cela soit, j'essayerai à vous obéir ".

Je me tournai ensuite du côté de ma femme & de mes enfants, & je leur dis de ramasser le peu d'effets qui nous restoient, & de se préparer à quitter la maison. Je les priai de se dépêcher, & chargeai mon fils de secourir sa sœur aînée, à qui le reproche de sa conscience, (se regardant comme la cause de tous ces malheurs), avoit fait perdre connoissance. J'encourageai ma femme, qui, pâle & tremblante, serroit dans ses bras nos petits effrayés qui se colloient contre son sein en silence, n'osant pas regarder les étrangers. En même-temps, ma fille cadette préparoit les choses pour le départ, & comme je lui répé-





rois plusieurs fois de se hâter, dans une heure de temps nous fûmes prêts à partir.

## CHAPITRE VI.

*Il n'y a point de situation, si misérable qu'elle paroisse, qui ne présente quelque consolation.*

Nous nous mîmes en devoir de quitter notre paisible voisinage, & nous marchions lentement. Ma fille aînée étant affoiblie par une fievre lente qui, depuis quelques jours, commençoit à miner sa constitution, un des Officiers, qui avoit un cheval, eut la complaisance de la prendre derriere lui; car ces gens-là même ne peuvent pas toujours se dépouiller des sentiments d'humanité. Mon fils menoit un des petits par la main, ma femme l'autre, & moi je m'appuyois sur ma cadette qui versoit des pleurs, non pas sur ses maux, mais sur les miens.

Nous étions à deux milles de ma maison quand nous vîmes une troupe d'environ cinquante de mes plus pauvres Paroissiens, qui couroient après nous en poussant de grands cris. Ils saisirent aussi-tôt, avec des imprécations horribles, les deux Officiers de Justice, jurant qu'ils ne souffriroient jamais qu'on emmenât leur Curé en prison, tant qu'il leur resteroit une goutte de sang dans les veines; qu'ils le

défendroient jusqu'à la mort, & ils alloient les maltraiter. Les conséquences auroient pu devenir fatales, si je n'eusse sur le champ interposé mon autorité, & retiré avec bien de la peine les Officiers des mains de cette multitude furieuse. Mes enfants, qui regardoient ma délivrance comme certaine, paroissoient être transporté de joie, & avoient peine à en retenir les expressions; mais ils furent bientôt détrompés quand ils m'entendirent adresser ces paroles à ces pauvres bonnes gens, qui étoient venus, à ce qu'ils imaginoient, pour me rendre service.

„ Quoi, mes amis, leur criai-je, est-„ ce ainsi que vous m'aimez? Est-ce ainsi „ que vous pratiquez les instructions que „ je vous ai données en chaire. Résister „ ainsi à la Justice, est vous ruiner vous „ & moi. Quel est votre chef? montrez-„ moi celui qui vous a ainsi séduits. Aussi „ sûr comme il vit, il éprouvera mon res-„ sentiment. Hélas! mon cher troupeau „ aveuglé, retournez à vos obligations „ envers Dieu, envers votre pays, & en-„ vers moi. Je vous reverrai peut-être un „ jour plus à mon aise que je ne suis à „ présent, & en état de vous rendre la „ vie plus heureuse; mais au moins que „ j'aie la consolation, quand je vous par-„ querai pour l'immortalité, qu'aucune „ de mes brebis ne me manque ".

Ils semblerent alors tous repentis, & fondant en larmes, ils vinrent l'un après

l'autre me dire adieu. Je leur serrai à chacun tendrement la main, & leur donnant ma bénédiction, je continuai mon chemin sans trouver d'autre interruption. Nous arrivâmes quelques heures avant la nuit à la ville capitale du Comté, ou plutôt au village; car il n'étoit composé que de quelques méchantes maisons, ayant perdu toute son ancienne opulence, & ne conservant d'autres marques de sa supériorité que sa prison.

En y entrant, nous descendîmes à une hôtellerie où nous prîmes les rafraîchissements que nous pûmes nous procurer, & où je soupai avec ma famille, avec ma bonne humeur ordinaire. Quand je les vis tous pourvus convenablement pour la nuit, je suivis les Officiers du Shériff à la prison : c'étoit un bâtiment qui avoit été autrefois construit pour des usages militaires. Il consistoit en une vaste chambre, munie de fortes grilles, pavée de pierres, qui étoit commune aux prisonniers pour crimes & pour dettes à certaines heures du jour. Outre cela, chaque prisonnier avoit une chambre particuliere, où on l'enfermoit pendant la nuit.

Je m'attendois en y entrant à ne trouver que des gémissements & les différents cris de la misere; mais c'étoit tout le contraire. Les prisonniers sembloient tous s'occuper d'une seule chose; d'étouffer toutes réflexions dans la joie & dans les clameurs. On m'avoit instruit de la bienvenue qu'il

falloit payer dans ces occasions. J'y satisfis aussi-tôt qu'on me la demanda, quoique le peu d'argent que j'avois fût bien près de sa fin. Ce que je donnai fut aussi-tôt employé à envoyer chercher des liqueurs, & la prison fut bientôt remplie de ris, de cris & de jurements.

„ Comment, me dis-je à moi-même, des „ hommes si méchants seront-ils joyeux, „ & moi je serai triste? Je n'ai de com- „ mun avec eux que l'emprisonnement, „ & je crois avoir plus de raison qu'eux „ pour être content ”.

Je tâchois, pendant ces réflexions, de m'égayer, mais la gaieté ne fut jamais produite par effort; car tout effort est par lui-même pénible. Comme j'étois donc assis d'un air pensif dans un coin de la prison, un de mes compagnons d'infortune monta, & s'asseyant auprès de moi, entra en conversation. Ç'a toujours été mon usage de ne jamais éviter la conversation de qui que ce soit qui a semblé desirer la mienne; car, s'il se trouvoit un honnête homme, je pouvois profiter par son entretien; si c'étoit un méchant, il pouvoit profiter par le mien. Je trouvai que celui-ci étoit un homme qui avoit des connoissances, & un bon sens naturel, quoiqu'il n'eût point de lettres; mais il avoit une parfaite connoissance du monde, comme on l'appelle, ou plutôt de la nature humaine du mauvais côté. Il me demanda si j'avois pris soin

de me pourvoir d'un lit, ce qui étoit une circonstance à laquelle je n'avois point du tout pensé.

„ Cela est malheureux, me dit-il, car
„ on ne vous fournit ici autre chose que
„ de la paille, & votre chambre est gran-
„ de & froide : cependant, comme vous
„ me paroissez quelqu'un comme il faut,
„ & que je l'ai été moi-même dans mon
„ temps, une partie de mes couvertu-
„ res est à votre service de tout mon
„ cœur ".

Je le remerciai, en lui témoignant ma surprise, de trouver tant d'humanité dans une prison au milieu de la misere ; „ ajou-
„ tant, pour lui faire voir que j'étois
„ savant, que l'ancien Sage de la Grece
„ sembloit bien connoître la valeur de
„ la compagnie dans l'affliction, quand
„ il avoit dit : *Tan cosmon aire, eidos ton*
„ *etairon* ; & en effet, continuai-je, qu'est-
„ ce que l'Univers, s'il ne vous donne
„ pas de société ?

„ Vous parlez de l'Univers, dit mon
„ compagnon de prison, *le monde est*
„ *dans son déclin, & cependant la Cos-*
„ *mogonie, ou la création du monde, a*
„ *embarrassé les Philosophes de tous les*
„ *siecles. Quelle foule d'opinions bizarres*
„ *n'ont-ils pas adoptés sur la création du*
„ *monde ? Sanchoniaton, Manethon, Be-*
„ *rose & Ocellus Lucanus, ont tous tenté*
„ *en vain de l'expliquer. Le dernier em-*
„ *ploye ces expressions : Anarchon ara Kai*

„ *ateleutaion topan*, ce qui ſignifie : Je
„ vous demande pardon, Monſieur, m'é-
„ criai-je, de vous interrompre en ſi beau
„ champ ; mais je crois avoir déja en-
„ tendu tout cela. N'ai-je pas eu le plai-
„ ſir de vous voir une fois à la foire de
„ Welbridge, & votre nom n'eſt-il pas
„ *Ephraïm Jenkinſon*. Toute ſa réponſe
„ à ma queſtion fut un ſoupir. Vous
„ devez vous rappeller, lui dis-je, un
„ Docteur Primeroſe, de qui vous avez
„ acheté un cheval ".

Il me reconnut alors tout-à-coup; car l'obſcurité de la place & l'approche de la nuit l'avoient empêché de reconnoître mes traits d'abord. „ Oui, Monſieur,
„ reprit M. *Jenkinſon*, je vous remets
„ parfaitement bien. J'ai acheté de vous
„ un cheval que j'ai oublié de vous payer.
„ Votre voiſin *Flamborough* eſt le ſeul
„ accuſateur que je craigne aux ſeſſions
„ prochaines; car il eſt dans l'intention
„ de me pourſuivre comme faux-mon-
„ noyeur. Je ſuis ſincérement fâché,
„ Monſieur, de vous avoir trompé ainſi
„ que d'autres; car vous voyez, conti-
„ nua-t-il, en me montrant ſes fers, ce
„ que j'y ai gagné.

„ Eh bien, Monſieur, lui répondis-
„ je, la bonté que vous avez eu de m'of-
„ frir vos ſervices, quand vous n'aviez
„ pas de retour à eſpérer, ſera recon-
„ nue par les efforts que je ferai pour
„ engager M. *Flamborough* à adoucir ou

„ à retirer son accusation, & j'enverrai
„ mon fils lui parler à ce sujet à la pre-
„ miere occasion. Je ne doute pas qu'il
„ ne m'accorde ce que je lui demande-
„ rai; & quant à moi, vous n'avez au-
„ cune inquiétude à avoir de mon accu-
„ sation.

„ Cela étant, reprit-il, toute la recon-
„ noissance que je suis en état de vous
„ témoigner, vous pouvez l'attendre de
„ moi. Je vous donnerai plus de la moi-
„ tié de mes couvertures pour cette
„ nuit, & j'aurai soin de me montrer
„ votre ami dans la prison où je suis
„ considéré ".

Je le remerciai, & je ne pus m'empêcher de lui témoigner ma surprise de lui voir à présent un air si jeune, pendant que lorsque je l'avois vu auparavant, il paroissoit au moins avoir soixante ans. „ Monsieur, me répondit-il, vous con-
„ noissez peu le monde. J'avois alors
„ une fausse chevelure, & j'avois appris
„ l'art de contrefaire les âges depuis dix-
„ sept ans jusqu'à soixante. Ah! Mon-
„ sieur, si j'avois employé à apprendre
„ un commerce la moitié de la peine que
„ j'ai prise pour apprendre à être un co-
„ quin, je pourrois être bien riche au-
„ jourd'hui; mais, quoiqu'un coquin,
„ je puis encore vous être utile, & peut-
„ être d'une maniere dont vous vous y
„ attendez le moins ".

Notre conversation fut interrompue par

l'arrivée des domestiques du geolier, qui venoient pour faire la revue des prisonniers, & pour les renfermer pour la nuit. Un d'eux, avec une botte de paille sous son bras pour mon lit, me mena par un passage long & étroit dans une chambre pavée comme la chambre commune, où je fis mon lit dans un coin avec ma paille & les couvertures que M. *Jenkinson* m'avoit données. Cela fait, mon conducteur, qui étoit assez honnête, me souhaita le bon soir. Après avoir fait ma méditation ordinaire, & avoir remercié l'Etre suprême qui me châtioit, je me couchai, & dormis du sommeil le plus tranquille jusqu'au lendemain.

## CHAPITRE VII.

*Réforme dans la prison. Les Loix, pour être completes, devroient récompenser aussi bien que punir.*

Le lendemain matin, je fus éveillé de bonne heure par ma famille qui fondoit en pleurs autour de mon lit. Je les réprimandai doucement de leur affliction, les assurant que je n'avois jamais dormi plus tranquillement. Je m'informai ensuite de ma fille aînée que je ne voyois pas avec eux. Ils m'apprirent que le trouble & la fatigue de la veille avoient augmenté sa

fievre, & qu'on avoit jugé à propos de la laisser à la maison. Mon premier soin fut ensuite d'envoyer mon fils chercher une chambre ou deux pour loger ma famille, aussi près de la prison qu'il pourroit les trouver. Il y alla, mais il ne put trouver qu'une chambre qu'on louoit bon marché pour loger sa mere & ses sœurs, & le geolier eut l'humanité de consentir que lui & ses deux freres couchassent dans la prison avec moi. On leur fit donc un lit dans le coin de ma chambre. Je voulois cependant savoir auparavant si mes petits enfants n'auroient pas de répugnance à coucher dans un endroit qui avoit paru les effrayer en y entrant.

„ Eh bien, mes enfants, leur dis-je, „ comment trouvez-vous votre lit? Je „ pense que vous n'aurez pas peur de „ coucher dans cette chambre; quel- „ qu'obscure qu'elle paroisse.

„ Non, papa, dit *Dick*, je n'ai point „ peur de coucher par-tout où vous „ êtes.

„ Et moi, dit *Bill*, qui n'avoit en- „ core que quatre ans, j'aime mieux „ l'endroit où est mon papa, que tout „ autre ".

Après cela, je réglai les emplois de la famille. Ma fille fut destinée à soigner sa sœur, dont la santé déclinoit; ma femme devoit rester auprès de moi, & mes petits me lire. „ Et pour vous, mon fils, con- „ tinuai-je, c'est le travail de vos mains

,, qui doit nous ſoutenir tous. Votre ſa-
,, laire, comme journalier, ſera ſuffiſant
,, avec de la frugalité, pour nous pro-
,, curer le néceſſaire. Vous avez actuel-
,, lement ſeize ans, vous avez de la for-
,, ce; & le Ciel a eu ſes vues en vous la
,, donnant : ſon intention a été qu'elle
,, vous ſervît à ſauver de la famine vos
,, pere & mere & votre famille malheu-
,, reuſe. Préparez-vous donc cet après-
,, midi à chercher de l'ouvrage pour de-
,, main, & apportez-nous chaque ſoir
,, l'argent que vous aurez gagné dans la
,, journée ".

Après avoir ainſi tout réglé, je deſcendis dans la chambre commune de la priſon, où il y avoit plus d'air que dans la mienne; mais je n'y fus pas long-temps, que les imprécations, les obſcénités & les blaſphêmes que j'entendois de tout côté me chaſſerent à mon réduit. Là, je méditai quelque temps ſur l'étrange aveuglement de ces miſérables, qui, voyant tout le monde armé contr'eux pour leur perte, travailloient à ſe faire un ennemi redoutable dans l'éternité.

Leur inſenſibilité excita ma compaſſion, & effaça pour un temps de mon eſprit ma propre miſere. Il me parut même qu'il étoit du devoir de mon état de les retirer de leur folie. Je me déterminai donc à retourner encore une fois; & en dépit de leurs mépris, de leur donner mes avis & de les vaincre par ma perſé-

vérance. Me mêlant donc de nouveau avec eux, je fis part de mon dessein à M. *Jenkinson*, qui en rit, mais qui le communiqua aux prisonniers. La proposition fut reçue avec beaucoup de joie, parce qu'elle promettoit une nouvelle matiere à amusement à des gens qui n'avoient d'autre ressource, pour être gais, que celle qu'ils pouvoient tirer du ridicule & de la débauche.

Je leur lus donc une partie de l'Office d'une voix haute, mais sans affectation, & je trouvai que cela mettoit mon auditoire en belle humeur. Des propos obscènes dits à l'oreille, des gémissements d'une contrition burlesque, des mouvements d'yeux ridicules & une toux affectée les faisoient rire de tout leur cœur. Je continuai cependant à lire avec ma gravité ordinaire, convaincu que ce que je faisois pouvoit en convertir quelques-uns; mais qu'il ne pouvoit point être souillé par le mépris des autres.

Après avoir lu les prieres, je commençai une exhortation où je m'étois proposé de les amuser d'abord plutôt que de les réprimander. Je commençai par leur faire remarquer qu'il n'y avoit que la vue de leur utilité qui pût m'engager à la démarche que je faisois; que j'étois leur compagnon de captivité, & que mes sermons ne me rapportoient rien à présent. J'étois fâché, leur dis-je, de les voir si impies, parce qu'ils ne gagnoient rien à l'être;

& qu'ils pouvoient par-là perdre beaucoup. „ Car, ſoyez ſûrs, mes amis, car
„ vous êtes mes amis, quoique le monde
„ rejette votre amitié, ſoyez ſûrs, dis-
„ je, que quoique vous faſſiez dix mille
„ juremens dans un jour, cela ne met
„ pas un ſol dans votre bourſe. Que ſigni-
„ fie donc d'appeller à tout moment le
„ diable, de rechercher ſon amitié, puiſ-
„ que vous voyez combien il vous traite
„ mal? Il ne vous a rien donné ici, vous
„ le voyez, que plein la bouche de jure-
„ ments, & il vous laiſſe le ventre vuide,
„ & ſur ce que je ſais de lui, il ne vous
„ donnera rien de bon par la ſuite.

„ Si un homme n'en uſe pas bien avec
„ nous, nous cherchons naturellement
„ d'autres connoiſſances. Ne vaudroit-il
„ donc pas bien la peine d'eſſayer com-
„ ment vous vous accommoderiez avec
„ un autre maître qui vous fait au moins
„ de belles promeſſes pour vous engager
„ à venir à lui? Sûrement, mes amis,
„ de tous les foux, celui-là ſeroit le plus
„ grand, qui, après avoir volé une mai-
„ ſon, iroit ſe mettre ſous la protection
„ des archers; & cependant êtes-vous
„ plus ſages? Vous recherchez tous l'ap-
„ pui de celui qui vous a déja trompés,
„ & vous vous fiez à un être plus mé-
„ chant qu'aucun archer. Car ceux-ci
„ cherchent ſeulement à vous attraper
„ pour vous faire pendre enſuite; mais
„ l'autre non-ſeulement vous attrape &

„ vous fait pendre; mais ce qu'il y a de
„ pis, il ne vous lâche pas même après
„ que vous êtes pendus ".

Quand j'eus fini, je reçus des compliments de mon auditoire, dont quelques-uns vinrent me prendre la main, & en me la secouant, jurerent que j'étois un honnête homme, & qu'ils vouloient faire plus ample connoissance avec moi. Je leur promis donc de commencer le service le lendemain, & je commençai à concevoir quelque espérance d'introduire une réforme dans la prison; car j'ai toujours pensé qu'il n'y avoit point d'homme si abandonné dont on dût désespérer, le cœur étant toujours ouvert aux traits du reproche, quand l'archer sait ajuster & frapper l'endroit convenable. Quand je me fus ainsi satisfait l'esprit, je retournai à ma chambre, où ma femme avoit préparé un repas frugal. J'y trouvai aussi M. *Jenkinson*, qui me demanda la permission de joindre son dîner au nôtre pour avoir le plaisir, comme sa politesse le lui fit appeller, de ma conversation. Il n'avoit pas encore vu ma famille; car, comme elle venoit à ma chambre par une porte qui communiquoit dans le passage étroit dont j'ai déja parlé, elle n'étoit pas obligée de passer par la chambre commune de la prison. *Jenkinson*, à la premiere vue de ma fille cadette, parût donc frappé de sa beauté, qu'un air pensif contribuoit encore à relever, & mes

mes petits n'attirerent pas moins son attention.

„ Hélas! Docteur, me dit-il, ces en-
„ fants sont trop beaux & trop bien éle-
„ vés pour une demeure comme celle-ci!

„ Ah! repris-je, M. *Jenkinson*, le Ciel
„ soit loué de ce que mes enfants sont
„ de bonnes mœurs; s'ils sont vertueux,
„ qu'importe le reste.

„ Je crois, reprit-il, que cela doit vous
„ donner bien de la consolation, de voir
„ ainsi votre petite famille autour de vous.

„ De la consolation, repliquai-je! Ah!
„ oui, M. *Jenkinson*, c'en est effective-
„ ment une grande pour moi, & je ne
„ voudrois pas pour rien au monde être
„ séparé d'eux, car ils peuvent me rendre
„ un cachot un palais. Il n'y a qu'un
„ moyen dans le monde de troubler mon
„ bonheur, c'est de leur faire quelque
„ tort.

„ En ce cas, Monsieur, je crains bien
„ d'être coupable envers vous; car je
„ crois voir ici (en regardant mon fils
„ *Moïse*) quelqu'un à qui j'ai fait tort,
„ & à qui j'en demande pardon ".

Mon fils se rappella aussi-tôt sa voix & ses traits, quoiqu'il ne l'eût vu auparavant que déguisé, & lui prenant la main, il lui pardonna en souriant: „ Cepen-
„ dant, dit-il, je ne puis concevoir ce
„ que vous avez vu dans ma figure qui
„ vous ait engagé à me regarder comme
„ propre à faire une dupe.

„ Mon cher Monsieur, reprit l'autre, „ ce n'a pas été votre figure, mais vos „ bas blancs, & le ruban noir qui nouoit „ vos cheveux, qui m'ont engagé à m'a- „ dresser à vous; mais que cela ne vous „ humilie point : j'en ai trompé de plus „ fins que vous dans mon temps, & ce- „ pendant avec toutes mes finesses, les „ sots m'ont attrapé à la fin.

„ Je crois, dit mon fils, que le récit „ d'une vie telle que la vôtre seroit ins- „ tructif & amusant.

„ Ni l'un ni l'autre, reprit M. *Jenkin-* „ *son*. Les relations qui ne décrivent que „ les tromperies & les vices de l'huma- „ nité retardent notre avancement dans „ le monde, en nous rendant trop soup- „ çonneux dans la vie. Le voyageur qui „ se défie de tous ceux qu'il rencontre, „ & qui retourne en arriere à la vue „ de tout homme qui lui paroît un vo- „ leur, arrive rarement à temps où il a „ affaire.

„ Pour moi, je pense d'après ma pro- „ pre expérience, qu'un homme fin est „ le plus sot des hommes. Dès mon en- „ fance, j'ai passé pour rusé. Je n'avois „ que sept ans, que les femmes disoient „ que j'étois un petit homme tout for- „ mé. A quatorze ans, je connoissois le „ monde, je me mettois en petit-maître, „ & j'aimois les femmes. A vingt ans, „ quoique je fusse droit dans mes actions, „ j'avois la réputation d'être si fin, que

„ personne ne vouloit avoir affaire à moi.
„ Je fus donc obligé à la fin de devenir
„ escroc pour ma propre défense, & j'ai
„ vécu depuis, la tête pleine de projets
„ pour attraper, & le cœur plein de
„ frayeur d'être découvert.

„ J'avois coutume de rire de l'honnête
„ simplicité de votre voisin le bon-hom-
„ me *Flamborough*, & d'une maniere ou
„ d'une autre, je l'attrapois ordinaire-
„ ment une fois l'année. Cependant, ce
„ bon-homme simple, & sans défiance, a
„ fait son chemin, & est devenu riche,
„ pendant que moi je continuois à faire
„ des tours, à finasser, & je suis resté
„ dans la pauvreté, sans avoir la conso-
„ lation de l'honnêteté.

„ Cependant, continua-t-il, contez-
„ moi votre histoire, & ce qui vous a
„ amené ici. Peut-être, quoique je n'aye
„ pas été assez habile pour éviter la pri-
„ son moi-même, le serai-je assez pour en
„ tirer mes amis ".

Pour satisfaire sa curiosité, je l'instruisis de toute la suite d'accidents qui m'avoit plongé dans le malheur où je me trouvois, & de l'impuissance absolue où j'étois de m'en retirer.

Quand il eut entendu mon histoire, il réfléchit pendant quelques instants; & se frappant le front, comme s'il venoit d'imaginer quelque chose d'important, il nous quitta, en disant qu'il essayeroit ce qu'on pourroit faire.

## CHAPITRE VIII.

*Continuation du même sujet.*

Le lendemain matin, je communiquai à ma femme & à mes enfants le plan que je méditois de réformer les prisonniers. Ils le désapprouverent beaucoup, m'objectant qu'il n'étoit ni possible, ni convenable, & ajoutant que mes efforts ne contribueroient point à leur réformation, & probablement décréditeroient ma profession.

„ Pardonnez-moi, leur dis-je; ces gens, „ quoique déchus, sont encore des hommes, & c'est un titre pour que je les „ aime. Les bons avis rejettés, retournent enrichir celui qui les a donnés; & „ quoique les instructions que je leur „ donne puissent peut-être ne les pas corriger, elles me rendront certainement „ meilleur moi-même. Si ces malheureux, „ mes enfants, étoient des Princes, il y „ auroit des milliers d'hommes qui s'empresseroient à leur offrir leur ministere; „ mais, à mon avis, une ame, quoiqu'ensevelie dans un cachot, est aussi „ précieuse qu'une qui est assise sur un „ trône. Oui, mes enfants, si je puis les „ réformer, je le ferai. Peut-être tous ne „ me mépriseront-ils pas. Peut-être pour-

„ rai-je en retirer un de l'abyme, & ce
„ sera beaucoup de gagné. Car y a-t-il
„ sur la terre des diamants aussi précieux
„ que l'ame d'un homme ” !

En disant ces mots, je les quittai, & descendis à la chambre commune, où je trouvai les prisonniers fort joyeux en m'attendant, & chacun d'eux préparé à faire au Docteur quelque tour de prison. Ainsi, quand j'allai pour commencer, l'un tournoit ma perruque de travers, comme par accident, & me demandoit pardon. Un autre, à quelque distance, avoit une adresse particuliere pour faire jaillir sa salive d'entre ses dents, & il en inondoit mon livre. Un troisieme crioit *Amen*, avec un ton si affecté, que cela divertissoit beaucoup les autres. Un quatrieme avoit subtilement tiré mes lunettes de ma poche; mais il y en avoit un qui fit un tour qui réjouit beaucoup plus que les autres. Ayant observé de quelle maniere j'avois placé mes livres sur la table devant moi, il en ôta fort adroitement un, auquel il substitua un livre de plaisanteries obscenes qui étoit à lui. Cependant, je fis semblant de ne pas m'appercevoir de tout ce que pouvoit faire cette troupe d'êtres malfaisants; mais je continuai tranquillement, intimement persuadé que ce qui leur paroissoit ridicule dans mon entreprise, ne feroit rire que la premiere ou la seconde fois, pendant que ce qu'elle avoit de sérieux, seroit un bien durable. Mon dessein

réussit, & en moins de six jours, quelques-uns furent convertis, & tous furent attentifs.

Ce fut alors que je m'applaudis de ma persévérance & de mon habileté, d'avoir ainsi donné de la sensibilité à des misérables qui avoient perdu tous sentiments moraux, & je songeai alors à leur rendre des services temporels en rendant leur condition moins malheureuse. Leur temps jusques-là avoit été partagé entre la faim & les excès, des débauches crapuleuses & des repentirs cuisants. Leur unique occupation étoit de se quereller, de jouer aux cartes, & de faire des fouloirs de pipes. Cette derniere espece d'occupation frivole me donna l'idée d'employer ceux qui voudroient travailler à faire des chevilles pour les fabricants de tabac, & pour les cordonniers. Le bois nécessaire s'achetoit à fraix communs; & quand il étoit travaillé, l'ouvrage étoit vendu par mes soins; en sorte que chacun gagnoit quelque chose chaque jour, une bagatelle, à la vérité, mais assez pour le soutenir.

Je ne m'en tins pas là; j'établis des amendes pour punir le déréglement, & des récompenses pour l'industrie. Ainsi, en moins de quinze jours, je formai deux especes de société humaine, & j'eus la satisfaction de me considérer comme un législateur, qui avoit retiré des hommes de leur férocité primitive, & leur avoit enseigné l'amitié & l'obéissance.

Et il feroit grandement à fouhaiter que le pouvoir légiflatif voulût ainfi diriger les loix plutôt vers la réformation que vers le châtiment, qu'il voulût bien fe perfuader que le moyen de déraciner les crimes, n'eft pas de rendre les punitions communes, mais formidables. Au-lieu de nos prifons actuelles, qui reçoivent ou qui rendent les hommes criminels, qui renferment des malheureux pour avoir commis un crime, & qui les rendent à la fociété, quand ils en fortent vivants, propres à commettre mille crimes, il feroit à fouhaiter que nous euffions, comme dans les autres pays de l'Europe, des lieux particuliers deftinés à la pénitence & à la folitude, où les accufés puffent avoir auprès d'eux des gens qui leur infpiraffent le repentir, s'ils étoient coupables, & de nouveaux efforts de vertu, s'ils étoient innocents; & c'eft par ce moyen, & non par l'augmentation des châtiments, que l'on peut réformer un Etat. Je ne puis même m'empêcher de révoquer en doute la validité du droit que les fociétés humaines fe font attribué de punir de mort des crimes légers. Dans les cas de meurtre, ce droit eft évident; parce que c'eft un droit qui dérive de celui de la défenfe perfonnelle, de priver de la vie celui qui n'a point refpecté celle d'un autre. Toute la nature s'arme contre les meurtriers; il n'en eft pas de même de celui qui vole mon bien. La loi natu-

relle ne me donne pas le droit de tuer un voleur, d'autant que par cette loi, le cheval qu'il me dérobe est autant à lui qu'à moi. Si j'ai donc quelque droit, il ne peut dériver que d'un contrat fait entre nous, que celui qui privera un autre de son cheval, sera tué; mais d'abord, ce contrat est nul, parce qu'un homme n'a pas plus le droit de donner, qu'un autre de recevoir sa vie qui ne lui appartient pas. En second lieu, ce contrat est injuste; il n'y à pas de proportion, & il seroit cassé même dans une Cour ordinaire de justice, comme contenant une punition immense pour une commodité, qui n'est qu'une bagatelle, puisqu'il est incontestablement plus utile que deux hommes vivent, qu'il ne l'est qu'un autre aille à cheval: mais un contrat, qui seroit nul entre deux hommes, l'est également entre cent mille; car de même que dix millions de cercles ne peuvent jamais faire un quarré, de même la voix d'un milliard d'hommes ne peut rendre valable ce qui est essentiellement nul: c'est là le langage de la raison & de la droite nature. Les sauvages, qui se conduisent presque par la seule loi naturelle, respectent bien davantage que nous, la vie les uns des autres. Ils ne répandent le sang que pour venger une premiere cruauté par la peine du Talion.

Nos ancêtres, les Saxons, quelque cruels qu'ils fussent en temps de guerre, n'avoient que peu d'exécutions en temps

de paix. Et dans tous les Gouvernements naissants qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a presque point de crime qui soit puni de mort.

C'est parmi les citoyens d'un Etat qui raffine, que les loix pénales, qui sont entre les mains des riches, sont imposées sur les pauvres. Le Gouvernement, en vieillissant, semble acquérir l'humeur chagrine & dure de la vieillesse; & comme si les richesses devenoient plus précieuses en proportion qu'elles augmentent, comme si nos craintes croissoient à mesure que nos trésors s'accroissent, nos possessions sont palissadées chaque jour par de nouveaux édits, & on les entoure de gibets pour effrayer ceux qui voudroient les envahir.

Est-ce la quantité prodigieuse de loix pénales, ou la licence de notre peuple, qui fait que ce pays produit plus de condamnés dans une année que la moitié de l'Europe entiere? Peut-être est-ce l'effet de tous deux; car l'une produit nécessairement l'autre : quand des loix pénales imposent sans distinction des punitions égales pour des faits que les circonstances rendent différents, le peuple, qui ne voit point de distinction dans le châtiment, s'accoutume à n'en point voir dans les crimes, & c'est cependant cette distinction qui est le rempart de la moralité des actions. Par-là, il arrive que la multitude des loix produit de nouveaux cri-

mes, & que de nouveaux crimes exigent de nouvelles loix.

Il feroit donc à fouhaiter que l'autorité, au-lieu d'inventer de nouvelles loix pour punir les crimes, au-lieu de ferrer les liens de la fociété, jufqu'à produire des mouvements convulfifs qui les rompent, au-lieu de faire mourir les coupables comme inutiles, avant que d'avoir éprouvé de quelle utilité ils peuvent être, au-lieu de changer la correction en vengeance, il feroit, dis-je, à fouhaiter que l'autorité effayât de mettre en ufage des moyens de prévenir les crimes, & de faire des loix qui protégeaffent le peuple plutôt que de le tyrannifer. Nous verrions alors que ces créatures, dont l'ame femble des fcories, n'avoient befoin que d'être affinées : nous verrions que ces malheureux, que nous condamnons à préfent à de longs & cruels fupplices, de peur que le luxe ne fouffre un moment de douleur, pouvoient, s'ils étoient traités convenablement, fervir à fortifier l'Etat dans des temps de danger; que comme leurs vifages font femblables aux nôtres, leurs cœurs reffemblent auffi aux nôtres; qu'il y a peu de cœurs affez corrompus pour que la perfévérance ne puiffe pas les corriger; qu'un homme peut voir fon dernier crime fans fouffrir la mort pour l'avoir commis, & qu'il faudroit peu de fang pour cimenter notre fûreté.

## CHAPITRE IX.

*Le bonheur & la misere sont plutôt l'effet de la prudence que de la vertu dans cette vie; les biens & les maux temporels étant regardés en eux-mêmes par le Ciel comme de pures bagatelles qui ne mérite pas qu'il se mêle de leur distribution.*

Il y avoit déja plus de quinze jours que j'étois dans la prison, sans que ma chere *Olivia* vînt me rendre visite, & j'avois une grande envie de la voir. Ayant fait part à ma femme de mon desir, le lendemain matin, la pauvre fille entra dans ma chambre appuyée sur le bras de sa sœur. Le changement que je remarquai en elle me frappa : les graces qui brilloient auparavant dans sa personne étoient effacées; la main de la mort sembloit avoir défiguré ses traits pour m'allarmer : ses tempes étoient creuses, son front tendu, & une fatale pâleur étoit répandue sur ses joues.

„ Je suis charmé de te voir, ma chere,
„ m'écriai-je; mais pourquoi cet abatte-
„ ment? J'espere que tu as trop d'ami-
„ tié pour moi pour laisser miner par le
„ le chagrin une vie que je prise à l'égal
„ de la mienne. Prends courage, ma fil-

„ le, & nous pourrons encore voir des
„ jours heureux.

„ Vous avez toujours été bon envers
„ moi, reprit-elle, mon cher pere; &
„ ce qui augmente ma peine, c'est de voir
„ que je ne pourrai jamais partager ce
„ bonheur que vous me promettez. Je
„ crains que le bonheur ne soit plus fait
„ pour moi ici-bas, & j'aspire à me voir
„ sortie d'un lieu où je n'ai trouvé que
„ des malheurs. Je desirerois, mon cher
„ papa, que vous voulussiez faire une
„ soumission à M. *Tornhill*; vous pour-
„ riez par-là l'appaiser, & ce seroit une
„ consolation pour moi en mourant de
„ vous voir libre.

„ Jamais, repris-je, ma fille, jamais
„ rien ne pourra m'amener à reconnoî-
„ tre ma fille pour une prostituée; car,
„ quoique le monde puisse regarder ta
„ faute avec mépris, moi je ne la regarde
„ que comme une marque de ta crédulité,
„ & non de la corruption de ton cœur.
„ Ma chere, je ne suis point du tout
„ malheureux dans cet endroit, quel-
„ qu'affreux qu'il puisse paroître, & sois
„ sûre que tant que j'aurai le bonheur de
„ te posséder, il n'aura jamais mon con-
„ sentement pour te rendre plus malheu-
„ reuse: je ne permettrai pas qu'il en
„ épouse une autre ".

Après que ma fille fut sortie, mon com-
pagnon de prison, qui avoit été présent
à notre conversation, me fit des représen-

tations assez sensées sur mon opiniâtreté à refuser une soumission qui pouvoit me procurer ma liberté; il m'observa que le reste de ma famille ne devoit point être sacrifié à un seul enfant, à celle sur-tout qui étoit la seule qui m'eût donné des sujets de mécontentement. „ En outre, „ ajouta-t-il, je ne sais s'il est juste de „ s'opposer ainsi à l'union de l'homme & „ de la femme, comme vous faites à pré„ sent; en refusant votre consentement à „ une union que vous ne pouvez empê„ cher, mais que vous pouvez rendre „ malheureuse.

„ Monsieur, lui répondis-je, vous ne „ connoissez pas l'homme qui nous op„ prime. Je suis très-convaincu que tou„ tes les soumissions que je pourrois lui „ faire, ne me procureroient pas seule„ ment une heure de liberté. On m'a dit „ que dans cette même chambre où je „ suis, un de ses débiteurs qu'il déte„ noit, est mort de besoin l'année der„ niere; mais quand ma soumission & „ mon consentement à son mariage pour„ roient me faire sortir d'ici, & me lo„ ger dans le plus beau de ses apparte„ ments, il n'auroit ni l'un ni l'autre, „ parce que quelque chose semble me dire „ que ce seroit approuver un adultere. „ Tant que ma fille vivra, il ne pourra „ contracter aucun mariage valable à mes „ yeux. Si elle n'étoit plus au monde, „ je serois à la vérité le plus vil des

„ hommes, si, par ressentiment, je tâ-
„ chois de séparer ceux qui desirent s'u-
„ nir. Quelque mal honnête homme qu'il
„ soit, je desirerois alors qu'il se mariât,
„ pour prévenir les suites de sa débau-
„ che future; mais aujourd'hui ne serois-
„ je pas le plus cruel des peres de signer
„ un contrat qui mettroit ma fille au tom-
„ beau, uniquement pour sortir moi-mê-
„ me de prison, & pour m'éviter ainsi
„ une angoisse, d'en causer à mon enfant
„ mille plus cruelles "?

Il convint de la justice de ma réponse; mais il ne put s'empêcher de m'observer que la vie de ma fille paroissoit trop près de sa fin, pour que j'eusse encore long-temps à rester dans la prison. „ Ce-
„ pendant, continua-t-il, quoique vous
„ refusiez de faire des soumissions au ne-
„ veu, j'espere que vous n'aurez point
„ de répugnance à exposer votre cas à
„ l'oncle, qui passe pour le plus honnête
„ homme & le plus juste du Royaume.
„ Je voudrois que vous lui envoyassiez
„ par la poste une lettre qui lui donnât
„ avis des mauvais traitements que son
„ neveu vous fait essuyer, & je gagerois
„ ma vie que vous aurez de lui une ré-
„ ponse dans trois jours ". Je le remerciai de l'idée qu'il me donnoit, & je me mis à l'instant en devoir d'écrire; mais malheureusement, je n'avois pas de papier, parce que tout notre argent avoit été employé le matin en provisions: il m'en fournit obligeamment.

Les trois jours suivants, je fus dans un état d'inquiétude de savoir comment ma lettre seroit reçue; mais dans cet intervalle, ma femme me sollicitoit fréquemment de me soumettre à toutes sortes de conditions, plutôt que de demeurer où j'étois, & à chaque moment, on m'apprenoit que la santé de ma fille déclinoit: le troisieme & le quatrieme jour arriverent sans que je reçusse de réponse à ma lettre. Il n'y avoit pas d'apparence que les plaintes d'un étranger contre un neveu bien aimé pussent réussir; ainsi mon espérance s'évanouit bientôt comme les autres. La force d'esprit ne m'abandonnoit cependant pas, quoique la captivité & le mauvais air commençassent à altérer considérablement ma santé, & que mon bras empirât; mais mes enfants étoient autour de moi, &, pendant que j'étois couché sur ma paille, me lisoient tour-à-tour, ou écoutoient mes instructions & pleuroient; mais la santé de ma fille s'affoiblissoit plus vîte que la mienne. Chaque nouvelle que je recevois d'elle augmentoit mes craintes & ma tristesse. Le cinquieme jour après que j'eus écrit à Sir *William Tornhill*, je fus allarmé par la nouvelle qu'elle avoit perdu la parole. Ce fut alors que la prison me devint douloureuse. Mon ame desiroit de s'échapper pour être auprès du lit de ma fille, pour la consoler, la fortifier, pour recevoir ses dernieres paroles, & lui enseigner

le chemin du Ciel. On vint me dire ensuite qu'elle étoit expirante, & cependant j'étois privé de la foible consolation de pleurer sur elle. Mon compagnon de prison vint ensuite m'apporter la derniere nouvelle, en m'exhortant à la patience: elle étoit morte. Le lendemain matin, il revint, & il me trouva avec mes deux petits, qui faisoient alors ma seule compagnie, & qui employoient tous leurs efforts innocents pour me consoler. Ils me conjuroient de lire à présent pour moi-même, & de ne pas pleurer, parce que j'étois trop vieux pour pleurer. „ Ma
„ sœur, s'écria l'aîné, n'est-elle pas un
„ ange à présent, mon papa? Pourquoi
„ donc vous affligez-vous pour elle! Je
„ voudrois être un ange aussi, pour être
„ dehors de ce vilain endroit, pourvu
„ que mon papa fût avec moi. Oui, ajouta
„ le plus jeune, le Ciel où est ma sœur
„ est un plus bel endroit que celui-ci. Il
„ n'y a là que de bonnes gens, & les
„ gens d'ici sont bien méchants ".

M. *Jenkinson* interrompit leur babil innocent, en m'observant qu'à présent que ma fille n'étois plus, je devois penser sérieusement au reste de ma famille, & essayer de sauver ma propre vie, qui dépérissoit chaque jour par le besoin & par le mauvais air. Il ajouta qu'il étoit de mon devoir de sacrifier à présent tout orgueil & tout ressentiment au bien de ceux qui avoient besoin de moi pour les soutenir,

& que j'étois actuellement obligé, par rang & par justice, d'essayer de me réconcilier avec mon Seigneur.

„ Dieu soit loué, répondis-je, je n'ai „ à présent ni orgueil ni ressentiment. Je „ me détesterois moi-même, si je croyois „ qu'il y eût ou vengeance ou orgueil „ cachés dans mon cœur. Au contraire, „ comme mon oppresseur a été autrefois „ mon paroissien, j'espere le présenter un „ jour avec un ame sans tache au tribu„ nal éternel. Non, Monsieur, je n'ai „ point de ressentiment à présent; & quoi„ qu'il m'ait ôté ce que j'estimois plus „ que tous ses trésors, quoiqu'il m'ait „ déchiré le cœur; car je suis malade à „ mourir, bien malade, mon camarade, „ cependant, tous ses torts ne m'inspire„ ront jamais de desirs de vengeance. Je „ consens actuellement à approuver son „ mariage; & si cette soumission peut lui „ faire plaisir, faites-lui savoir que si je „ l'ai offensé, je lui en demande pardon ". M. *Jenkinson* prit une plume & de l'encre, & écrivit ma soumission presque dans les mêmes termes que j'avois employés, & je la signai. J'envoyai mon fils porter la lettre à M. *Tornhill*, qui étoit alors à son château. Il y alla; & au bout d'environ six heures, il revint rapporter une réponse verbale. Il avoit eu de la peine, à ce qu'il nous dit, à pouvoir parler au Seigneur, parce que les domestiques étoient insolents & soupçonneux; mais il l'avoit

vu par hasard, comme il sortoit pour quelques affaires concernant son mariage, qui devoit se faire dans trois jours. Il continua, en nous disant qu'il s'étoit approché de la maniere la plus soumise, & qu'il avoit donné la lettre; que M. *Tornhill*, après l'avoir lue, lui avoit fait réponse que la soumission venoit à présent trop tard, & étoit inutile; qu'il avoit appris que je m'étois adressé à son oncle, mais que ma lettre avoit été honorée du mépris qu'elle méritoit : qu'au reste, toutes les propositions qu'on auroit à faire par la suite, devoient être adressée à son Procureur, & non pas à lui. Il observa néanmoins que, comme il avoit très-bonne opinion de la prudence des deux jeunes Demoiselles, leur intercession lui auroit été plus agréable.

„ Eh bien, Monsieur, dis-je à mon „ compagnon, vous voyez à présent le „ caractere de l'homme qui nous opprime; il peut être tout-à-la-fois plaisant „ & cruel : mais qu'il fasse ce qu'il lui „ plaira, je serai bientôt libre en dépit „ de tous ses verroux pour me renfermer. „ J'avance vers ce jour qui me paroît „ plus brillant à mesure que j'en appro„ che. Cette attente soulage mes afflic„ tions; & quoique je laisse après moi „ une famille orpheline & sans secours, „ cependant ils ne seront pas entiére„ ment abandonnés : il se trouvera peut„ être quelqu'ami qui les assistera pour

„ l'amour de leur pauvre pere, & quel-
„ qu'autre qui les fecourera charitable-
„ ment pour l'amour de leur Pere cé-
„ lefte ".

Juftement comme je parlois, ma femme, que je n'avois pas encore vue ce jour-là, entra avec l'air de la confternation, & faifant des efforts pour parler fans le pouvoir. „ Pourquoi, mon amour,
„ m'écriai-je, pourquoi veux-tu ajouter
„ à mon affliction par la tienne? Qui,
„ quoique notre maître cruel ne veuille
„ point fe laiffer fléchir à nos foumiffions;
„ quoiqu'il m'ait condamné à périr dans
„ ce féjour de la mifere, & quoique nous
„ ayons perdu un enfant bien-aimé, tu
„ trouveras encore de la confolation dans
„ nos autres enfants, quand je ne ferai
„ plus. Nous avons effectivement per-
„ du, reprit-elle, un enfant bien-aimé.
„ Ma *Sophie*, ma chere *Sophie* eft per-
„ due, arrachée de nous, enlevée par
„ des fcélérats.

„ Comment, Madame, s'écria mon
„ compagnon de prifon, Mifs *Sophie* en-
„ levée par des fcélérats! Cela ne peut
„ pas être, fûrement ".

Elle ne put répondre que par un regard fixe & un torrent de larmes; mais la femme d'un des prifonniers, qui étoit préfente, & qui étoit entrée avec elle, nous fit un récit plus détaillé. Elle nous dit que ma femme, ma fille & elle, faifant un tour de promenade fur le grand che-

min, un peu au-delà du village, une chaise de poste à quatre chevaux vint droit à eux, & s'arrêta à l'instant, après quoi un homme bien mis, mais qui n'étoit pas M. *Tornhill*, étoit descendu de la chaise, avoit saisi ma fille par le milieu du corps, & l'ayant fait entrer de force dans la chaise, avoit ordonné au postillon de marcher, en sorte qu'ils avoient été hors de vue en un moment.

„ A présent, m'écriai-je, la somme de „ ma misere est complette. Rien ne peut „ plus ajouter au malheur de ma situa„ tion. Quoi! pas une de reste. Ne m'en „ avoir pas laissé une! le monstre! l'en„ fant que je chérissois le plus! Elle avoit „ la beauté d'un Ange; & presque la sa„ gesse d'un Ange.... Mais, soutenez „ cette femme; ne la laissez pas tomber... „ Ne m'en avoir pas laissé une!... Hé„ las! mon ami, dit ma femme, vous pa„ roissez avoir plus besoin de consolation „ que moi. Nos malheurs sont grands, „ mais je les supporterois, & même de „ plus grands, si je vous voyois à votre „ aise. Ils peuvent m'ôter mes enfants, „ & tout ce que je possede au monde, „ pourvu qu'ils vous laissent à moi ".

Mon fils tâchoit de modérer notre douleur. Il nous prioit de prendre de la consolation, en nous disant qu'il espéroit que nous aurions encore occasion de nous réjouir. „ Mon enfant, m'écriai-je, parcours „ des yeux l'Univers, & vois si je puis en-

„ core eſpérer quelque conſolation. Nous „ luit-il un ſeul rayon d'eſpérance! La „ ſeule qui nous reſte, n'eſt-elle pas au- „ delà du tombeau "?... Mon cher pere, reprit-il, j'éſpere qu'il y a encore quelque choſe qui pourra vous donner un intervalle de conſolation : car j'ai une lettre de mon frere *Georges*... Que dis-tu, mon fils, de ton frere? ſait-il notre miſere. J'eſpere, mon enfant, qu'il eſt exempt des malheurs que le reſte de ſa famille éprouve... Oui, mon pere, répondit-il, il eſt parfaitement gai, joyeux & heureux. Sa lettre ne contient que de bonnes nouvelles; il eſt favori de ſon Colonel, qui lui a promis de lui faire avoir la premiere Lieutenance qui viendroit à vaquer.

„ Et es-tu ſûr de tout ce que tu dis, „ reprit ma femme? Es-tu ſûr qu'il ne „ ſoit point arrivé de mal à mon enfant?... „ Rien du tout certainement, répondit „ mon fils, vous allez voir ſa lettre qui „ vous fera le plus grand plaiſir; & ſi „ quelque choſe peut vous conſoler, je „ ſuis ſûr qu'elle le fera... Mais, es-tu „ ſûr, répéta-t-elle encore, que cette let- „ tre vienne de lui, & qu'il ſoit réelle- „ ment auſſi heureux que tu dis?

„ Oui, Madame, répondit-il, elle eſt „ certainement de lui, & il ſera un jour „ l'honneur & le ſoutien de ſa famille... „ Je remercie donc la Providence, s'écria- „ t-elle, de ce que la derniere lettre que „ je lui ai écrite ne lui eſt pas parvenue;

„ oui, mon cher, continua-t-elle en se „ tournant vers moi, je vous avouerai à „ présent que, quoique le Ciel nous traite „ avec rigueur à d'autres égards, il nous „ a été favorable dans cette occasion-ci. „ Dans la derniere lettre que j'ai écrite à „ mon fils, & que j'ai écrite dans l'amer„ tume de mon cœur, j'ai exigé de lui, „ sur le respect qu'il me doit, & sur son „ honneur, de faire rendre justice à son „ pere & à sa sœur, & de nous venger: „ mais graces à celui qui dirige tout, la „ lettre n'a pas été rendue, & je suis tran„ quille... Femme, m'écriai-je, vous avez „ fait-là une très-mauvaise action, & dans „ un autre temps, mes reproches auroient „ été plus séveres. Oh! à quel terrible pré„ cipice vous êtes-vous livrée? Il vous „ auroit enseveli, vous & votre fils, dans „ une ruine éternelle. Il faut reconnoître „ que la Providence nous a été plus favo„ rable que nous ne l'avions mérité. Elle „ a réservé ce fils pour être le pere & le „ protecteur de mes enfants quand je ne „ serai plus.... Que j'ai été injuste de me „ plaindre de ce que j'étois privé de toute „ consolation, quand j'apprends qu'il est „ heureux, & qu'il ignore nos afflictions, „ qu'il me reste encore ce fils pour sou„ tenir sa mere dans son veuvage, & pour „ protéger ses freres & ses sœurs! Mais „ je n'y pense pas de dire ses sœurs; il „ n'en a plus à présent; elles sont toutes „ perdues; elles m'ont toutes été enle-

„ vées, & je suis ruiné... Mon pere, dit „ mon fils en m'interrompant, permettez-„ moi de vous lire sa lettre; je sais qu'elle „ vous fera plaisir. Je lui en donnai la „ permission, & il lut la lettre qui suit :

„ MON TRÈS-HONORÉ PERE,

„ Je détourne pour quelques instants „ ma vue des plaisirs qui m'environnent, „ pour la fixer sur des objets qui lui sont „ encore plus agréables; le petit coin du „ feu de la maison paternelle. Mon ima-„ gination me représente le groupe in-„ nocent de mes freres & sœurs, prêtant „ une oreille attentive à chaque ligne de „ la présente. Je vois avec plaisir ces vi-„ sages qui n'ont jamais éprouvé les dif-„ formités que produit le luxe ou le be-„ soin ; mais quelqu'heureux que vous „ soyez à la maison, je suis sûr que ce „ sera une augmentation à votre félicité, „ d'apprendre que je suis parfaitement „ content de mon état, & le plus heu-„ reux des hommes.

„ Notre Régiment a reçu un contre-„ ordre, & ne sortira pas du Royaume. „ Le Colonel, qui me regarde comme „ son ami, me mène dans toutes les com-„ pagnies qu'il fréquente, & après une „ premiere visite, j'ai la satisfaction de „ voir que, quand j'en fais une seconde, „ je suis reçu avec considération. J'ai dansé „ l'autre jour avec *Mylady* G*** & si

„ je pouvois oublier la personne que vous
„ savez, je serois peut-être dans le cas de
„ réussir auprès de cette Dame : mais c'est
„ mon destin de me ressouvenir des au-
„ tres, tandis que je suis moi-même ou-
„ blié par la plupart de mes amis absents,
„ au nombre desquels je crains, mon très-
„ honoré pere, que je ne doive vous comp-
„ ter; car j'ai attendu long-temps sans ef-
„ fet le plaisir d'une lettre de la maison.
„ *Olivia* & *Sophie* avoient aussi promis de
„ m'écrire, mais elles semblent m'avoir
„ oublié : dites-leur de ma part, que ce
„ sont deux petites fripponnes, & que je
„ suis en ce moment dans la plus grande
„ colere contre elles. Cependant, je ne
„ sais comment il se fait que, quoique je
„ veuille gronder un peu, mon cœur cede
„ à de plus douces émotions. Dites-leur
„ donc, mon cher pere, que malgré tout,
„ je les aime le plus tendrement, & soyez
„ assuré que je demeure à jamais,

Votre respectueux fils.

„ Quelles graces n'avons-nous pas à
„ rendre dans tous nos malheurs, m'é-
„ criai-je, de ce qu'au moins un de no-
„ tre famille est exempt de ce que nous
„ souffrons! Que le Ciel le conserve &
„ continue son bonheur, pour qu'il soit
„ le support de sa mere & le pere de ces
„ deux enfants; ce qui est tout le patri-
„ moine que je puis lui laisser à présent.
„ Puisse-t-il préserver leur innocence des
„ tentations

„ tentations que la misere inspire, & être „ leur guide dans le chemin de l'honneur! „ A peine avois-je achevé ces mots, que „ j'entendis un bruit semblable à un tu- „ multe qui venoit de la prison d'en-bas. „ Ce bruit cessa peu de temps après, & „ j'entendis dans le passage qui condui- „ soit à ma chambre le bruit des fers qui „ raisonnoient. Le Geolier entra, tenant „ un homme blessé, tout sanglant, chargé „ de fers les plus pesants. Je regardois le „ malheureux avec compassion à mesure „ qu'il approchoit; mais je fus saisi d'hor- „ reur quand je reconnus que c'étoit mon „ fils... *Georges*, mon enfant, est-ce toi „ que je vois dans cet état, blessé chargé „ de fers? Est-ce là le bonheur dont tu „ jouis? Est-ce là la maniere dont tu re- „ viens me voir? Oh! cette vue me dé- „ chire le cœur & me fera mourir.

„ Où est votre courage, mon pere, ré- „ pondit mon fils, d'une voix ferme, je „ dois souffrir : j'ai encouru la mort, & „ je la verrai sans crainte. Ma derniere „ consolation est que je n'ai point com- „ mis de meurtre, quoique je ne puisse at- „ tendre de grace ".

J'essayai de contenir pendant quelques minutes la douleur qui me troubloit; mais je sentis que mes efforts me coûteroient la vie... „ Oh! mon enfant, mon cœur „ saigne de te voir en cet état, & je ne „ puis retenir mes larmes. Au moment „ que je te croyois heureux, que je priois

,, le Ciel pour la continuation de ton bon-
,, heur; te voir dans cet état, enchaîné,
,, blessé! Cependant la mort est un bon-
,, heur pour un jeune homme; mais moi
,, je suis vieux, je suis un vieux homme,
,, & j'ai vécu pour voir ce jour, pour voir
,, tous mes enfants tomber autour de moi
,, avant le temps, tandis que je reste, &
,, survis à leur destruction. Puissent tou-
,, tes les malédictions qui ont jamais écrasé
,, une ame tomber sur le meurtrier de mes
,, enfants! Puisse-t-il vivre, ainsi que moi,
,, pour voir!...

,, Arrêtez, mon pere, reprit mon fils,
,, ou vous me forcerez à rougir pour vous.
,, Comment pouvez-vous, oubliant vo-
,, tre âge, votre saint ministere, entre-
,, prendre ainsi sur la justice du Ciel, &
,, lui adresser des imprécations qui tom-
,, beroient bientôt sur votre tête chenue
,, pour l'écraser? Non, mon pere, songez
,, actuellement à me préparer à cette mort
,, ignominieuse que je dois souffrir bien-
,, tôt, à m'armer d'espérance & de réso-
,, lution, à m'inspirer le courage nécef-
,, saire pour boire avec constance cette
,, coupe amere qui me sera bientôt pré-
,, sentée.

,, Mon enfant, tu ne mourras pas. Je
,, suis sûr que tu n'as pas commis de
,, faute qui mérite un supplice honteux.
,, Mon fils n'a pu se rendre coupable
,, d'un crime qui puisse faire rougir sa
,, famille.

„ Je crains, répondit mon fils, que mon
„ crime ne ſoit pas graciable. J'ai envoyé
„ un défi, & la peine de mort eſt pronon-
„ cée pour ce cas par le dernier acte du
„ Parlement. Quand j'eus reçu la lettre
„ de ma mere, je vins ſur le champ pour
„ punir l'auteur de notre déshonneur; je
„ lui envoyai un billet pour me joindre
„ au lieu que je lui indiquois. Il n'y a pas
„ répondu, en venant en perſonne, mais
„ en envoyant quatre de ſes gens pour
„ me prendre. J'en ai bleſſé un; & le reſte
„ m'a fait priſonnier. Le lâche eſt réſolu
„ de me pourſuivre judiciairement; les
„ preuves ſont ſans replique; & comme
„ je ſuis le premier tranſgreſſeur depuis
„ que la loi eſt faite, je ne vois pas d'eſ-
„ pérance de grace. Mais vous m'avez
„ ſouvent charmé par des leçons de cou-
„ rage : inſpirez-moi ce courage aujour-
„ d'hui par votre exemple.

„ Hé bien! mon fils, tu retrouveras
„ ces leçons dans mon exemple. Je me
„ ſens à préſent élevé au-deſſus du mon-
„ de, & de tous les plaiſirs qu'il peut
„ procurer. Dès ce moment, mon cœur
„ rompt les liens qui le tenoient attaché
„ à la terre, & va nous préparer l'un &
„ l'autre pour l'éternité. Oui, mon fils,
„ je te montrerai le chemin, mon ame
„ guidera la tienne dans le paſſage; car
„ elles prendront leur élan toutes deux
„ enſemble. Je vois & je ſuis convaincu
„ que tu n'as pas de pardon à eſpérer ici-

„ bas. Je t'exhorte donc à chercher à l'ob-
„ tenir à ce grand Tribunal, où bientôt
„ nous ferons jugés l'un & l'autre : mais
„ ne foyons pas avares dans nos exhor-
„ tations; que nos compagnons de pri-
„ fon les partagent. Honnête Geolier,
„ voulez-vous bien leur permettre de
„ venir ici pour que je tâche de les ren-
„ dre meilleurs "? En difant ces mots, je fis un effort pour me lever de-deffus ma paille, mais je n'en eus pas la force, & tout ce que je pus faire, fut de me tenir appuyé contre la muraille. Les prifonniers s'affemblerent, fuivant mon defir, car ils aimoient à entendre mes confeils; mon fils & fa mere me foutenoient des deux côtés; je regardai mon auditoire; & ayant vu que perfonne ne manquoit, je leur adreffai l'exhortation fuivante.



## CHAPITRE X.

*Egalité de la conduite de la Providence à l'égard des heureux & des malheureux, ici-bas demontrée : que par la nature du plaisir & de la peine, les malheureux seront récompensés dans l'autre vie en proportion de leurs souffrances ici.*

MES amis, mes enfants, mes compagnons d'infortune ; quand je réfléchis sur la distribution du bien & du mal ici-bas, je trouve que l'homme a reçu beaucoup à jouir, mais encore plus à souffrir. Que nous cherchions dans le monde entier, nous ne trouverons pas un homme si complétement heureux qu'il ne lui reste quelque chose à desirer ; mais nous en voyons tous les jours des milliers qui, par le suicide, nous font voir qu'il ne leur reste rien à espérer. Il paroît donc que dans cette vie nous ne pouvons être parfaitement heureux, mais que nous pouvons être complétement misérables.

Pourquoi l'homme est-il ainsi sujet à la douleur ? Pourquoi notre malheur est-il nécessaire dans la composition de la félicité générale ? Pourquoi les autres systêmes étant parfaits seulement par la perfection de leurs parties subordonnées, le grand systême a-t-il besoin pour sa per-

fection, de parties qui sont, non-seulement subordonnées à d'autres, mais imparfaites en elles-mêmes? Ce sont des questions qu'on ne peut résoudre, & dont la connoissance seroit inutile. La Providence a jugé à propos de tromper notre curiosité sur ces matieres en se contentant de nous accorder des motifs de consolation.

Dans cet état, l'homme a appellé à son secours la Philosophie; & ayant reconnu l'impuissance des consolations qu'elle pouvoit lui fournir, il l'a aidée de la Religion. Les consolations de la Philosophie sont fort amusantes, mais souvent trompeuses. Elle nous dit que la vie est remplie de douceurs, si nous savions nous en servir. D'un autre côté, elle nous dit que si nous sommes sujets à des malheurs inévitables, la vie est courte, & notre misere finira bientôt.

Ainsi, ces deux consolations se détruisent l'une & l'autre; car si la vie est un lieu d'agrément, sa briéveté doit être un malheur; & si elle est longue, nos malheurs sont prolongés. Ainsi la Philosophie est foible, mais les consolations de la Religion sont beaucoup plus élevées. L'homme est ici, nous dit-elle, pour préparer son ame, & la rendre propre à habiter une autre demeure. Quand l'homme de bien quitte son corps, & devient tout esprit glorieux, il trouve qu'il s'est formé ici-bas un ciel de félicité, pendant que

le méchant, qui eſt ſouillé de vices, quitte ſon corps avec frayeur, & trouve qu'il a anticipé la vengeance du Ciel. C'eſt donc à la Religion que nous devons nous attacher dans toutes les occaſions de la vie, pour nous procurer des plaiſirs vrais; car ſi nous ſommes déja heureux, c'eſt une augmentation de plaiſir de penſer que nous pouvons rendre ce bonheur éternel; & ſi nous ſommes malheureux, il eſt bien conſolant de penſer que nous avons ailleurs une place de repos. Ainſi la Religion préſente à l'homme heureux une continuité de bonheur; au malheureux, un changement de miſere en bonheur.

Mais, quoique la Religion ſoit pleine de bonté pour tous les hommes, cependant elle a promis des récompenſes particulieres aux malheureux. Les pauvres, les malades, les affligés, les priſonniers, ſont ceux à qui notre Loi ſacrée fait les promeſſes les plus fréquentes. L'Auteur de notre Religion fait lui-même profeſſion par-tout d'être l'ami des malheureux, &, bien différent des faux amis du monde, il donne toutes ſes careſſes à ceux qui ſont abandonnés de tous. Des gens ſans réflexion ont cenſuré cette conduite comme partiale, comme une préférence donnée ſans que rien la méritât; mais ils n'ont pas fait réflexion qu'il n'eſt point au pouvoir du Ciel même, de faire qu'une félicité éternelle ſoit un auſſi grand préſent

à l'homme heureux qu'au malheureux. Pour le premier, l'éternité n'eſt qu'un ſimple bonheur, puiſqu'elle ne fait tout au plus qu'augmenter ce qu'il poſſédoit déja. Pour le dernier, c'eſt un double avantage; car il fait ceſſer la peine qu'il ſouffroit, & le récompenſe par le bonheur céleſte pour l'avenir.

Mais la Providence eſt encore plus favorable au pauvre qu'au riche à un autre égard: car en même-temps qu'elle rend à celui-là la vie qui ſuit la mort plus deſirable, elle lui adoucit le paſſage qui y conduit. L'infortuné eſt devenu familier avec tous les objets terribles. L'homme, accablé de chagrins, ſe couche tranquillement dans le lit de la mort; il n'a point de poſſeſſion à regretter, & bien peu de liens à rompre. Il ne ſent que l'angoiſſe de la nature dans ſon départ, & celle-là n'eſt pas plus conſidérable que celles qui lui ont fait ſouvent perdre connoiſſance auparavant; car, après un certain degré de peine, chaque brêche que la mort ouvre dans notre conſtitution, la nature compatiſſante la couvre avec l'inſenſibilité.

Ainſi la Providence a donné aux miſérables deux avantages au-deſſus de ceux qui ſont heureux dans la vie: plus de douceurs dans la mort; & dans le Ciel, cette ſupériorité de plaiſir que produit le contraſte d'état. Et cette ſupériorité, mes amis, n'eſt pas un petit avantage,

elle femble être un des plaifirs du pauvre Lazare dans la parabole : car, quoiqu'il fût déja dans le Ciel, & qu'il goûtât tous les raviffements qu'on y doit attendre, cependant la parabole remarque, comme une addition à fon bonheur, qu'il avoit été autrefois malheureux, & qu'actuellement il étoit confolé; qu'il avoit connu ce que c'étoit que d'être miférable, & qu'à préfent il fentoit ce que c'étoit que d'être heureux.

Ainfi, mes amis, vous voyez que la Religion fait ce que la Philofophie ne pouvoit jamais faire; elle fait voir l'égalité de la conduite du Ciel envers les heureux & les malheureux, & met prefque au même niveau tout ce dont les hommes peuvent jouir. Elle donne aux riches comme aux pauvres le même bonheur futur, & une efpérance égale de l'obtenir; mais fi les riches ont l'avantage de jouir des plaifirs ici-bas, le pauvre a dans l'autre vie, quand il y eft couronné d'une félicité éternelle, la fatisfaction également éternelle, de favoir ce que c'étoit que d'être miférable; & quand on pourroit appeller cela un petit avantage en foi, fon éternité fait compenfation en durée avec le bonheur temporel, dans lequel les riches l'ont furpaffé *en intenfité.*

Voilà donc les confolations que les malheureux ont pour eux en particulier, & au-deffus des autres hommes, au-def-

sous desquels ils sont à d'autres égards. Pour bien connoître tous les malheurs de la pauvreté, il faut la souffrir; déclamer sur les avantages temporels dont jouissent les pauvres, c'est répéter ce que personne ne croit ni ne pratique. Ceux qui ont les nécessités de la vie ne sont point pauvres, & ceux qui en manquent sont nécessairement misérables. Oui, mes amis, nous ne pouvons pas nous dissimuler que nous sommes misérables. Tous les raffinements de l'imagination ne peuvent adoucir les besoins de la nature, ni donner une agréable élasticité aux vapeurs humides d'un cachot, ou soulager les sanglots d'un cœur usé par la souffrance. Laissons le Philosophe sur son lit de duvet nous dire que nous pouvons résister à tout cela. Hélas! les efforts que nous faisons pour y résister, sont notre plus grande peine. La mort est peu de chose, & tout homme peut la supporter; mais les tourments sont terribles, & il n'y a point d'homme qui puisse les endurer.

C'est donc à nous, mes amis, que les promesses du bonheur dans le Ciel doivent être particuliérement cheres; car si notre récompense n'est que dans ce monde, nous sommes en vérité les plus misérables de tous les hommes. Quand je regarde ces demeures ténébreuses faites pour épouvanter, autant que pour nous renfermer; cette foible lumiere qui ne sert qu'à nous faire voir les horreurs de ce

féjour ; ces fers que la tyrannie a inventés, ou que le crime a rendus néceſſaires ; quand je vois ces viſages amaigris par la faim, & que j'entends ces gémiſſements, mes amis, quel changement glorieux le Ciel feroit pour ces objets ! Voler dans des régions auſſi illimitées que l'air ; ſe réchauffer au ſoleil d'un bonheur éternel ; chanter ſans fin des hymnes & des cantiques, n'avoir point de maître qui nous menace ou nous inſulte ; mais avoir pour toujours devant les yeux le modele de la bonté même ; quand je penſe à toutes ces choſes, la mort me paroît un meſſager qui apporte les plus heureuſes nouvelles. Quand j'y penſe, ſon trait le plus aigu me devient un bâton pour m'appuyer ; quand j'y penſe, qu'eſt-ce qu'il y a dans la vie qui me paroiſſe deſirable ? quand j'y penſe, qu'eſt-ce que la vie peut offrir qui ne ſoit pas mépriſable en comparaiſon ? Les Rois dans leur palais devroient ſoupirer pour de pareils avantages ; & nous, dans l'état malheureux où nous ſommes, nous devons exprimer ce deſir par des cris.

Mais poſſéderons-nous toutes ces choſes ? Oui, nous les poſſéderons certainement, ſi nous voulons faire nos efforts pour les obtenir ; & ce qui eſt un avantage, nous ſommes ſouſtraits à un grand nombre de tentations qui pourroient retarder notre félicité. Eſſayons ſeulement de les acquérir, & elles ſeront bientôt à

nous, & bientôt, ce qui est encore mieux; car si nous jettons les yeux sur ce qui est passé de notre vie, il paroît bien peu de chose; & quelqu'idée que nous nous fassions du temps qui nous reste à vivre, nous trouverons qu'il sera encore plus court. A mesure que nous vieillissons, les jours semblent devenir plus courts, & la familiarité que nous contractons avec le temps, en diminue la perception. Consolons-nous donc à présent, car nous serons bientôt à la fin de notre voyage. Nous serons bientôt déchargés du fardeau pesant que le Ciel nous avoit imposé; & quoique la mort, le seul ami des malheureux, se moque pour quelque temps du voyageur fatigué, en s'éloignant, comme l'horison, de sa vue, à mesure qu'il s'en approche, cependant, le temps viendra certainement & bientôt, où tous nos travaux finiront, où les grands superbes du monde ne nous fouleront plus aux pieds, où nous nous rappellerons avec plaisir nos souffrances d'ici-bas, où nous serons environnés de tous nos amis, ou de gens qui méritoient notre amitié, où notre félicité sera ineffable, & pour couronner le tout, éternelle.



## CHAPITRE XI.

*Lueurs d'espérance. Ne nous laissons point abattre, & la fortune changera à la fin en notre faveur.*

QUAND j'eus fini mon exhortation, & que mon auditoire se fut retiré, le geolier, qui étoit un des plus humains de sa profession, me pria de ne pas prendre en mauvaise part ce qu'il alloit faire, m'observant que son devoir l'obligeoit de renfermer mon fils dans une chambre plus forte; mais qu'il lui permettroit de venir me voir tous les matins. Je le remerciai de sa complaisance; & serrant la main de mon fils, je lui dis adieu, & lui recommandai de penser au grand œuvre qu'il avoit à achever.

Je me recouchai donc sur ma paille, & un de mes petits lisoit à côté de mon lit, quand M. *Jenkinson* entra, & me dit qu'on avoit des nouvelles de ma fille; qu'une personne l'avoit vue environ deux heures auparavant à la compagnie d'un étrange Monsieur; qu'ils s'étoient arrêtés au village voisin pour se rafraîchir, & qu'ils sembloient revenir à la ville. A peine avoit-il achevé, que le geolier entra avec un air d'empressement & de satisfaction, pour m'informer que ma fille étoit

retrouvée. *Moïse* accourut un moment après, en criant que sa sœur *Sophie* étoit en-bas, & qu'elle montoit avec notre ancien ami M. *Burchell.*

Comme il m'apprenoit cette nouvelle, ma chere enfant entra avec les yeux presqu'égarés par le plaisir, & elle accourut pour m'embrasser dans le transport de son amitié. Les pleurs & le silence de sa mere montroient aussi sa joie. „ Voici, mon „ papa, voici, s'écria l'aimable enfant, „ le brave homme auquel je dois ma dé„ livrance; c'est à l'intrépidité de Mon„ sieur, que je suis redevable de mon „ honneur & de ma liberté ".... Un baiser de M. *Burchell*, dont le plaisir paroissoit encore plus grand que le sien, interrompit ce qu'elle alloit ajouter.

„ Ah! M. *Burchell*, m'écriai-je, vous „ nous voyez dans une bien misérable „ demeure; & nous sommes actuelle„ ment bien différents de ce que nous „ étions la derniere fois que vous nous „ avez vus. Vous avez toujours été no„ tre ami. Il y a long-temps que nous „ avons découvert l'erreur dans laquelle „ nous sommes tombés à votre égard, „ & que nous nous sommes repentis de „ notre ingratitude. Après la maniere in„ digne dont je vous ai traité, j'ai honte „ de vous regarder en face: cependant „ j'espere que vous serez assez généreux „ pour me pardonner, puisque j'ai été „ induit en erreur par un vil & lâche

„ miſérable, qui, ſous le maſque de l'a-
„ mitié, m'a ruiné.

„ Il eſt impoſſible, répondit M. *Bur-*
„ *chell*, que je vous pardonne, parce
„ que vous n'avez jamais mérité mon
„ reſſentiment. Je vis alors votre erreur
„ en partie; mais comme il n'a pas été
„ en mon pouvoir de vous en tirer, je
„ n'ai pu qu'en avoir pitié.

„ J'ai toujours penſé, m'écriai-je, que
„ vous aviez l'ame généreuſe; mais à pré-
„ ſent j'en ſuis convaincu. Dis-moi, ma
„ chere, comment tu as été délivrée, &
„ quels étoient les ſcélérats qui t'enle-
„ voient?

„ En vérité, reprit ma fille, quant au
„ ſcélérat qui m'a enlevée, j'ignore en-
„ core qui il eſt; car comme nous nous
„ promenions maman & moi, il vint
„ derriere nous; & avant que j'euſſe eu
„ le temps de crier au ſecours, il me fit
„ entrer de force dans une chaiſe de poſ-
„ te, & à l'inſtant les chevaux partirent
„ au grand galop. J'apperçus pluſieurs
„ perſonnes ſur le chemin, que j'appel-
„ lai à mon ſecours; mais elles ne tin-
„ rent aucun compte de mes prieres. En
„ même-temps le ſcélérat employoit tou-
„ tes ſortes de moyens pour m'empêcher
„ de crier. Il me flattoit & me menaçoit
„ tour-à-tour, & juroit que ſi je voulois
„ me taire, il n'avoit nul deſſein de me
„ faire aucun mal. Pendant tout cela,
„ j'avois crevé la toile du ſtors qu'il avoit

„ levé; & la premiere personne que j'ap-
„ perçus à quelque distance, fut notre
„ ancien ami M. *Burchell*, marchant avec
„ sa vitesse ordinaire, & tenant en main
„ le grand bâton pour lequel nous avions
„ coutume de tant le plaisanter. Aussi-tôt
„ que je fus à portée d'être entendue, je
„ l'appellai par son nom, & j'implorai son
„ secours. Je répétai mes exclamations
„ plusieurs fois : sur quoi, il cria au pos-
„ tillon, d'une voix menaçante, de s'ar-
„ ter; mais celui-ci, loin d'obéir, fouetta
„ plus fort. Je crus alors que M. *Bur-*
„ *chell* ne pourroit jamais nous attein-
„ dre, quand, en moins de quatre mi-
„ nutes, je le vis à côté des chevaux, &
„ d'un coup de bâton, jetter le postillon
„ par terre. Les chevaux s'arrêterent
„ d'eux-mêmes, après la chûte de leur
„ conducteur; & mon ravisseur sautant
„ de la voiture, en jurant & en mena-
„ çant, tira son épée, & lui commanda
„ de se retirer. Mais M. *Burchell* vint
„ sur lui, & après avoir brisé son épée
„ en pieces, il le poursuivit près d'un
„ quart de mille; mais il s'échappa. J'é-
„ tois alors moi-même sortie de la voi-
„ ture, dans le dessein d'aider mon libé-
„ rateur; mais je le vis bientôt revenir
„ à moi triomphant. Le postillon, qui
„ étoit revenu de son étourdissement,
„ vouloit aussi s'échapper; mais M. *Bur-*
„ *chell* lui ordonna de remonter, & de
„ nous conduire à la ville. Comme il ne

„ ſe trouvoit pas en état de réſiſter, il „ fut obligé d'obéir, quoique la bleſſure „ qu'il avoit reçue, me parût dangereu- „ ſe. Il ſe plaignit le long du chemin, „ de la douleur qu'il reſſentoit, en ſorte „ qu'à la fin, il excita la compaſſion de „ M. *Burchell*, qui, à ma priere, en „ prit un autre à ſa place, à l'hôtellerie „ où nous nous ſommes arrêtés en re- „ venant.

„ Soyez donc les biens-venus, m'é- „ criai-je, toi, ma chere enfant, & vous, „ ſon brave libérateur, ſoyez mille fois „ les biens-venus. Quoique nous n'ayons „ qu'une pauvre chere à vous donner, „ nos cœurs ſont prêts à vous recevoir. „ A préſent donc, M. *Burchell*, que „ vous avez ſauvé ma fille, ſi vous la „ regardez comme pouvant être une ré- „ compenſe de votre ſervice, elle eſt à „ vous. Si vous pouvez conſentir à une „ alliance avec une famille auſſi pauvre „ que la mienne, prenez ma fille, obte- „ nez ſon conſentement : comme je ſais „ que vous avez déja ſon cœur, je vous „ prie d'accepter le mien ; & permettez- „ moi de vous dire, Monſieur, que ce „ n'eſt pas un petit préſent que je vous „ fais. On la regarde comme une beauté, „ cela eſt vrai ; mais ce n'eſt pas là ce „ que je veux dire : je vous donne un „ tréſor dans ſon ame.

„ Mais je ſuppoſe, répondit M. *Bur-* „ *chell*, que vous ſavez l'état de mes af-

„ faires, & mon impuissance de la sou-
„ tenir dans l'état qu'elle mérite. Si cette
„ objection que vous me faites, repli-
„ quai-je, est une évasion de mon offre,
„ je m'en désiste; mais je ne connois pas
„ d'homme si digne de la posséder que
„ vous; & si j'étois en état de donner à
„ ma fille des millions, & que des mil-
„ lions me la demandassent en mariage,
„ l'honnête & brave M. *Burchell*, se-
„ roit celui que je choisirois de préfé-
„ férence ".

Son silence à cette proposition me sembla un refus mortifiant; & sans repliquer à ma derniere offre, il demanda si nous ne pourrions pas avoir des rafraîchissements de l'hôtellerie voisine. Sur ce qu'on lui dit qu'oui, il ordonna qu'on lui apportât le meilleur dîner qu'on pourroit préparer sur un ordre aussi prompt. Il ordonna aussi une douzaine de bouteilles du meilleur vin, & quelques cordiaux pour moi; ajoutant, avec un sourire, qu'il vouloit faire, une fois au moins, de l'extraordinaire; & que, quoique dans une prison, il n'avoit jamais été disposé à être si joyeux. Le garçon de l'hôtellerie parut bientôt avec le dîner: le géolier prêta une table, & parut extrêmement empressé à servir. Le vin fut rangé sur la table, & on y apporta deux bons plats.

Ma fille n'avoit pas encore entendu parler de la triste situation de son frere, & personne de nous ne vouloit arrêter le

cours de sa joie par ce récit affligeant. Mais ce fut en vain que je tâchois de paroître joyeux : la position où se trouvoit mon malheureux fils, laissoit percer mon chagrin à travers tous mes efforts pour le dissimuler ; en sorte que je fus obligé, à la fin, d'attrister notre joie par le récit de ses malheurs, & en desirant qu'on lui permît de partager avec nous ce moment de plaisir. Après que mes convives furent revenus de la consternation que mon récit avoit produit, je priai aussi qu'on voulût bien admettre à notre repas M. *Jenkinson*, un de mes camarades de prison ; & le géolier se chargea de l'aller quérir, avec un air de soumission extraordinaire. On n'entendit-pas plutôt le bruit des fers de mon fils dans le passage, que sa sœur courut avec impatience à sa rencontre. Pendant ce temps-là, M. *Burchell* me demanda si mon fils ne se nommoit pas *Georges?* Sur quoi lui ayant répondu qu'oui, il garda le silence. Aussi-tôt que mon fils entra dans la chambre, j'apperçus qu'il regardoit M. *Burchell* avec des yeux d'étonnement & de respect. „ Avance, lui „ criai-je, mon fils : quoique nous soyons „ tombés bien bas, la Providence a la „ bonté de nous accorder quelque relâ- „ ché à nos maux. Ta sœur nous est „ rendue, & voilà son libérateur. C'est „ à ce brave homme que nous sommes „ redevables, moi, d'une fille, & toi, „ d'une sœur. Donne-lui la main, mon

„ enfant, en ſigne d'amitié : il mérite
„ notre plus vive reconnoiſſance ".

Mon fils paroiſſoit, pendant que je parlois, ne pas faire attention à ce que je diſois, & continuoit à reſter reſpectueuſement éloigné. „ Mon frere, lui dit ſa
„ ſœur, pourquoi ne remercies-tu pas
„ mon brave libérateur ? Les braves gens
„ ſont faits pour s'aimer l'un l'autre ".

Mon fils continuoit toujours à garder le ſilence & ſon air d'étonnement, quand notre convive, s'appercevant qu'il étoit reconnu par lui, prit ſon air de dignité naturel, & ordonna à mon fils d'avancer. Jamais je n'ai rien vu de ſi noble & de ſi majeſtueux que l'air qu'il prit en cette occaſion. Le plus bel objet dans l'univers, dit un certain Philoſophe, eſt un honnête homme aux priſes avec l'adverſité. Il y en a cependant un plus bel encore, c'eſt l'honnête homme qui vient la ſoulager. „ Je vous reprends encore,
„ étourdi, dit-il à mon fils, dans la mê-
„ me faute qui...." Ici il fut interrompu par un des gens du geolier, qui vint nous avertir qu'une perſonne de diſtinction, qui arrivoit à la ville dans ſon carroſſe, avec pluſieurs domeſtiques, préſentoit ſes reſpects au Monſieur qui étoit avec nous, & le prioit de lui faire ſavoir quand il pourroit avoir l'honneur de le voir.
„ Dis à cet homme, repliqua notre con-
„ vive, d'attendre juſqu'à ce que j'aye
„ le temps de le recevoir; & enſuite ſe

„ tournant vers mon fils : je vous trouve
„ donc encore, Monſieur, coupable de
„ la même faute pour laquelle je vous ai
„ déja réprimandé, & pour laquelle la
„ loi vous prépare maintenant ſes juſtes
„ châtiments. Vous penſez peut-être que
„ le mépris que vous faites de votre vie,
„ vous donne le droit d'ôter celle d'un
„ autre. Mais où eſt, je vous prie, Mon-
„ ſieur, la différence entre le duéliſte qui
„ haſarde une vie qu'il n'eſtime pas, &
„ l'aſſaſſin qui agit plus ſûrement ? Un
„ eſcroc diminue-t-il ſa fripponnerie,
„ quand il allegue qu'il avoit mis un jet-
„ ton au jeu ?

„ Hélas ! Monſieur, m'écriai-je, qui
„ que vous ſoyez, ayez pitié d'un pau-
„ vre malheureux qui a été ſéduit ; car
„ ce qu'il en a fait, n'a été que par une
„ obéiſſance aveugle aux ordres d'une
„ mere, qui, dans la chaleur de ſon reſ-
„ ſentiment, a exigé de lui qu'il vengeât
„ ſon injure. Voici, Monſieur, la lettre
„ qui ſervira à vous convaincre de l'im-
„ prudence de la mere, & à diminuer la
„ faute du fils ".

Il prit la lettre & la lut promptement.
„ Ceci, dit-il, quoique ce ne ſoit pas
„ une excuſe complete, diminue telle-
„ ment ſa faute, qu'il me détermine à lui
„ pardonner. Je vois, continua-t-il, en
„ prenant alors obligeamment mon fils
„ par la main, je vois que vous êtes ſur-
„ pris de me trouver ici ; mais j'ai ſou-

„ vent visité les prisons pour des sujets
„ moins intéressants. Je suis venu actuel-
„ lement pour voir rendre justice à un
„ digne & honnête homme pour lequel
„ j'ai l'estime la plus sincere. J'ai été
„ long-temps témoin, sans le faire con-
„ noître, de la bienfaisance de votre pere.
„ J'ai joui dans sa petite habitation, d'un
„ respect qui n'étoit point souillé par la
„ flatterie; & j'ai trouvé dans l'amusante
„ simplicité du coin de son feu, un bon-
„ heur qui ne se rencontre pas dans les
„ Cours. J'ai fait savoir à mon neveu
„ que mon intention étoit de venir ici,
„ & j'apprends qu'il y est venu. Ce se-
„ roit lui faire une injustice, de même
„ qu'à vous, de le condamner sans l'a-
„ voir entendu. Si l'on a commis des
„ excès, il y aura réparation; & je puis,
„ sans vanité, me flatter que personne
„ n'a jamais taxé d'injustice le Chevalier
„ *William Tornhill* ".

Nous apprîmes alors que le personnage que nous avions si long-temps reçu chez nous, comme une compagnie amusante & sans conséquence, n'étoit autre chose que le fameux Sir *William Tornhill*, dont les vertus & les singularités étoient connues de presque tout le monde. Le pauvre M. *Burchell* étoit dans le fait, un homme d'une grande fortune & d'un grand crédit, qu'on écoutoit avec applaudissement dans le Parlement, & que le parti opposé respectoit, parce qu'il

étoit ami de son pays, en même-temps qu'il étoit fidele à son Roi. Ma pauvre femme, en se rappellant la familiarité avec laquelle elle l'avoit traité, sembloit dans les plus cruelles appréhensions. Mais *Sophie*, qui, quelques moments auparavant, le regardoit comme un homme qui pouvoit devenir son époux, voyant alors la distance immense que sa fortune mettoit entr'eux deux, ne pouvoit retenir ses pleurs.

„ Ah! Monsieur, s'écria ma femme, „ d'un ton douloureux, comment est-„ il possible que j'obtienne jamais mon „ pardon? Les insultes que vous avez „ reçues de moi la derniere fois que „ j'eus l'honneur de vous voir à notre „ maison, & ces plaisanteries piquantes „ que j'eus l'audace de vous faire, je „ crains, Monsieur, que vous ne me les „ pardonniez jamais.

„ Ma chere Madame, répondit-il, „ avec un sourire, si vous avez fait des „ plaisanteries, j'y ai répondu, & je „ laisse à juger à la compagnie, si ma „ défense ne valoit pas bien votre atta-„ que. Pour vous dire la vérité, je ne „ connois personne contre qui je sois „ disposé à être fâché à présent, excepté „ contre le drôle qui a si fort effrayé ma „ petite fille ici. Je n'ai pas eu même le „ temps d'examiner la figure du coquin „ assez pour pouvoir le désigner dans un „ avertissement. Pourriez-vous, *Sophie*,

„ ma chere, le reconnoître, si vous le
„ revoyiez. Je ne suis pas sûre que je le
„ puisse, répondit-elle : cependant je me
„ rappelle qu'il a une grande marque au-
„ dessus d'un de ses sourcils.... Je vous
„ demande pardon de vous interrompre,
„ Madame, dit *Jenkinson* qui étoit au-
„ près d'elle; mais voulez-vous bien me
„ dire si cet homme portoit ses cheveux,
„ & s'ils n'étoient pas rouges?... Oui,
„ je le crois, dit *Sophie*... Et Monsieur,
„ continua-t-il, en se tournant du côté
„ du Chevalier *William*, a-t-il observé
„ la longueur de ses jambes?... Je n'ai
„ pas remarqué leur longueur, répondit
„ le Baronnet; mais je suis sûr de leur
„ vîtesse, car il m'a surpassé à la course;
„ ce que je croyois que peu d'hommes
„ dans le Royaume pouvoient faire....
„ Sous votre bon plaisir, s'écria *Jen-
„ kinson*, je connois l'homme, c'est cer-
„ tainement le même, le meilleur cou-
„ reur d'Angleterre. Il a battu le plus
„ fameux à la course: *Timothée Baxter*
„ est son nom. Je le connois parfaite-
„ ment, & je sais dans quel endroit il
„ est actuellement retiré. Si Monsieur
„ veut ordonner au geolier de me laisser
„ sortir avec deux hommes, je m'engage
„ de vous l'amener dans une heure au
„ plus. Là-dessus le geolier fut appellé;
„ & ayant paru aussi-tôt, le Chevalier
„ *William* lui demanda s'il le connois-
„ soit... J'ai cet honneur, répondit le
„ geolier.

„ géolier. J'ai l'honneur de connoître
„ très-bien le Chevalier *William Tornhill* ; & tous ceux qui ont le même
„ honneur, desireroient le connoître davantage.... Cela étant, reprit le Baronnet, ce que je vous demande, est
„ que vous permettiez à cet homme &
„ à deux de vos domestiques d'aller, de
„ ma part, exécuter une commission que
„ je lui donne ; & comme je suis un des
„ Juges du Comté, je me charge de tout
„ ce qui peut en arriver... Votre parole
„ me suffit, reprit le géolier, & vous
„ pouvez, quand il vous plaira, les
„ envoyer par-tout où vous jugerez à
„ propos ".

En conséquence, *Jenkinson* fut dépêché pour aller chercher *Timothée Baxter*, pendant que nous nous amusions à rire de la liberté de notre plus jeune enfant qui grimpoit sur la chaise du Chevalier *William* pour l'embrasser. Sa mere alloit le châtier pour sa familiarité ; mais ce digne homme la prévint ; & prenant l'enfant, tout en hâillons, comme il étoit, sur ses genoux : „ Et bien ! gros garçon,
„ lui dit-il, te ressouviens-tu de ton ancien ami *Burchell?* Et ton frere *Dick*,
„ mon bon ami, est-il là ? Vous voyez
„ que je ne vous ai pas oubliés ". En même-temps qu'il leur parloit ainsi, il leur donna un gros morceau de pain-d'épice que les pauvres enfants mangerent

avidement, n'ayant eu qu'un fort léger déjeûner le matin.

Nous nous mîmes alors à table pour le dîner qui étoit presque froid. Mais auparavant, comme mon bras continuoit à me faire mal, le Chevalier *William* m'avoit écrit une ordonnance; car il avoit étudié en Médecine pour son amusement, & il étoit assez habile dans cette profession. J'envoyai chercher le remede qu'il m'avoit prescrit, chez un Apothicaire du lieu, & je me sentis soulagé presqu'aussi-tôt que j'en eus fait usage. Nous fûmes servis au dîner par le géolier lui-même, qui s'empressoit de rendre à notre hôte tous les honneurs qu'il pouvoit. Mais avant que nous eussions achevé de dîner, il arriva un autre domestique de la part de son neveu, qui demandoit permission de paroître pour justifier son innocence, & défendre son honneur. Le Baronnet se rendit à sa demande, & donna ordre qu'on l'introduisît.

## CHAPITRE XII.

*Bienfait payé avec usure.*

M. *Tornhill* entra avec un sourire qui lui étoit ordinaire, & s'avança pour embrasser son oncle; mais celui-ci le repoussa avec un air de dédain. „ Point „ de bassesse à présent, s'écria le Ba- „ ronnet, d'un air sévere. On ne peut „ arriver à mon cœur que par le che- „ min de l'honneur; mais je ne vois ici „ que des preuves de fausseté, de lâ- „ cheté & d'oppression. Comment se fait- „ il, Monsieur, que ce pauvre homme „ dont vous faisiez profession d'être l'a- „ mi, soit traité si durement? Sa fille „ bassement séduite pour récompense de „ ce qu'il vous a reçu dans sa maison, „ & lui-même jetté dans une prison, „ peut être pour avoir été sensible à l'af- „ front; son fils aussi, à qui vous n'avez „ pas osé faire face comme un homme.

„ Est-il possible, dit le neveu, en l'in- „ terrompant, que mon oncle me repro- „ che, comme un crime, une conduite „ que ses instructions réitérées m'ont em- „ pêché de tenir?

„ Votre refus en cette occasion, reprit „ l'oncle, a été juste. Vous avez fort „ bien agi dans cette occasion, & avec

„ prudence, quoique ce ne fût pas tout-
„ à-fait de même que votre pere se se-
„ roit comporté. Mon frere étoit effec-
„ tivement un homme d'honneur.....
„ Cependant votre conduite a été régu-
„ liere en ce point, & je vous approuve.

„ Et j'espere, dit le neveu, que le
„ reste de ma conduite ne vous déplaira
„ pas davantage. J'ai paru dans quelques
„ endroits publics avec la fille de Mon-
„ sieur : cette indiscrétion a été traitée
„ de scandale, & on a dit que je l'a-
„ vois débauchée. J'allai chez le pere,
„ en personne, pour éclaircir la chose
„ à sa satisfaction, & je n'ai reçu de lui
„ que des insultes & des injures. Pour
„ le reste, à l'égard de son emprisonne-
„ ment, mon Intendant pourroit mieux
„ vous en rendre compte que moi, parce
„ que c'est à lui que je remets le soin de
„ ces sortes d'affaires. Si cet homme a
„ contracté des dettes qu'il ne veuille
„ pas, ou même qu'il ne puisse pas
„ payer, c'est l'affaire de ceux qui ont
„ soin des miennes, de prendre les voies
„ de droit en pareil cas, & je ne vois
„ point de dureté à user des voies que
„ la loi nous ouvre.

„ Si les choses sont comme vous les
„ présentez, s'écria le Baronnet, je ne
„ vois rien d'impardonnable dans votre
„ offense; & quoique votre conduite eût
„ été plus généreuse, en ne laissant pas
„ opprimer, Monsieur, par la tyrannie

„ de vos gens, au moins elle n'a pas été
„ injuſte.

„ Il ne peut pas me contredire dans
„ un mot de ce que je dis, repliqua le
„ neveu; je le défie de le faire, & j'ai
„ pluſieurs de mes gens prêts à atteſter
„ ce que je dis. Ainſi, Monſieur, con-
„ tinua-t-il, voyant que je gardois le
„ ſilence (car dans le fait je ne pouvois
„ pas le contredire,) ainſi donc mon in-
„ nocence eſt juſtifiée; mais quoiqu'à vo-
„ tre conſidération je ſois prêt de par-
„ donner à Monſieur tout autre tort: ce-
„ pendant je ne puis vaincre mon reſſen-
„ timent contre lui, d'avoir voulu me
„ faire perdre votre eſtime; & cela dans
„ un temps où ſon fils cherchoit à avoir
„ ma vie. Cette circonſtance eſt ſi crian-
„ te, que je ſuis déterminé à laiſſer la
„ Juſtice avoir ſon cours. J'ai ici le car-
„ tel qui m'a été envoyé, & deux témoins
„ pour prouver le défi; & quand mon
„ oncle voudroit m'en diſſuader, ce que
„ je ſuis perſuadé qu'il ne fera pas, je
„ veux que juſtice ſoit faite, & qu'il ſoit
„ puni ſuivant la rigueur des loix.

„ Monſtre que tu es! s'écrie ma fem-
„ me, n'es-tu pas déja aſſez vengé, ſans
„ que mon pauvre enfant éprouve encore
„ ta cruauté? J'eſpere que M. *William*
„ *Tornhill* nous protégera; car mon fils
„ eſt auſſi innocent que l'enfant qui vient
„ de naître. Je ſuis ſûr qu'il l'eſt, & qu'il
„ n'a jamais fait de mal à perſonne.

„ Madame, répondit l'honnête M. *Tornhill*, vos souhaits pour lui ne peuvent „ être plus sinceres que les miens. Mais „ je suis fâché que sa faute soit si évidente; & si mon neveu persiste...." Mais *Jenkinson* avec les deux gens du géolier, qui entrerent dans ce moment, traînant un grand homme bien mis, & dont la figure répondoit à la description du coquin qui avoit enlevé ma fille, attirerent notre attention.... Le voici, cria *Jenkinson*, nous le tenons; & si jamais homme fut destiné à la potence, c'est celui-ci.

A l'instant où M. *Tornhill* apperçut le prisonnier qu'on amenoit, & *Jenkinson* qui le tenoit au collet, il sembla saisi de frayeur, il pâlit, & voulut s'en aller; mais *Jenkinson* qui apperçut son mouvement, l'arrêta. „ Comment, Chevalier, lui cria-t-il, vous avez honte de „ vos deux anciennes connoissances, „ *Jenkinson* & *Baxter*? Voilà comme les „ Grands oublient leurs amis; mais nous „ ne vous oublierons pas. Notre prisonnier, continua-t-il, en se tournant du „ côté de M. *William Tornhill*, a déja „ tout avoué. Il déclare que c'est M. „ *Tornhill* qui l'a engagé dans l'affaire „ de l'enlevement de la Demoiselle; que „ c'est lui qui lui a fourni l'habit qu'il a „ actuellement sur lui, & la chaise de „ poste. Le complot étoit que *Baxter* „ emmeneroit la Demoiselle dans un en-

„ droit de sûreté ; qu'il l'épouvanteroit „ par des menaces ; qu'ensuite M. *Tornhill* arriveroit, comme par hasard ; qu'il „ feindroit de vouloir la délivrer ; qu'ils „ se battroient pendant quelque temps, „ & que *Baxter* s'enfuiroit ; au moyen „ de quoi, M. *Tornhill* auroit l'occasion „ de gagner l'affection de la Demoiselle, „ sous le titre de son libérateur ".

Le Chevalier *William* se rappella d'avoir vu souvent l'habit à son neveu ; & quant au reste de l'histoire, le prisonnier en fit le détail le plus circonstancié, en finissant par dire qu'il avoit souvent entendu M. *Tornhill* dire qu'il aimoit les deux sœurs à la fois.

„ Ciel ! s'écria Sir *William*, quelle vipere nourrissois-je dans mon sein ? C'est „ un pareil monstre qui paroît si jaloux „ que justice publique soit faite ; mais „ on la lui fera. Assurez-vous de lui, „ géolier... Mais, non... Je crains qu'il „ n'y ait pas de preuves juridiques pour „ l'arrêter. Il faut examiner l'affaire au„ paravant ".

A ces mots, M. *Tornhill* prit, de la maniere la plus humble, que deux coquins tels que ces deux hommes, ne fussent point admis en témoignage contre lui ; mais qu'on interrogeât ses domestiques (1). „ Vos domestiques ? dites-vous,

(1) Par les loix d'Angleterre, non-seulement

„ reprit le Chevalier *William*. Ne les „ appellez pas davantage vos domesti- „ ques... Mais voyons cependant ce que „ ces gens ont à dire. Qu'on appelle le „ maître-d'hôtel ".

Quand le maître-d'hôtel fut introduit, il vit bien, à l'air de son maître, que son autorité s'évanouissoit. „ Dis-moi, lui „ cria Sir *William*, d'un air févere, as- „ tu vu quelquefois ton maître, & ce „ drôle que tu vois vêtu de ses habits, „ en compagnie ensemble?.....; Oui, „ Monsieur, répondit le maître-d'hôtel, „ je les y ai vus mille fois. C'étoit lui „ qui avoit coutume de lui amener les „ Demoiselles.... Comment, s'écria le „ jeune *Tornhill*, en l'interrompant, oses- „ tu bien, en ma présence... Oui, re- „ prit le maître-d'hôtel, en votre pré- „ sence, & en présence de tout autre... „ Pour vous dire vrai, M. *Tornhill*, je „ ne vous ai jamais aimé ni approuvé;

---

les domestiques peuvent être témoins pour ou contre leurs maîtres; mais les enfants même, de quelque âge qu'ils soyent, sont appellés & entendus, comme témoins, contre leurs pere & mere dans des occasions capitales. Tout récemment, un nommé *Williamsom* a été pendu à Tyburn, sur la déposition de sa propre fille âgée de dix à douze ans. Combien ce peuple est encore éloigné d'être Philosophe! La conformité des loix avec l'humanité est un des effets de la Philosophie.

„ ainſi, je ne me ſoucie point ſi ce que
„ je dis vous déplaît.... A préſent, s'é-
„ cria *Jenkinſon*, dites à Monſieur, ſi
„ vous ſavez quelque choſe de moi?...
„ Je ne puis pas dire grand bien de vous,
„ reprit le maître-d'hôtel; mais ce qu'il
„ y a de ſûr, c'eſt que la nuit que la fille
„ de M. *Primroſe* fut amenée chez vous,
„ vous étiez de la partie.... Voilà, en
„ vérité, s'écria M. *William Tornhill*,
„ des témoins bien favorables que vous
„ produiſez pour prouver votre inno-
„ cence. Honte de l'humanité!... Mais,
„ pourſuivit-il, continuant ſon examen,
„ vous me dites, M. le maître-d'hôtel,
„ que c'eſt-là l'homme qui amena la fille
„ de Monſieur?... Non, Monſieur, je
„ vous demande pardon, reprit le maître-
„ d'hôtel, ce ne fut pas lui qui l'amena;
„ car ce fut mon maître lui-même qui ſe
„ chargea de le faire; mais c'eſt cet hom-
„ me qui a amené le Prêtre pour faire le
„ prétendu mariage.... Cela n'eſt que
„ trop vrai, s'écria *Jenkinſon*, je ne puis
„ le nier; ce fut-là ma commiſſion, & je
„ l'avoue à ma honte.

„ Bon Dieu! s'écria le Baronnet, com-
„ bien je ſuis allarmé à chaque nouvelle
„ découverte que je fais de ſa méchan-
„ ceté! Son crime n'eſt actuellement que
„ trop évident. Je vois à préſent que la
„ pourſuite qu'il a continué, n'a été dic-
„ tée que par l'oppreſſion, la lâcheté &
„ la vengeance. M. le géolier, mettez en

„ liberté ce jeune Officier qui est actuel-
„ lement prisonnier ; & je prends sur
„ moi les conséquences ; je me charge
„ de représenter l'affaire, dans son vrai
„ jour, au Magistrat qui l'a fait empri-
„ sonner... Mais où est cette infortunée
„ Demoiselle elle-même? Faites-la venir
„ pour la confronter avec ce coquin. J'ai
„ envie de savoir quels moyens il a em-
„ ployés pour la séduire. Faites-la entrer
„ tout-à-l'heure.

„ Ah ! Monsieur, m'écriai-je, cette
„ question me perce le cœur. J'étois au-
„ trefois heureux dans la possession de ma
„ fille ; mais ses malheurs... " Ici je fus
interrompu par l'arrivée de Miss *Arabella Wilmot*, qui devoit être mariée le lendemain avec M. *Tornhill.* Sa surprise fut extrême de rencontrer là M. *William Tornhill* & son neveu; car elle n'étoit venue que par pur hasard. Il étoit arrivé que, comme ils traversoient la ville dans leur route pour aller chez une tante qui avoit voulu que la célébration du mariage se fît chez elle, ils étoient descendus dans une hôtellerie à l'autre bout de la ville, pour prendre quelques rafraîchissements. La jeune Demoiselle ayant apperçu par la fenêtre un de mes petits garçons qui jouoit dans la rue, elle avoit envoyé un laquais pour lui amener l'enfant, qui lui avoit raconté quelque chose de nos malheurs; mais elle ne savoit pas que c'étoit M. *Tornhill* qui en étoit la cause. Elle avoit

pris aussi-tôt le parti de nous venir voir, malgré les représentations que son pere lui avoit faites sur une pareille visite. L'enfant l'avoit conduite; & c'est ainsi qu'elle nous surprit dans une circonstance où on l'attendoit si peu.

Je ne puis aller plus loin, sans faire une réflexion sur ces rencontres accidentelles, qui, quoiqu'elles arrivent tous les jours, excitent rarement notre surprise, si ce n'est dans quelque occasion extraordinaire. A quel concours de circonstances fortuites ne devons-nous pas le plaisir & les aisances de la vie? Combien d'accidents doivent se réunir avant que nous soyons vêtus ou nourris! Il faut que le paysan soit disposé à travailler; il faut qu'il y ait des pluies; il faut que le vent enfle les voiles des vaisseaux, sans quoi nous manquerions des nécessités de la vie.

Nous gardâmes tous le silence pendant quelques instants, tandis que ma charmante pupille (c'étoit le nom que je donnois ordinairement à la jeune Demoiselle,) nous regardoit avec des yeux qui annonçoient sa compassion & sa surprise, & qui ajoutoient de nouveaux traits à sa beauté. „ En vérité, mon cher M. *Tornhill*, (dit-elle au jeune Chevalier, qu'elle „ supposoit se trouver là pour nous secourir, & non pas pour nous opprimer,) „ je vous en veux un peu d'être venu ici „ sans moi, & de ne m'avoir jamais ap-

„ pris la situation d'une famille qui nous
„ est si chere à tous deux. Vous devez
„ savoir que je prendrai autant de plaisir
„ à contribuer au soulagement de mon
„ cher précepteur, que j'estimerai tou-
„ jours, que vous pouvez y en prendre
„ vous-même. Mais je vois que vous
„ faites comme votre oncle, vous aimez
„ à vous cacher pour faire le bien.

„ Lui, trouver du plaisir à faire du
„ bien! s'écria Sir *William*. Non, ma
„ chere, ses plaisirs sont aussi vils qu'il
„ l'est lui-même. Vous voyez en lui,
„ Mademoiselle, le plus lâche des co-
„ quins qui eût jamais déshonoré l'hu-
„ manité : un malheureux, qui, après
„ avoir séduit la fille de ce pauvre hom-
„ me, après avoir comploté contre l'in-
„ nocence de la seconde, a jetté le pere
„ en prison, & le fils aîné dans les fers,
„ parce qu'ils ont eu le courage de res-
„ sentir l'injure faite à leur famille. Per-
„ mettez-moi, Mademoiselle, de vous
„ féliciter de ce que vous échappez aux
„ embrassements d'un tel monstre.

„ Ciel! s'écria l'aimable fille, com-
„ bien j'ai été trompée! M. *Tornhill* m'a
„ assurée que le fils aîné de Monsieur le
„ Capitaine *Primrose*, étoit parti pour
„ l'Amérique avec la femme qu'il avoit
„ épousée.

„ Ma chere Demoiselle, s'écria ma
„ femme, tout ce qu'il vous a dit sont
„ autant de mensonges. Mon fils *Georges*

„ n'eſt jamais ſorti du Royaume, & n'a „ jamais été marié. Quoique vous l'ayez „ oublié, il a toujours conſervé trop „ d'attachement pour vous, pour pen- „ ſer à une autre; & je lui ai entendu „ dire qu'il mourroit garçon, puiſqu'il „ ne pouvoit pas vous être uni ". Elle continua à s'étendre ſur la ſincérité de la paſſion de mon fils; elle repréſenta ſon duel avec M. *Tornhill* dans ſon vrai jour, & elle fit une digreſſion rapide ſur les débauches & les faux mariages du Chevalier, & finit par la peinture la plus piquante de ſa lâcheté & de ſa perfidie.

„ Grand Dieu! s'écria Miſs *Wilmot*, „ combien j'ai été près de ma perte! com- „ bien j'ai de joie d'y avoir échappé! Ce „ Monſieur m'a dit mille fauſſetés. Il a „ eu, à la fin, l'art de me perſuader que „ la promeſſe que j'avois faite au ſeul „ homme que j'eſtimois, ne m'engageoit „ plus, puiſqu'il m'avoit été infidele. Ses „ menſonges m'avoient amenée au point „ de déteſter un homme également brave „ & généreux ". Pendant cette converſa- tion, mon fils fut délivré de ſes fers. M. *Jenkinſon* lui avoit, en cette occaſion, ſervi de valet-de-chambre : il avoit accommodé ſes cheveux, & l'avoit mis en état de pa- roître honnêtement. Il entra, bien mis, avec ſon habit d'ordonnance; & ſans va- nité, quoique ce ſoit mon fils, je puis dire qu'il parut un auſſi bel homme que jamais il y ait eu dans le militaire. En entrant,

il fit une profonde révérence à Miss *Wilmot*, en se tenant éloigné d'elle; car il ne savoit pas encore l'heureux changement que l'éloquence de sa mere avoit produit en sa faveur. Mais il n'y eut point de cérémonies qui pussent arrêter l'impatience de sa maîtresse pour obtenir son pardon. Ses pleurs, ses regards confus, tout concouroit à découvrir les sentiments de son cœur pour avoir oublié sa premiere promesse, & s'être laissée tromper par un imposteur. Mon fils parut confus de sa complaisance, & ne pouvoit la croire réelle.
„ Sûrement, Mademoiselle, s'écria-t-il,
„ tout ceci n'est qu'une illusion. Je n'ai
„ jamais pu mériter une telle faveur. Mon
„ bonheur est trop grand, puisque vous
„ prenez encore quelque intérêt à ce qui
„ me regarde... Non, Monsieur, reprit-
„ elle. J'ai été trompée, bassement trom-
„ pée : autrement rien n'auroit pu me
„ faire violer ma promesse. Vous connois-
„ sez mon amitié pour vous : il y a long-
„ temps que vous devez en être persuadé.
„ Mais pardonnez-moi ce que j'ai fait ; &
„ comme vous avez eu autrefois les assu-
„ rances les plus fortes de ma constance,
„ je vous les répéterai ici. Soyez sûr que
„ si votre amie ne peut être à vous, elle
„ ne sera à aucune autre personne... Vous
„ ne serez à nul autre qu'à lui, s'écria
„ Sir *William*, si j'ai quelque crédit sur
„ l'esprit de votre pere ".
Ce mot fut suffisant pour donner à mon

fils *Moïse* l'idée de courir aussi-tôt à l'hôtellerie où étoit le vieux Gentilhomme, pour l'instruire de tout ce qui venoit de se passer. Mais en même-temps M. *Tornhill*, voyant qu'il étoit perdu sans ressource, & qu'il n'avoit plus rien à attendre de la flatterie ni de la dissimulation, conclut que le meilleur parti qui lui restoit, étoit de se retourner & de faire face à ceux qui le poursuivoient. Ainsi mettant bas toute honte, il se montra ouvertement pour un coquin. „ Je vois, s'écria-t-il, que je ne „ puis attendre de justice ici; mais je suis „ résolu de l'obtenir. Vous savez, Mon„ sieur, se tournant vers Sir *William*, que „ je ne dépends plus de votre générosité. „ Je la méprise. Rien ne peut me priver „ de la fortune de Miss *Wilmot*, qui, gra„ ces à l'avarice du pere, est assez consi„ dérable. Les articles sont signés, sa for„ tune m'est assurée par une bonne obli„ gation, & elle ne peut m'échapper. C'é„ toit à sa fortune, & non à sa personne, „ que j'en voulois, en l'épousant; & ayant „ l'une, prenne l'autre qui voudra ".

Ce coup étoit allarmant. Sir *William* sentoit la justice de ses prétentions; car il avoit été partie lui-même pour dresser les articles du mariage. Miss *Wilmot* voyant donc que sa fortune étoit perdue sans ressource, se tourna vers mon fils, & lui demanda si cette perte pouvoit diminuer de son prix à ses yeux. „ Quoique je n'aie „ plus de fortune, dit-elle, à vous of-

„ frir, j'ai au moins ma main à vous
„ donner ".

„ Et c'est-là, Mademoiselle, s'écria son
„ véritable amant, tout ce que j'ai jamais
„ ambitionné; & je vous proteste, ma
„ chere *Arabella*, par tout ce qu'il y a
„ de plus sacré, que votre manque de for-
„ tune augmente à présent mon plaisir,
„ parce qu'il me met à portée de con-
„ vaincre, ma chere amie, de ma sin-
„ cérité ".

M. *Wilmot* entra, & parut très-content de ce que sa fille étoit échappé au danger où elle étoit prête à tomber. Il consentit aisément à l'alliance avec mon fils; mais apprenant qu'on ne vouloit pas se départir de sa fortune qu'il avoit assurée par une obligation à M. *Tornhill*, rien ne put égaler son chagrin. Il voyoit que tout son bien devoit servir à enrichir un homme qui n'avoit rien par lui-même. Il pouvoit bien endurer l'idée que son gendre futur étoit un coquin; mais qu'il n'eût pas une fortune équivalente à celle de sa fille, c'étoit un tourment cruel pour lui. Il resta quelque temps enfoncé dans ces spéculations accablantes, jusqu'à ce que Sir *William* entreprit de diminuer ses chagrins. „ J'avoue-
„ rai, Monsieur, s'écria-t-il, que la cir-
„ constance présente ne m'afflige pas ab-
„ solument. Votre passion immodérée pour
„ le bien est à présent justement punie.
„ Mais, quoique la jeune personne ne
„ puisse être riche à présent, elle a en-

„ core affez pour vivre contente. Vous
„ voyez devant vous un jeune militaire
„ qui veut bien la prendre fans fortune.
„ Ils s'aiment depuis long-temps; & l'a-
„ mitié que je porte à fon pere, fera que
„ je ne manquerai pas de m'intéreffer pour
„ fon avancement. Quittez donc cette am-
„ bition qui vous trompe, & recevez
„ une fois le bonheur qui fe préfente à
„ vous.

„ Sir *William*, répliqua le vieux Gen-
„ tilhomme, foyez fûr que je n'ai jamais
„ gêné fes inclinations, & que je ne veux
„ point les gêner à préfent. Si elle aime
„ encore Monfieur, qu'elle l'époufe, j'y
„ confens de tout mon cœur. J'ai enco-
„ re, graces au Ciel, quelque bien à lui
„ donner; & votre protection l'augmen-
„ tera. Que mon ancien ami feulement (en
„ parlant de moi), me donne une pro-
„ meffe d'affurer fix cents livres fterlings
„ à ma fille, fi jamais il recouvre fa for-
„ tune, & je fuis prêt à les unir enfem-
„ ble dès ce foir ".

Comme il ne dépendoit plus que de moi de rendre le jeune couple heureux, je n'héfitai point à lui donner la promeffe qu'il demandoit; ce qui n'étoit pas une grande faveur de la part d'un homme qui avoit auffi peu d'efpérances que moi. Nous eûmes donc alors la fatisfaction de les voir fe jetter avec tranfport dans les bras l'un de l'autre. „ Après tous mes malheurs,
„ s'écrioit mon fils *Georges*, me voir ainfi

„ récompensé, c'est plus que je n'aurois
„ jamais espéré. Posséder l'objet le plus
„ estimable, après tant de peines, ma pré-
„ somption n'avoit point été jusques-là...
„ Oui, mon cher *Georges*, répondit sa
„ charmante future, que le malheureux
„ prenne ma fortune, puisque vous êtes
„ content sans elle, je le suis aussi! Quel
„ heureux échange j'ai fait du plus vil
„ des hommes contre le plus honnête,
„ le plus cher!... Qu'il jouisse de notre
„ fortune! Je sens qu'avec vous je pour-
„ rois être heureuse, même dans l'indi-
„ gence... Je vous promets, répondit le
„ Chevalier, d'être fort heureux avec ce
„ que vous méprisez... Un moment, un
„ moment, s'écria *Jenkinson*, il y a quel-
„ que chose à dire à ce marché; car pour
„ la fortune de cette Demoiselle, vous
„ n'en toucherez jamais un liard.... Per-
„ mettez-moi, je vous prie, de vous de-
„ mander, (s'adressant à Sir *William*) le
„ Chevalier peut-il avoir la fortune de
„ cette Demoiselle, s'il est marié à une
„ autre?... Comment pouvez-vous me
„ faire une question si sotte? répondit le
„ Baronnet. Certainement il ne le peut
„ pas... Je suis fâché de cela, reprit *Jen-*
„ *kinson*; car comme Monsieur & moi
„ sommes d'anciens camarades, j'ai de
„ l'amitié pour lui. Mais en même-temps
„ je ne puis m'empêcher de déclarer que
„ son contrat avec Miss *Wilmot*, ne vaut
„ pas une pipe de tabac; car il est déja

„ marié... Tu en as menti, coquin, tu „ en as menti, (reprit M. *Tornhill*, qui sembla outré de l'insulte) „ je n'ai jamais „ été marié valablement avec aucune fem- „ me... Je vous demande pardon, reprit „ *Jenkinson*, vous l'êtes, & j'espere que „ vous reconnoîtrez l'amitié de votre hon- „ nête *Jenkinson* qui vous amene une „ femme; & si la compagnie veut bien suf- „ pendre sa curiosité pour quelques mi- „ nutes, je vais la leur faire voir ". A ces mots, il sortit avec sa promptitude ordinaire, & nous laissa tous hors d'état de former aucune conjecture probable sur son dessein. „ Qu'il aille! dit le Chevalier. „ Quelqu'autres choses que je puisse avoir „ faites, pour celle-ci, je le défie de rien „ prouver. On ne m'effraye pas à présent „ avec des fusées.

„ Je ne conçois pas, dit le Baronnet, „ ce que cet homme prétend par-là. C'est „ quelque tour de mauvaise plaisanterie, „ je suppose... Peut-être, repris-je, Mon- „ sieur, il est sérieux dans ce qu'il dit. Car „ quand on réfléchit aux différents moyens „ que Monsieur a mis en usage pour sé- „ duire l'innocence, peut-être quelque „ fille plus adroite que les autres, aura „ pu le tromper lui-même. Quand on ré- „ fléchit sur le nombre de celles qu'il a „ séduites, sur le nombre des peres & me- „ res qui sont actuellement dans l'afflic- „ tion pour le déshonneur qu'il a porté „ dans leurs familles, je ne serois pas

„ ſurpris ſi quelqu'une de ces infortu-
„ nées... Mais quelle ſurpriſe!... Eſt-
„ ce ma fille que j'avois perdue, que je
„ vois? Eſt-ce elle que je ſerre dans mes
„ bras? Oui, c'eſt ma vie, c'eſt mon bon-
„ heur. Je croyois t'avoir perdue, ma
„ chere *Olivia*; & cependant c'eſt toi que
„ j'embraſſe... Et tu vis encore pour me
„ rendre heureux "!... Les tranſports les plus ardents de l'amant le plus ſincere n'égalent pas ceux que je reſſentis, en voyant *Jenkinſon* introduire ma fille. Je la tenois dans mes bras, & elle ne pouvoit exprimer ſon raviſſement que par ſon ſilence. „ Es-tu rendue à ton pere, ma
„ chere enfant, m'écriai-je, pour faire
„ la conſolation de ſa vieilleſſe?... Oui,
„ s'écria *Jenkinſon*: & ayez pour elle l'eſ-
„ time qu'elle mérite; car elle eſt votre
„ fille, honnête, & auſſi honnête femme
„ qu'aucune qui ſoit ici, ſans faire injure
„ à perſonne. Pour vous, Chevalier, il
„ eſt auſſi ſûr, comme il eſt ſûr que vous
„ voilà, que cette jeune Demoiſelle eſt
„ votre femme légitime; & pour vous
„ convaincre que je ne dis que la vérité,
„ voilà la licence en vertu de laquelle
„ vous avez été mariés enſemble ". En diſant cela, il remit le papier entre les mains du Baronnet, qui le lut & le trouva en très-bonne forme. „ A préſent, Meſ-
„ ſieurs, continua-t-il, je vois que vous
„ êtes ſurpris de tout ceci; mais peu de
„ mots vous vont mettre au fait. Ce

„ Chevalier fameux, que j'aime de tout
„ mon cœur, ( mais cela eſt entre nous )
„ m'a ſouvent employé dans des commiſ-
„ ſions un peu chatouilleuſes. Entr'au-
„ tres il me chargea de lui procurer une
„ fauſſe licence, & un faux Prêtre, pour
„ tromper cette jeune Demoiſelle, par
„ l'apparence d'un mariage; mais com-
„ me j'étois l'ami du Chevalier, qu'ai-je
„ fait? J'ai obtenu une licence en forme,
„ & j'ai procuré un vrai Prêtre, qui les
„ a mariés enſemble, auſſi ſolidement que
„ jamais on puiſſe l'être. Peut-être pen-
„ ſez-vous que c'eſt par honnêteté que
„ j'ai fait cela. Mais j'avoue, à ma honte,
„ que mon deſſein étoit de garder la li-
„ cence par-devers moi, & d'inſtruire le
„ Chevalier, que je pourrois prouver ſon
„ mariage contre lui, quand je jugerois
„ à propos, afin de l'amener à me don-
„ ner de l'argent quand j'en aurois beſoin ".
A cette nouvelle, la joie & le plaiſir rem-
plirent l'appartement; notre contentement
parvint juſqu'à la chambre commune de
la priſon; les priſonniers eux-mêmes y
prirent part; & pour me ſervir de l'expreſ-
ſion du Poëte, *dans les tranſports de leur
joie, ils ſecouerent leurs chaînes, & firent
une horrible harmonie.* Le bonheur ſe pei-
gnit ſur tous les viſages, & les joues d'*O-
livia* elles-mêmes ſemblerent ſe colorer du
vermillon du plaiſir. Recouvrer ainſi, tout-
à-la-fois, ſa réputation, ſes parents, &
acquérir une fortune, étoit une ſatisfac-

tion suffisante pour arrêter les progrès de la langueur, & lui rendre sa santé & sa premiere vivacité. Mais dans toute la compagnie il n'y avoit peut-être personne qui éprouvât un plaisir plus sincere que moi. Continuant à serrer cette chere enfant dans mes bras, j'interrogeois mon cœur pour savoir si ses transports n'étoient pas une illusion. „ Comment avez-vous pu, di-
„ sois-je à M. *Jenkinson*, comment avez-
„ vous été assez cruel pour ajouter à mes
„ malheurs par l'histoire de sa mort ? Mais
„ peu m'importe à présent : le plaisir que
„ je ressens, en retrouvant ma chere fille,
„ me dédommage amplement de la dou-
„ leur que vous m'avez causée.

„ La réponse à votre question, est sim-
„ ple, dit *Jenkinson*. Je croyois que le
„ seul moyen d'obtenir votre liberté, étoit
„ de vous soumettre à ce que le Cheva-
„ lier desiroit de vous, & de consentir à
„ son mariage avec Miss *Wilmot*. Mais
„ comme vous aviez juré de n'y jamais
„ consentir, tandis que votre fille seroit
„ vivante, je n'ai pas trouvé d'autre moyen
„ d'arranger les affaires, que de vous faire
„ croire que votre fille étoit morte. J'ai
„ engagé votre femme à m'aider à vous
„ tromper ; & nous n'avions pas eu jus-
„ qu'à présent, d'occasion de vous dé-
„ tromper.

Il n'y avoit plus dans la compagnie, que deux figures qui ne parussent pas montrer de la joie. M. *Tornhill* avoit per-

du son air d'assurance : il voyoit ouvert devant lui le gouffre de l'infamie & de l'indigence, & il étoit effrayé d'y tomber. Il se jetta donc aux genoux de son oncle, & il implora sa pitié avec les cris perçants de la douleur. Sir *William* alloit le traiter à coups de pied ; mais à ma priere, il le releva ; & après un moment de silence : „ Tes vices, tes crimes, ta noire in„ gratitude, lui dit-il, ne mériteroient „ point de pitié. Cependant tu ne seras „ pas totalement abandonné. Tu auras „ le simple nécessaire pour fournir à tes „ besoins, mais non pas à tes folies. Cette „ jeune Dame, ta femme, aura le tiers „ de cette fortune dont je t'ai laissé jouir „ ci-devant ; & c'est de sa tendresse seule „ que tu pourras attendre quelque secours „ par la suite ”... Il alloit faire une harangue pour remercier son oncle de sa faveur ; mais le Baronnet le prévint, en lui ordonnant de ne point aggraver sa bassesse qui n'avoit déja que trop paru. Il lui commanda en même-temps de s'en aller, & de choisir parmi ses domestiques celui qu'il jugeroit à propos, ajoutant que ce seroit le seul qui lui seroit accordé pour le servir.

Aussi-tôt qu'il fut sorti, Sir *William* s'approcha fort poliment de sa nouvelle niece ; &, avec un air gracieux, il lui fit ses compliments sur l'honneur qu'il avoit d'être allié avec elle. Miss *Wilmot* & son pere suivirent son exemple. Ma femme

embrassa aussi sa fille avec un redoublement d'affection, & lui témoigna la joie qu'elle avoit de ce qu'elle étoit devenue à présent une honnête femme. *Sophie* & *Moïse* firent la même chose à leur tour. M. *Jenkinson*, notre bienfaiteur, demanda qu'il lui fût permis d'avoir le même honneur. Il sembloit qu'il n'y avoit plus rien à ajouter à notre satisfaction. Sir *William*, qui n'avoit pas de plus grand plaisir qu'à faire du bien, regardoit autour de lui d'un air content, & ne voyoit que joie dans les yeux de toute la compagnie, excepté de ma fille *Sophie*, qui, par quelque raison que nous ne pouvions concevoir, ne paroissoit pas si parfaitement satisfaite. „ Il me paroît, dit-il, à „ présent que toute la compagnie, ex„ cepté une ou deux personnes, est par„ faitement contente. Il me reste un acte „ de justice à faire. Vous savez, Mon„ sieur, en m'adressant la parole, tou„ tes les obligations que nous avons „ l'un & l'autre à M. *Jenkinson* pour „ le zele qu'il a montré à nous décou„ vrir un misérable. Votre fille cadette, „ Miss *Sophie*, peut, j'en suis sûr, faire „ son bonheur, & je donnerai au futur „ cinq cents livres sterlings de dot, avec „ quoi ils pourront vivre ensemble avec „ aisance. Allons, Miss *Sophie*, que di„ tes-vous de mon arrangement "? Ma pauvre fille parut prête à s'évanouir dans les bras de sa mere, à cette odieuse proposition.

position. „ L'épouser ? Monsieur, s'é-
„ cria-t-elle d'une voix douloureuse.
„ Non, Monsieur, jamais. Comment,
„ reprit-il, ne point vouloir de M. *Jen-*
„ *kinson* votre bienfaiteur, un jeune gar-
„ çon bien fait, avec cinq cents livres
„ sterlings & des espérances ? Je vous
„ prie, Monsieur, répondit-elle d'une
„ voix étouffée, de vouloir bien aban-
„ donner ce projet, & de ne me pas ren-
„ dre si malheureuse... Y eut-il jamais
„ une pareille obstination ? reprit-il. Re-
„ fuser un homme à qui la famille a tant
„ d'obligations, qui a préservé votre
„ sœur ? Pourquoi ne voulez-vous pas
„ de lui ?... Non, Monsieur. Jamais...
„ répondit-elle avec courroux. J'aime-
„ rois mieux mourir... Cela étant ainsi,
„ reprit-il, si vous ne voulez pas de lui...
„ Pour moi, je crois que je veux bien
„ de vous ". En disant ces mots, il la
pressa contre son sein avec ardeur. „ Ma
„ chere amie, s'écria-t-il, comment avez-
„ vous pu croire un moment que votre
„ ami *Burchell* voulût vous tromper, ou
„ que Sir *William Tornhill* pût jamais
„ cesser d'admirer une personne qu'il n'a
„ aimée que pour elle-même ? J'ai, pen-
„ dant quelques années, cherché une
„ femme qui, sans égard pour ma for-
„ tune, pût m'aimer pour moi-même.
„ Après avoir tenté vainement d'en trou-
„ ver une, même parmi les sottes & les
„ laides, quelle doit être enfin ma satis-

„ faction d'avoir fait la conquête d'une
„ personne qui réunit tant d'esprit à tant
„ de beauté "!

Se tournant ensuite vers *Jenkinson* :
„ Comme je ne puis, Monsieur, me
„ détacher moi-même de cette jeune
„ Demoiselle, & que je suis sûr que ses
„ sentiments sont conformes aux miens,
„ tout ce que je puis vous donner, c'est
„ la dot que je lui destinois ; & vous
„ pouvez aller demain demander, de ma
„ part, cinq cents livres sterlings à mon
„ Intendant ".

Par ce moyen, nous eûmes à recommencer nos compliments, & Lady *Tornhill* essuya les mêmes cérémonies que sa sœur avoit essuyées auparavant. A l'instant, l'Ecuyer de Sir *William* vint l'avertir que les équipages étoient prêts pour nous conduire à l'hôtellerie, où tout étoit disposé pour notre réception. Ma femme & moi nous menions la bande, & nous quittâmes cette ténébreuse demeure d'affliction. Le généreux Baronnet fit distribuer aux prisonniers quarante liv. sterl. M. *Wilmot*, à son exemple, en donna vingt. Nous fûmes reçus avec les acclamations des habitants, & je serrai la main de deux ou trois de mes paroissiens qui se trouverent dans le nombre. Ils nous suivirent jusqu'à l'hôtellerie, où nous trouvâmes un repas somptueux, & où nous fîmes distribuer des provisions à la populace.

Après souper, comme j'étois fatigué par les alternatives de plaisir & de peines que j'avois éprouvés dans la journée, je demandai la permission de me retirer, & je quittai la compagnie au milieu de la joie qui y régnoit. Si-tôt que je me trouvai seul, je remerciai celui qui donne la joie aussi-bien que l'affliction, & je reposai d'un sommeil tranquille jusqu'au lendemain matin.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Conclusion.*

En m'éveillant, je trouvai mon fils aîné à côté de mon lit, où il étoit venu pour augmenter ma satisfaction par la nouvelle d'une autre révolution heureuse dans ma fortune. D'abord il me déchargea de l'obligation que j'avois faite en sa faveur le jour précédent; ensuite il m'apprit que le marchand qui avoit mes fonds, & qui avoit fait faillite, avoit été arrêté à Anvers, où il avoit laissé des effets pour plus que ses dettes ne montoient. La générosité de mon fils me fit presqu'autant de plaisir que cette bonne fortune inattendue; mais j'eus quelques doutes si je pouvois honnêtement accepter son offre. Tandis que je réfléchissois là-dessus,

Sir *William* vint à entrer, & je lui communiquai mes doutes. Son opinion fut que, comme mon fils se trouvoit déja maître d'une grande fortune par son mariage, je pouvois accepter son offre sans balancer. L'objet cependant qui l'amenoit, étoit pour m'apprendre que, comme il avoit envoyé la nuit précédente chercher les licences nécessaires, & qu'il les attendoit à chaque moment, il espéroit que je ne me refuserois pas à rendre toute la compagnie heureuse dans la matinée. Pendant que nous parlions, un domestique entra pour nous dire que le courier étoit arrivé; & comme j'étois alors habillé, je descendis, & je trouvai la compagnie pleine de la gaieté que l'aisance & l'innocence inspirent. Cependant, comme ils se préparoient pour une cérémonie importante, leurs ris ne me plurent pas. Je leur parlai de l'air grave & réservé qu'ils devoient prendre pour cette cérémonie mystique, & je leur lus deux homélies & une exhortation de ma composition, pour les préparer à recevoir le Sacrement. Cependant, je ne pus venir à bout de les rendre plus sérieux. Même en allant à l'Eglise, à laquelle je marchois à leur tête, il ne me fut pas possible de les contenir dans un air de gravité, & je fus plusieurs fois tenté de me retourner pour leur en faire des réprimandes. Quand nous fûmes à l'Eglise, il arriva une autre difficulté dont la solution parut assez

facile : ce fut de savoir qui seroit marié le premier. La future de mon fils insistoit fortement pour que Lady *Tornhill*, ou du moins celle qui alloit l'être, passât la premiere ; mais l'autre refusoit aussi fortement, protestant qu'elle ne voudroit pas commettre une telle impolitesse pour toutes choses au monde. La contestation se soutint entr'elles deux pendant quelque temps, avec autant d'opiniâtreté que de politesse. Mais comme pendant toute cette dispute, j'étois debout, mon livre ouvert, je me lassai d'attendre, & en le fermant : „ Je vois bien, m'écriai-je, que „ ni l'une ni l'autre ne veulent être ma„ riées, & que nous ferons aussi-bien de „ nous en retourner, car il n'y aura rien „ de fait aujourd'hui...." Ma vivacité les mit à la raison : le Baronnet & sa future furent mariés les premiers ; mon fils & son aimable future ensuite.

J'avois eu la précaution d'envoyer le matin un carrosse pour amener mon honnête voisin le fermier *Flamborough* & sa famille : au moyen de quoi, à notre retour à l'hôtellerie, nous eûmes le plaisir de trouver les deux Miss *Flamborough* arrivées. M. *Jenkinson* donna la main a l'aînée ; mon fils *Moïse* à la cadette ; & je me suis apperçu depuis qu'il a pris une inclination sincere pour elle ; en sorte qu'il aura mon consentement & un établissement de moi, quand il voudra me les demander. Nous ne fûmes pas plutôt

dans l'hôtellerie, qu'un grand nombre de mes paroissiens, qui avoient appris la bonne fortune qui m'étoit arrivée, vinrent pour me complimenter. Dans ce nombre étoient ceux qui s'étoient mis en devoir de me délivrer des archers, & que j'avois réprimandé avec sévérité. Je contai leur histoire à mon gendre Sir *William* qui sortit, & leur fit des reproches très-vifs sur leur faute; mais voyant qu'il les avoit tout-à-fait affligés, il leur donna à chacun une demi-guinée pour boire à sa santé, & se consoler.

Ensuite on nous appella pour le dîner qui fut somptueux, & qui avoit été préparé par le cuisinier de M. *Tornhill*. Il ne sera pas hors de propos de remarquer au sujet de M. *Tornhill*, qu'il demeure actuellement en qualité de Gentilhomme de compagnie chez un de ses parents, où il est fort goûté, & où il mange ordinairement à la table, excepté fort rarement, quand il n'y a pas de place. Son temps est employé à faire compagnie à son parent qui est un peu mélancolique, à l'égayer, & à apprendre à donner du cors de chasse. Ma fille aînée cependant, je le rappelle encore avec regret, & elle m'a même dit en secret, que s'il se réformoit, elle pourroit lui pardonner. Pour revenir au dîné, quand il fut question de s'asseoir à table, les cérémonies alloient recommencer. Il fut question de savoir si ma fille aînée, en qualité de Dame, ne seroit pas assisse au-

deſſus des deux nouvelles mariées; mais mon fils *Georges* coupa court à la conteſtation, en propoſant que chaque homme ſe plaçât à côté de ſa Dame. La propoſition fut reçue avec grande approbation de tout le monde, excepté de ma femme qui ne me parut pas tout-à-fait contente, parce qu'elle s'attendoit à avoir le plaiſir d'être au haut bout de la table, & de couper pour toute la compagnie. Malgré ce petit chagrin, il eſt impoſſible de décrire la bonne humeur qui régna durant notre repas. Je ne ſais ſi nous eûmes plus d'eſprit qu'à l'ordinaire, mais je ſais que nous rimes davantage; ce qui revient au même. Je me reſſouviens entr'autres, d'une plaiſanterie du bon M. *Wilmot.* Comme il buvoit à la ſanté de mon fils *Moïſe* qui regardoit d'un autre côté, mon fils répondit : Madame, je vous remercie. A quoi M. *Wilmot*, faiſant ſigne des yeux au reſte de la compagnie, dit que mon fils penſoit à ſa maîtreſſe : ſur quoi je crus que les deux Miſs *Flamborough* alloient étouffer de rire. Après que le dîner fut fini, je demandai, ſuivant mon ancienne coutume, qu'on ôtât la table, pour avoir le plaiſir de voir encore une fois toute ma famille réunie agréablement autour du feu : mes deux petits étoient ſur mes genoux, tandis que le reſte de la compagnie, chacun avec ſa moitié, s'amuſoient innoçemment. Sur le bord de mon tombeau, je n'ai plus rien à deſirér à préſent : tous mes chagrins

sont finis; ma satisfaction est inexprimable. Il ne me reste plus qu'à tâcher d'être encore plus reconnoissant dans ma bonne fortune, que je n'ai été soumis dans mes adversités.

*Fin de la seconde & derniere Partie.*

